France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

" JE VIS DANS LES ILES

ICI PARIS

Le plus parisien
des hebdomadaires
d'actualités

a monté en 1954
son tirage moyen
de dix pour cent

Tirage actuel

900.000
exemplaires

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
162, Faubourg Saint-Honoré - PARIS
BALZAC 10-92

Régie de la Publicité :
OFFICE FRANÇAIS DE RÉGIES PUBLICITAIRES
36, Rue de Châteaudun • PARIS • TRI. 06-84

The Missing Pages In This Volume Are Advertisements

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

13, rue Saint-Georges. — Paris IXe

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 6.000	Un an 7.000
6 mois 3.100	6 mois 3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2
Un an 7.250	Un an 8.600
6 mois 3.725	6 mois 4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur est adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE

CET ENFANT de onze ans, dont l'attitude symbolise toute la gentillesse des habitants des îles polynésiennes, s'appelle Mareta. Comme tous les hommes de Bora-Bora, il deviendra un fameux pêcheur. De la plage, il montre fièrement le produit de sa pêche matinale au harpon, un magnifique poisson-perroquet, à notre collaborateur Bernard Villaret, qu'il invite à le rejoindre et à l'imiter. (Voir page 30 et suivantes.)

LA GRANDE COURSE des 24 Heures du Mans a été endeuillée cette année par une catastrophe sans précédent dans les annales de l'automobile (voir page 82).

N° 424 JUILLET 1955

SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE

ÉDITORIAL
AUTANT EN EMPORTE LE VENT
AUX QUATRE COINS DU MONDE

LES PLAISIRS DE L'EAU ONT ÉTÉ LA GRANDE CONQUÊTE SOCIALE DU SIÈCLE — Michel CLARE

VIVENT LES VACANCES ! — J. de SEDOUY
Coiffées de soleil, vêtues de couleurs vives, telles vous serez cet été, Mesdames.

EN HORS-TEXTE
CLAUDE MONET LES FALAISES DE POURVILLE

JE VIS DANS LES ILES — Bernard VILLARET
Journal polynésien.

UN NOUVEAU CONCORDAT ENTRE LA FRANCE ET LE VATICAN ? — Paul LESOURD

LE CENTENAIRE DE LA COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

DEPUIS DIX ANS, PAUL VALÉRY REPOSE DANS SON « CIMETIÈRE MARIN » (photographies FRITERS-DRUCKER et J. MONOD) — Renée LANG

EN HORS-TEXTE
A. MARQUET LE PORT DE SÈTE

LES PLUS GRANDS FAUX DU MONDE SE SONT DONNÉ RENDEZ-VOUS AU GRAND PALAIS — Jérôme CHARLES

VOUS DEVEZ ALLER VOIR LE CINÉRAMA — Denis MARION

UNE BRILLANTE RÉUSSITE DE L'E. D. F. — René PARNAY
La centrale souterraine de Randens et l'aménagement d'Isère-Arc.

L'ACTUALITÉ AUTOMOBILE — R. MIOMANDRE
Du Grand Prix de Monaco aux 24 Heures du Mans.

LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
Les Expositions, les Théâtres, le Cinéma, les Livres, la Radio et la Télévision.

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent, en supplément théâtral et littéraire, deux fascicules :

I. **POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE,** de **CLIFFORD ODETS,** adaptation de **CONSTANCE COLINE ;**

II. **SIX PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR,** de **LUIGI PIRANDELLO,** adaptation de **BENJAMIN CRÉMIEUX ;**

LE BREVET, de **LUIGI PIRANDELLO,** adaptation de **MARIE-ANNE COMNÈNE.**

VIN APÉRITIF

BYRRH

AU QUINQUINA

ÉDITORIAL

LE CHEVAL DE TROIE

Nous voilà en pleine lune de miel diplomatique ! Succédant aux vents glacés, de tièdes brises venues de l'Est dégèlent la « guerre froide ». Les grincements de dents font place aux sourires, et les aménités aux injures. Tout devient possible. L'Autriche a bénéficié soudain d'un traité auquel l'U. R. S. S. faisait obstacle depuis dix ans. Tito, le « traître » de Belgrade, se voit réhabilité, et Moscou s'apprête à recevoir à bras ouverts le chancelier Adenauer.

Encore que les Soviets soient coutumiers de tels renversements, cette spectaculaire rectification de tir a surpris l'homme de la rue. Faut-il y voir l'expression d'une volonté sincère de rapprochement avec l'Ouest et d'un bouleversement profond dans les conceptions et dans les activités du marxisme orthodoxe ? Est-il possible que le souci de faire face à des problèmes internes difficiles ait amené les dirigeants de l'U. R. S. S. à envisager un compromis, une coexistence « active » sinon confiante entre deux mondes séparés par une conception diamétralement opposée de la morale et de la condition humaines ?

S'agit-il, plus prosaïquement, d'une retraite stratégique vers des « positions préparées à l'avance » en vue d'une offensive de grand style destinée à désagréger l'alliance occidentale, à désarticuler l'O. T. A. N. et à décourager l'Amérique des affaires de l'Europe? Un proche avenir nous le dira.

En attendant, le devoir des hommes de bonne volonté est de saisir toutes les occasions de rapprochement qui s'offrent et d'user toutes les possibilités de détendre l'atmosphère internationale. Aussi bien les yeux se tournent-ils vers cette Conférence qui, sur l'invitation occidentale, doit réunir à Genève les « Quatre Grands ». Les peuples espèrent beaucoup de cette confrontation à l'échelon le plus élevé. En sortira-t-il un miracle ?

Gardons-nous des illusions abusives autant que des préventions systématiques. La paix est une création continue, et il faut s'engager dans la voie des négociations sans rien sacrifier pour cela des résultats déjà acquis. Réalisée en dépit de toutes les embûches, l'unité défensive du monde occidental reste le plus sûr garant de la sécurité des peuples. Or, tandis qu'on nous tend une main, l'autre reste gantée de fer. Le maréchal Boulganine a pris grand soin de le souligner, Moscou entend mener une lutte de tous les instants, dans tous les domaines, contre la mise à exécution des accords de Paris.

La Communauté occidentale est une réalité tangible. On ne la sacrifiera pas délibérément à l'illusion d'une « troisième force » ou au mirage d'un « no man's land » installé à travers l'Europe. Que signifierait, en effet, une chaîne d' « États tampons » tendue de la Baltique à la mer du Nord et constituée de nations entraînées dans l'orbite occidentale tandis que resterait intangible le bloc massif de l'U. R. S. S. et de ses satellites, sinon une rupture redoutable de l'équilibre actuel entre l'Est et l'Ouest?

La Conférence prochaine peut marquer une étape sérieuse sur la route de la paix, à condition qu'un ciment solide lie les nations occidentales et que, face à la puissante machinerie du communisme tentaculaire, nous poursuivions énergiquement la construction de l'Europe unie ... unie par un même idéal et par une même conception de l'indépendance nationale et des libertés les plus chères à l'homme.

Et surtout pas de « cheval de Troie »! Gardons-nous contre la tendance qu'ont certains « intellectuels » à favoriser l'éclosion en France d'un de ces « fronts », populaire, démocratique ou pseudo-national, qui ont servi de tremplin aux communistes pour accéder au pouvoir dans des nations où ils n'étaient cependant qu'une minorité. Mais combien agissante!

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

L'époque où les petites voitures roulent plus vite que les grosses et où, pour les unes comme pour les autres, les compteurs de vitesse se révèlent impuissants à mesurer correctement la vélocité des engins à moteur, commence avec les fêtes de Pâques et s'achève aux fêtes de Pâques suivantes. Mais c'est dans les mois de juillet, d'août et de septembre que cette compétition permanente atteint son maximum d'intensité dramatique. La fine fleur de l'automobilisme national se déverse alors sur toute l'étendue du territoire, inonde les routes nationales, embouteille les départementales, s'insinue jusque dans les chemins vicinaux et, non contente d'envahir parfois les fossés campagnards, s'attaque hardiment aux platanes ou aux poteaux télégraphiques.

Rares sont ceux qui parviennent à échapper au mal du siècle.

« Il y a beaucoup de malice dans les voitures, constate M. Roger Nimier. Cependant on en est amoureux comme on est amoureux des actrices sur les écrans... Il n'est que de voir un Français au volant de sa 2 CV et aux côtés de sa femme. Il ne se laissera pas doubler sans amertume. Conduire est une des bases de la vie conjugale. Etre doublé, être trompé, c'est bien pareil. L'argot des romans policiers ne s'y trompe pas quand il dit qu'une personne qui vous trahit vous double. »

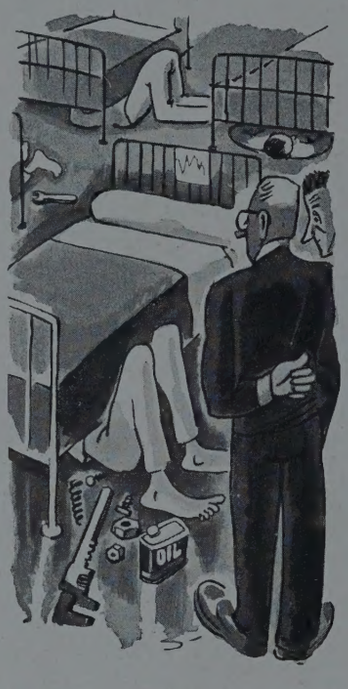
A cette explication psychologique du délire mécanique qui emporte — et souvent beaucoup plus loin qu'ils ne le souhaiteraient — la plupart de nos contemporains, M. Henry de Montherlant n'oppose rien, sinon le mépris de l'intellectuel évolué pour le primitif des âges préhistoriques.

« Le goût de l'automobile, écrivait-il en 1930 dans son roman *la Rose de sable*, témoigne du vide de l'esprit, et, pour un homme qui a quelque chose dans la tête, l'automobile, comme la T. S. F., le phonographe, etc., n'est qu'un dérangement : ce sont des plaisirs de brute. »

Et d'ajouter aujourd'hui :

« Après vingt-cinq années, mon opinion n'a pas varié. Je pense néanmoins que la personne qui a une voiture et qui la conduit dans Paris me paraît burlesque. Le terme burlesque doit donc s'accoler aux mots vulgarité, prétention et excitation, qui me venaient sous la plume en 1930. »

M. Henry de Montherlant, qui n'a jamais dédaigné de se singulariser, est la brillante exception dont les avis ne risquent pas de modifier le cours fatal des événements. Qu'on en juge. Les Américains avaient inventé le jeu de la « roulette russe », bien connu des amateurs de sensations fortes. Je vous en rappelle la règle, à tout hasard : le joueur prend un revolver dans la main droite ; il place une cartouche dans le barillet, auquel, de la main gauche, il imprime un vif mouvement de rotation ; lorsque le barillet s'est stabilisé, il s'appuie l'arme sur la



tempe et presse la détente ; si l'unique cartouche s'est arrêtée devant le percuteur, le joueur passe instantanément de vie à trépas ; dans ce cas, le jeu est terminé ; dans le cas contraire, il continue. Voici qui nous vient également d'outre-Atlantique et qui ne le cède en rien au précédent : le « jeu du poulet ». Il nécessite deux voitures et, par conséquent, deux conducteurs. Ces derniers disposent leurs véhicules, dans la nuit, à une distance suffisante pour prendre de la vitesse. Puis, tous phares éteints, et « le pied au plancher », ils foncent l'un sur l'autre. Le premier qui se range sur le côté de la route ou qui allume ses phares a perdu : c'est lui le « poulet ».

Cet aimable passe-temps a, paraît-il, les plus heureux effets sur l'activité des cliniques et des entreprises de pompes funèbres américaines. Quant à ceux qui s'y adonnent et qui en réchappent pour s'y adonner de nouveau, leur cas plonge les psychiatres dans un abîme de perplexité. Les spécialistes des maladies mentales savaient, certes, que l'usage de l'automobile prédisposait à l'aliénation. Ils se délectaient même de l'histoire suivante :

A un journaliste qui visitait son établissement, le directeur d'un asile montrait la salle réservée aux maniaques du volant. Apparemment, il ne s'y trouvait personne.

« Eh bien, dit le journaliste, je vois avec satisfaction que l'auto ne fait pas trop de ravages.

— Erreur, rectifia le directeur. Nous avons au contraire beaucoup de malades.

— Ah ! Mais où sont-ils donc ?

— Sous leur lit... En train de réparer. »

Mais ce que les psychiatres n'arrivent pas à s'expliquer, c'est que, chez certains individus, l'accident cérébral précède l'accident de voiture au lieu de le suivre.

M. George R. Hammond, directeur de la police à Washington, a rédigé, à l'intention des automobilistes, une série de conseils qui se terminent par ces mots :

« Lorsque vous avez un volant entre les mains, vous devez constamment vous poser ces deux questions : Est-ce que je veux mourir ? Est-ce que je veux devenir idiot ? »

Il est évident que, pour un grand nombre de ses concitoyens — et des nôtres — les questions de M. George R. Hammond ne présentent et ne peuvent présenter aucun intérêt. Pensez-y quand même...

Le 23 décembre 1954, le professeur Bogdanov, qui, par autorisation spéciale du Kremlin, se trouvait à Londres avec une délégation de médecins soviétiques, faisait au public britannique une révélation sensationnelle :

« Il existe des Russes, dit-il, qui étaient déjà nés lorsque Napoléon marcha sur Moscou, en 1812, et qui ont donc passé l'âge de cent quarante-deux ans. L'âge de ces personnes, hommes et femmes, a pu être vérifié de manière incontestable. Certaines d'entre elles ont même des petits-enfants âgés de plus de soixante-dix ans. Nous n'avons cependant pas encore découvert le secret de leur longévité et nous poursuivons nos recherches. »

Ces recherches viennent d'aboutir. Un collègue du professeur Bogdanov, le professeur Erskin, en a informé les auditeurs de Radio-Moscou.

« La science soviétique, a-t-il déclaré, considère que cent cinquante ans, voire cent soixante-quinze ans, sont des âges normaux pour les êtres humains. »

Puis, après avoir cité l'exemple d'un ouvrier agricole mort prématurément à l'âge de cent quarante-cinq ans, mais assidu au travail des champs jusqu'à la veille de son décès, il a diffusé huit commandements dont la stricte observation garantit longue vie et bonne santé :

1° Organisez votre travail intelligemment ;

2° Ne vous surmenez pas ;

3° Profitez de vos vacances pour vous reposer vraiment ;

4° Dormez huit heures par jour jusqu'à un âge moyen et sept par la suite ;

5° Faites de dix à vingt minutes de culture physique chaque jour, que vous soyez jeune ou vieux ;

6° Mangez modérément ;

7° Pas d'alcool, pas de tabac ;

8° Faites de la natation et des promenades en plein air.

« En résumé, conclut le professeur Erskin, c'est l'inquiétude qui provoque le vieillissement prématuré. Ne vous faites pas de soucis, et vous atteindrez cent soixante-quinze ans sans seulement vous en apercevoir. »

Les théories du distingué savant comportent peut-être une critique sournoise du régime soviétique. Une organisation intelligente du travail relève en effet de la compétence de l'Etat, non de la compétence des individus soumis aux règles de la planification quinquennale. Et la condamnation du surmenage sonne étrangement dans un pays où l'on décore du titre de héros l'ouvrier capable d'achever en 1955 la tâche qu'il devait commencer en 1960. Il est vrai que le professeur Erskin recommande à ses auditeurs de « manger modérément », et qu'en période de sous-production alimentaire une telle invitation ne peut qu'aller droit au cœur des autorités.

Quoi qu'il en soit, l'efficacité du traitement Erskin demeure subordonnée au respect de cette prescription essentielle : surtout, pas de soucis ! Les chefs communistes ayant tendance à succomber dans des délais anormalement brefs, tandis que d'obscurs paysans, qui datent de l'ère napoléonienne, continuent à manier la charrue, il faut croire que

le marxisme-léninisme, loin de les alléger, alourdit les tracas de la vie courante et que, en revanche, les antiques disciplines capitalistes concourent puissamment à la sérénité des esprits comme à la conservation des corps.

La science soviétique a si bien compris l'imperfection des méthodes politiques et sanitaires grâce à quoi d'aucuns prétendent résoudre immédiatement le problème de la longévité que, avec une prudence fort remarquable, la revue *Ogoniok* prie ses lecteurs de s'en tenir, pour l'instant, aux indications des tables de mortalité officielles et de ne rien modifier à leurs projets d'avenir... avant l'an 2000. A cette date, tout changera — sauf dans les mines de sel — et quiconque aura le privilège de naître entre Leningrad et Vladivostock pourra hardiment spéculer sur une existence moyenne de cent cinquante ans, exempte, au surplus, de l'inconvénient des rhumatismes et des horreurs de la calvitie.

Demain, mesdames et messieurs, ou après-demain au plus tard, on rasera gratis dans l'Oural. Je vous y donne rendez-vous, si toutefois vous avez et j'ai moi-même la patience d'attendre jusque-là.

ENFIN des précisions !

Si l'on en croit M. Zarbano, pharmacien à Leutini (Sicile), la date de la fin du monde peut être dès maintenant fixée à l'an 1972. Cela ressort clairement, affirme notre apothicaire, des prophéties d'Isaïe. Cela ressort aussi du comportement des isotopes lourds, qui, libérés par les premières explosions atomiques, se dirigent à marches forcées vers le centre de la terre. Le noyau central du globe étant constitué de fer, de cobalt et de nickel, il n'y a aucun doute sur le dénouement : lorsque les isotopes lourds entreront en contact avec cette gigantesque pile atomique — et la chose se produira dans dix-sept ans, à quelques minutes près — la planète volera en éclats ainsi que ses passagers.

Comme je suis incapable d'interpréter correctement les textes prophétiques — sur lesquels des milliers d'exégètes ont pâli sans en tirer le quart de ce qu'en extrait aujourd'hui M. Zarbano — et pareillement impuissant à ausculter les entrailles de la terre ou à vérifier l'itinéraire des isotopes lourds, mi-lourds ou légers, je m'en remets volontiers aux avis qui s'expriment ici, là et ailleurs sur les destinées de l'humanité.

Avouerai-je pourtant que les sombres prédictions du pharmacien sicilien me réconfortent plus qu'elles ne m'épouvantent ? Quoi ? Dix-sept ans encore devant soi et M. Zarbano s'affole au point d'alerter son gouvernement par lettre recommandée ! En vérité, je suppose qu'avant dix-sept ans les civilisés que nous sommes auront suffisamment développé leurs moyens d'actions pour en finir tout seuls avec le monde et, au besoin, ses environs. De sorte que, si, par impossible, nous laissions aux prévisions de M. Zarbano le temps de se réaliser, nous bénéficierions d'un supplément d'existence hors programme et il y aurait matière à se réjouir plutôt qu'à désespérer.

Mais quel crédit accorder aux propos de M. Zarbano ?

J'ai consulté les écrits de plusieurs techniciens de la fin du monde. Les uns spéculent sur le réchauffement de notre étoile, d'autres, sur son refroidissement. Il en est qui annoncent un effondrement des continents et il en est qui comptent sur le déluge. Certains préfèrent les collisions intersidérales, et certains, partisans de solutions moins spectaculaires, pensent que les hommes périront d'une famine universelle. En général, ces catastrophes irrémédiables se situent dans la pénombre des siècles futurs, ce qui permet de les décrire de sang-froid, avec un grand luxe de détails. C'est pourquoi je prends plus d'intérêt aux auteurs qui ne craignent pas le cataclysme instantané et qui vous invitent à participer, dans les six mois, aux terreurs de l'Apocalypse. L'un d'eux, en 1953, m'avait ainsi donné le frisson : la terre, assurait-il, devait basculer sur son axe au cours de l'année suivante, vu qu'elle serait fatalement entraînée par le poids des glaces accumulées au pôle Nord. Les glaces du pôle Sud ont-elles contrarié le mouvement ? Possible. Le fait est que me voici en 1955, avec, derrière moi, une fin du monde absolument ratée.

Cette expérience décevante m'incite à douter de M. Zarbano et de la justesse de ses calculs. Si j'ai tort, à Dieu vat !

« Après tout, dit Marcel Aymé, on voit tant de sottise sur la terre qu'il y a des jours où l'on a envie de se retirer en banlieue. »

M. ANDRÉ SOUBIRAN, président de l'Automobile Club Médical, passant outre, dans un moment de nervosité, aux consignes de silence diffusées par la préfecture de police, a utilisé son avertisseur de la manière la plus scandaleuse : il a choisi la rue du Repos pour commettre son infraction. L'auteur des *Hommes en blanc* n'y a pas coupé. Le bras séculier s'est abattu incontinent sur son portefeuille, qu'il a soulagé de la somme correspondant au prix de la contravention.

Sur ce, M. André Soubiran a soumis au chef de la police parisienne le projet d'épitaphe suivant :

Quand les trompes du Jugement
Réveilleront Dubois dormant
Dans son tombeau plein de silence :
« F...-leur une contredanse »,
Dira-t-il en se retournant.

Ami des lettres et des littérateurs, M. Dubois n'a pas cru devoir pour autant reviser ses théories ni réformer ses pratiques. Persiflé en vers par un prosateur, il a même choisi pour sujet de méditation un assez joli morceau de prose dont l'auteur serait, dit-on, un poète. Il s'agit de l'arrêté municipal que M. Jacques Prévert aurait inspiré au maire de Saint-Paul-de-Vence, et dont les dispositions « draconiennes » soulèvent l'enthousiasme des populations provençales.

« Il est interdit, stipule notamment le texte, de jouer du clairon ou de tout autre instrument bruyant, de battre tambour sans autorisation spéciale, de faire fonctionner des sirènes, de pousser des cris d'appel aux passants, ainsi que de faire des annonces de marchandises sur la voie publique...

» Sont interdits sur la voie publique, dans les cours et dans les jardins, le tir des pétards, artifices et armes à feu.

» Pendant la nuit, de 22 heures à 8 heures, tous cris, tous chants et tous bruits de nature à troubler le repos des habitants, tels que moteurs bruyants tournant alors que le véhicule est à l'arrêt, paroles prononcées trop fortement, postes de radio réglés trop fort, bavardages à voix haute dans les lavoirs communaux, ainsi que le battage du linge, sont interdits sur la voie publique, ou dans les habitations s'ils peuvent être entendus du dehors.

» Les propriétaires d'animaux doivent les tenir enfermés dans un lieu hermétiquement clos ou isolé des habitations, pour empêcher que par leurs cris, tels que : aboiement, beuglement, hennissement, hurlement, chant de coq, ils ne troublent le repos des habitants. »

Quelque réserve qu'on puisse faire sur la forme, on doit convenir que le fond est excellent. On ne saurait donc trop conseiller aux amateurs de « relaxation » de se précipiter en masses profondes sur Saint-Paul-de-Vence. Ils se conformeront de la sorte au conseil judicieux d'un expert, le chef du service d'acoustique au conservatoire des Arts et Métiers, lequel, après avoir examiné en tous sens le « problème du silence », écrit dans un rapport officiel :

« Il y a deux manières de se protéger contre le bruit : 1° réduire le bruit à sa source ; 2° s'opposer à sa propagation. »

Et ajoute :

« Mais avant tout il y a intérêt, dans toute la mesure du possible, à choisir un site calme. »

C'EST un des ministres chargés de veiller au bon fonctionnement de la « pompe à phynances » qui parle :

« J'ai reçu, dit-il, la visite d'une actrice sur le retour dont on m'avait demandé d'étudier avec bienveillance la situation fiscale. Elle m'exhibe sa feuille d'impôts, joue la grande scène du trois et me déclare tragiquement qu'elle est hors d'état de payer une somme pareille. Je la rassure de mon mieux, je fais procéder à une enquête sur ses « signes extérieurs », et j'apprends que la dame a acheté dans l'année trois voitures américaines. Je la convoque. Je lui mets sous les yeux la fiche du contrôleur. Et savez-vous ce qu'elle me répond ? « Frais professionnels ! Je suis bien » obligée d'offrir des voitures à mes » amis ! »

Des « obligations » de ce genre n'étant pas prévues par la loi, le ministre refusa de suivre son interlocutrice dans une argumentation aussi fallacieuse. Mais cet entretien le confirma dans le sentiment pénible que le « devoir fiscal » restait pour les Français une expression dénuée de toute signification. Le consolerait-on en lui apprenant que son collègue nippon a des motifs analogues de se plaindre ? Je l'ignore. Toujours est-il que le grand argentier de Sa Majesté le Mikado vient de repérer dans son secteur 29.065 personnes fortement soupçonnées de dissimuler à l'Etat une part considérable, voire la totalité de leurs revenus. Il faut préciser que ces 29.065 personnes appartiennent sans exception au sexe prétendu faible et qu'elles exercent la plus ancienne des professions libérales, la mieux organisée et, financièrement, la plus incontrôlable, celle qui, pour être tolérée par la police, n'en est pas moins réprouvée par la morale.

Comment contraindre les geishas, dont les « prestations de services » ne font l'objet d'aucune facturation, à participer équitablement au maintien de l'équilibre budgétaire ? Désespérant de les amener jamais à violer leur secret professionnel, les « polyvalents » japonais ont imaginé de les imposer forfaitairement selon le nombre d'heures qu'elles passent

au « travail ». On ne nous dit pas si un agent des contributions directes se trouve désormais attaché, « aux fins de vérification », à chacune de ces artistes. Ce qu'on sait, c'est que toute geisha convaincue de gagner annuellement plus de 175.000 francs doit reverser 33 % de ses honoraires dans les caisses du Trésor impérial. Le fisc a la main lourde chez Madame Chrysanthème ! Aussi bien voici ce que rapporte une dépêche de Tokio :

« Les geishas de Kanazawa, ville de plaisir célèbre depuis trois cents ans, se sont révoltées contre l'énormité de ce prélèvement, et surtout contre le zèle inquisitorial des contrôleurs et de leurs sbires. Dans une atmosphère saturée de parfums capiteux et de poudre de riz, elles ont tenu, dans la salle des fêtes de la ville, leur premier meeting de protestation. « Quand je fus avertie » que mon revenu était estimé à » 400.000 francs, s'écria Mlle Fraî» cheur Herbeuse, j'en perdis la » voix. » « Mon cœur, se plaignit Mlle Petite Supériorité, est empli » de chagrin. » Une geisha triste ou aphone étant incapable de satisfaire sa clientèle, l'assemblée a adopté à l'unanimité la résolution suivante : « En ce jour, nous prenons la décision solennelle de cesser le travail. »

Parvenu à ce point, je ne m'attarderai pas à instruire le procès des mauvais contribuables, que ceux-ci soient Français ou Japonais. J'observerai plutôt que les excès de la fiscalité aboutissent à ruiner les fondements les plus anciens, sinon les plus respectables de la société. Or, dans une note adressée au conseil municipal d'Amiens — dont il faisait partie — Jules Verne observait déjà : « Nous avons besoin de dames comme il faut ; nous avons également besoin de dames comme il en faut. »

LE SCEPTIQUE.

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE

DU 17 MAI AU 15 JUIN

« EN BREF »

STABILITE

LES sujets de Sa Gracieuse Majesté sont gens à tête froide. Le parti au pouvoir ayant, à leur gré, sagement et sainement géré les affaires publiques depuis cinq ans, les électeurs britanniques n'ont pas éprouvé le besoin de changer d'équipe gouvernementale et de courir l'aventure. Les conservateurs, socialement très évolués, sont sortis grands vainqueurs de la compétition en obtenant 344 sièges contre 277 aux travaillistes. La politique anglaise se trouve ainsi stabilisée pour plusieurs années.

LA MAIN PASSE

JOUANT le « fair-play », les chefs travaillistes ont reconnu que l'ère de prospérité qui règne en Angleterre et le maintien des avantages sociaux ont éloigné du socialisme nombre de travailleurs satisfaits de leur condition. Mais M. Attlee, à qui les militants reprochent de manquer de dynamisme, n'en supportera pas moins le poids de l'échec subi par son parti en abandonnant dans quelques mois la présidence du « Labour ». Il ira ainsi rejoindre, dans une demi-retraite, Sir Winston Churchill, son vieil et redoutable adversaire.

MISES PERDUES

ON se plaint chez nous — et non sans raison — de la multiplicité des listes et des candidatures qui surgissent durant les périodes électorales. Outre-Manche un sérieux barrage a été dressé contre les candidatures superflues ou fantaisistes. Il en coûte cher aux audacieux qui se lancent dans la bagarre électorale sans la moindre chance et sans autre résultat que de fausser la compétition entre conservateurs et travaillistes. 70 candidats n'ayant pas recueilli le huitième des voix obtenues par le vainqueur — dont 43 libéraux et 15 communistes — ont dû abandonner à l'Etat le dépôt de 150.000 francs exigé en Angleterre de tout postulant à un siège parlementaire.

TOUT ARRIVE !

LE mont Blanc sera-t-il percé ? Voilà bientôt un demi-siècle qu'il en est question, car la première demande de concession date de 1907. Mais des obstacles d'ordre politique et des divergences de vues sur l'utilité de ce tunnel destiné à relier directement le bassin du Rhône au bassin du Pô se sont dressés devant les propositions successives.

Etabli en 1935, le projet d'un tunnel de 12 kilomètres et demi reliant la vallée de Chamonix à celle de Courmayeur a été repris après la guerre, et une convention était signée en 1953 par les deux gouvernements, prévoyant la construction rapide de ce tunnel. Elle a été approuvée depuis lors par la Chambre italienne. Il restait au Parlement français à se prononcer. Un projet de loi vient d'être déposé au Palais Bourbon par le ministre des Finances, autorisant le président de la République à ratifier cette convention. S'il est adopté, il ne restera plus qu'à se mettre à l'œuvre. Trois à quatre années de travaux seront nécessaires pour forer le « géant des Alpes ».

VIENNE, 17 MAI. La joie règne dans la capitale autrichienne, où la foule acclame le président Figl, qui, au balcon du Belvédère, où l'accompagnent MM. Foster Dulles, A. Pinay et Molotov, lui présente le traité de paix.

LENS, 20 MAI. Maire de Lens et médecin-chef de l'hôpital, le Dr Schaffner, dont les mains ont été rongées par la radiodermite contractée au service des malades, reçoit de M. Bernard Lafay la rosette de la Légion d'honneur.

COQUILHATVILLE, 26 MAI. Durant son voyage au Congo belge, S. M. le roi Baudouin, après le roi Albert et le roi Léopold, visite le célèbre jardin botanique d'Eala, où sont rassemblées 4.000 espèces de la flore équatoriale.

UN BEL EXPLOIT

EN attendant d'être violé par le pic et par les foreuses, le mont Blanc continue d'exercer son attraction sur les fervents de la haute montagne. Sa cime est aussi un objectif pour les virtuoses de l'hélicoptère. Pour la première fois, le 6 juin, le chef pilote Jean Moine s'est posé, avec un passager à bord, sur le sommet, à 4.807 mètres, pour en décoller aisément par un vent de 45 km.-h.

Cet exploit acrobatique du « Bell Fenwick » est tout à l'honneur des techniciens de l'hélicoptère qui, par ailleurs, ont porté, sur l'Alouette-II, de 7.470 à 8.260 mètres le record mondial d'altitude pour cette catégorie d'appareils volants.

LA LIBERTE TOUTE NUE

AYANT « choisi la liberté », un électricien tchécoslovaque, Ladislas Pozgay, a trouvé le moyen de franchir sans encombre le réseau de fils électrifiés tendu à proximité de la frontière. Il avait utilisé comme isolant ses propres vêtements, dont il s'était dépouillé.

Mais ayant perdu son paquet de hardes au passage de la rivière frontière, c'est dans le costume d'Adam qu'il s'est présenté aux autorités autrichiennes.

CHASSE GARDEE

DES fresques du XII^e siècle, qui ornaient la vieille chapelle de Casanova à l'Ille-sur-Têt, l'ayant séduit, un antiquaire les avait acquises des copropriétaires par l'intermédiaire du maire de la commune. Cette disparition de pièces artistiques en voie de classement a été considérée comme un sacrilège par les Beaux-Arts, et les juges civils ont fait obligation à M. le Maire de restituer et de faire remettre en place lesdites peintures, l'antiquaire étant condamné aux dépens. Avis aux amateurs d'art qui chassent sur le domaine national !

UNE LACUNE A COMBLER

LE nombre de véhicules motorisés à deux roues s'accroît dans des proportions impressionnantes.

On en comptait l'an dernier en circulation plus de 3 millions — autant que d'automobiles — dont 1.700.000 cyclomoteurs, 875.000 vélomoteurs, 350.000 motos... et 210.000 scooteurs (au lieu de 125.000 en 1953).

Cet accroissement explique, pour une large part, l'énorme proportion et la gravité des accidents corporels dont les téméraires conducteurs sont victimes sur la route. Aussi peut-on s'étonner que le permis de conduire exigé des automobilistes ne soit pas encore imposé aux possesseurs des engins mécaniques à deux roues.

FAMINE

PAR suite d'inondations suivies d'une période de sécheresse, la pénurie de denrées alimentaires se fait lourdement sentir en Chine rouge. Cela en dépit des mesures de rationnement qui ont réduit sensiblement la quantité de céréales reconnue nécessaire à chaque habitant. D'après le journal Ta Koung Pao, *le nombre de paysans qui manquent de céréales dans des proportions plus ou moins aiguës dépasserait 150 millions.*

DU 17 MAI AU 15 JUIN

AUX QUATRE COINS DU MONDE*

« EN BREF »

PECHE AU TRESOR

LE duc d'Argyll s'est révélé comme l'héritier de 30 millions de ducats d'or qu'un de ses ancêtres transportait à bord de la Florencia, *un des galions de l' « Invincible Armada » qui connut un sort funeste en 1588. Coulé sur les côtes d'Ecosse, ce navire a été repéré en 1950, et le noble seigneur britannique, dont les droits ont été reconnus par l'Amirauté, va s'efforcer, avec le concours des techniciens de la pêche aux épaves, de recouvrer ce trésor qui gît actuellement sous un monceau de vase dans la baie de Tobermory.*

UN AMIRAL EN HERBE

UN devoir a été remarqué à l'exposition des travaux des écoliers de Cannes. Interrogé sur ses vues d'avenir, un jeune élève de dix ans a exprimé le désir de suivre l'Ecole navale pour devenir capitaine de vaisseau puis amiral. Son rêve est de passer un jour les marins en revue au son de la musique des équipages de la flotte. « J'aurais des plumes à mon bicorne et des broderies d'or... » Fréquent chez les écoliers, cet amour du panache a ceci de particulier qu'il s'agit, en l'occurrence, du jeune Pierre Thorez, lequel vit avec son papa sur les bords de la « Grande Bleue », dans la superbe propriété qu'a offerte à son chef le parti communiste... Le même parti qui célébrait comme de purs héros les mutins de la mer Noire et les incitateurs à la désobéissance des marins.

UN CLIENT SERIEUX !

SERVEUSE dans un café d'une petite cité de l'Oklahoma, Mlle Virginie Dell voyait s'asseoir fréquemment à une table un consommateur qui, sa commande passée, n'ouvrait jamais la bouche. Grande fut sa surprise d'apprendre que ce client taciturne s'était suicidé... après l'avoir couchée sur son testament pour la bagatelle de 40.000 dollars, afin de la récompenser de s'être toujours montrée polie et souriante à son égard. Les parents du suicidé ont en vain attaqué le testament, que les juges de Cour Suprême ont estimé parfaitement régulier. Et la jeune serveuse va recevoir le généreux pourboire de 14 millions de francs que lui aura valu son amabilité envers la clientèle. Une vertu qui s'est montrée payante !

UNE MODE NEFASTE

AUX approches de la période des examens et des concours, la Mutuelle des étudiants demande que soit réglementée la délivrance de remèdes excitants que l'on peut se procurer sans ordonnance médicale.

Le « doping » tend, en effet, à se propager dangereusement dans le monde estudiantin, où trop de jeunes ont pris coutume de recourir à des « amphitamines » pour lutter contre le surmenage cérébral.

Car à l'allégement passager de la fatigue, que procurent ces excitants, succèdent, bien souvent, des troubles générateurs de désordres mentaux. L'enflure excessive des programmes et la multiplicité des examens envoient déjà trop de jeunes intellectuels grossir la clientèle des services psychiatriques de nos hôpitaux.

CONSTANTINE, 26 MAI. S'étant évadés, un brigadier et cinq hussards-parachutistes, prisonniers des rebelles depuis février, ont réussi à gagner Constantine après une pénible randonnée à travers la montagne de l'Aurès.

LONDRES, 27 MAI. Après la victoire des Conservateurs aux élections, Sir Anthony Eden, assuré de la majorité à la Chambre des Communes, arrive avec lady Eden au 10 Downing Street pour y présider le conseil.

TUNIS, 1er JUIN. De retour dans la Régence après trois années de résidence forcée en France, le leader destourien Habib Bourguiba est accueilli avec enthousiasme par les nationalistes, qui le portent en triomphe.

LA ROUTE MEURTRIERE

DEPUIS les beaux jours, le « livre rouge » de la route s'enrichit tristement chaque semaine.

Déjà la « journée sans accidents » organisée en mai par la Prévention routière avait été illustrée par une dizaine d'accidents mortels, en dépit du luxe de mesures d'ordre déployé à cette occasion. Depuis, les accidents spectaculaires se succèdent à un rythme supérieur à celui de l'accroissement des automobiles en service. L'aggravation des sanctions pénales contre les « chauffards » et le renforcement de la police routière n'ayant pas produit les effets escomptés, il en ressort que les chauffeurs imprudents, maladroits ou peu soucieux des disciplines édictées portent la plus grande responsabilité dans les hécatombes dont ils ne sont pas, hélas ! les seules victimes.

QUATRE SUR CINQ

LE 28 mai 1934, la naissance des sœurs Dionne, les quintuplées américaines, avait été un événement sensationnel. Elles ne vivront pas, prophétisait-on alors. Or elles ont atteint sans encombre leur majorité, et une seule d'entre elles est décédée l'an dernier.

Les quatre survivantes, Marie, Yvonne, Cécile et Annette, ont célébré leur vingt et unième anniversaire en se rendant au cimetière de la petite ville de Corbeil, dans l'Ontario, où elles ont fleuri la tombe de leur sœur Emilie.

ALLER ET RETOUR

PARTIR le matin de Los Angeles sur la côte Pacifique pour déjeuner au bord de l'Atlantique, à New-York, puis rentrer pour dîner à Los Angeles avant le coucher du soleil, après avoir parcouru 8.000 kilomètres dans la journée, tel est le raid peu banal accompli par le lieutenant pilote Couroy à bord d'un « Sabre F-86 »

PLACE AUX FEMMES !

SUR les 49.942.000 habitants recensés en France l'an dernier, on ne comptait en chiffres ronds que 20.600.000 mâles pour 22.350.000 femmes; soit un excédent de 1.750.000 en faveur du « sexe faible ». Ce qui n'empêche que les célibataires mâles soient plus de 9 millions et demi contre moins de 9 millions de femmes non mariées. Les hommes, cependant, meurent plus que leurs épouses, puisque 3 millions de veuves ont été rencensées pour 736.000 veufs seulement. Ajoutons qu'on vit beaucoup plus longtemps dans notre pays qu'il y a un demi-siècle. C'est ainsi que le nombre des Français ayant dépassé soixante-cinq ans s'élève à 5.200.000, ce qui représente une sérieuse augmentation de 57 % en cinquante ans !

TEL PERE, TEL FILS

AYANT parcouru 520 kilomètres à pied en soixante-dix heures environ sans jamais courir, le spécialiste Louis Godart a triomphé de ses concurrents dans la marche Strasbourg-Paris. Ce qui représente pour l'auteur de cet exploit une moyenne de 7 km. 300 à l'heure, soutenue durant trois longs jours. Ce champion du sport pédestre a d'ailleurs de qui tenir, car son père, le célèbre marcheur, avait lui-même triomphé dans cette classique épreuve populaire.

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 17 MAI AU 15 JUIN

« EN BREF »

« NIET » AU TABAC !

LES adversaires du tabac reçoivent du renfort de l'U. R. S. S., qui, pourtant, en produit d'excellent. Si la plante à Nicot était jusqu'ici fort en honneur chez les citoyens soviétiques, l'exemple, il est vrai, venait de haut, car feu Staline était aussi fidèlement attaché à sa pipe que W. Churchill à son cigare. Mais les temps ont changé, le souvenir de l' « oncle Joseph » s'évanouit peu à peu et les actuels membres du Présidium du Parti communiste, si l'on en croit M. Kaganovitch et le maréchal Vorochilov, sont résolument réfractaires à l'usage du tabac. Si le maréchal Boulganine enfreint parfois la règle, c'est uniquement pour ne pas faire cavalier seul lorsqu'il se trouve en compagnie de diplomates.

UN BEAU GESTE

SIR Winston Churchill s'était quelque peu effacé durant les élections, où son ex-« brillant second », Anthony Eden, assumait la mission de mener le « team » conservateur à la victoire. Mais sa réapparition aux Communes, où il reprenait place à son banc de simple député, lui a valu un émouvant témoignage de sympathie, en dépit du règlement sévère qui interdit toute manifestation durant le rituel de la prestation de serment des élus. Lorsque vint le tour de M. Attlee, chef de l'opposition de Sa Majesté, le leader travailliste alla trouver « Winnie » à son banc et le prit par la main. C'est ensemble que les deux chefs politiques rivaux se dirigèrent vers l'huissier qui leur présentait le Nouveau Testament sur lequel ils allaient jurer de servir fidèlement « la reine Elizabeth II, ses héritiers et ses successeurs selon la loi ».

COUP DE PIOCHE

EN 1938, des ouvriers qui démolissaient, rue Mouffetard, un immeuble vétuste mettaient au jour un trésor enfoui là au XVIII^e siècle par un sieur Louis Nivelle : 3.200 louis d'or sonnants et trébuchants. Après maintes tribulations, ce trésor devait être partagé en 1951. Une partie alla à la Ville de Paris, à qui appartenait l'immeuble, une autre, aux ouvriers démolisseurs, et le reste fut réparti aux nombreux héritiers du possesseur initial.

Sur quatre-vingt-dix-sept pièces de ce dernier lot, qui affrontaient le feu des enchères à l'Hôtel Drouot, un double louis de 1744 a été adjugé 36.000 francs.

BELGRADE, 3 JUIN. Le maréchal Tito a reçu le maréchal Boulganine et N. Krouchtchev, le leader soviétique, qui lui serre la main avec effusion après la signature de l'accord normalisant les relations entre les deux dictatures.

LE CAIRE, 5 JUIN. A la veille de son inauguration par le colonel Nasser, l'Exposition du Tourisme, qu'abritait le palais de Lutfalla, est ravagée par un incendie violent qui a détruit la majeure partie des installations.

L'ESPAGNE ET L'O. N. U.

L'ESPAGNE de Franco sera-t-elle longtemps encore considérée comme indésirable à l'Organisation des Nations Unies, où figurent cependant d'autres Etats soumis à un régime dictatorial ?

Elle va y pénétrer discrètement sous forme d'un « observateur » qui présentera prochainement ses lettres de créance. Mais le gouvernement Franco ne demandera l'admission à part entière de l'Espagne que le jour où les Nations Unies seront unanimes pour lui ouvrir toutes grandes les portes. Ce qui n'est pas encore le cas, en raison de l'opposition des membres de l'O. N. U. d'obédience communiste. Cependant, pour la première fois, l'U. R. S. S. a envoyé deux délégués officiels à un Congrès international de standardisation qui s'est tenu à Madrid, où les représentants soviétiques ont circulé librement.

LES « ACTIFS »

DANS une masse de près de 50 millions d'habitants, la population « active », celle qui contribue à la production nationale dans ses divers aspects, représente 19.200.000 âmes. L'équilibre harmonieux de l'économie française apparaît dans la proportion entre le monde ouvrier et le monde paysan. On a recensé 6.454.000 ouvriers et contremaîtres pour 5.137.000 exploitants et salariés agricoles ; 2.100.000 Français occupent des emplois de bureau ou de commerce ; 1.144.000 sont techniciens ou « cadres moyens », et on compte 2.300.000 patrons dans l'industrie et dans le commerce. Enfin 51.700 Français et Françaises exercent une profession libérale ou occupent un emploi supérieur.

THE RIGHT MAN...

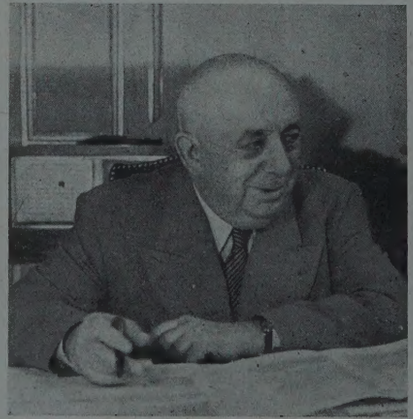
ELU à l'unanimité par les six ministres des Affaires étrangères de la C. E. C. A., M. René Mayer, candidat du gouvernement français, a été intronisé à Luxembourg dans ses fonctions de président de la Haute Autorité du pool charbon-acier, où il succède à M. Jean Monnet, démissionnaire.

Avec l'ancien président du Conseil, c'est à la fois un « Européen » convaincu et un spécialiste éminent des questions économiques internationales qui accède à cette haute fonction. Il s'y consacrera tout en conservant jusqu'aux élections de 1956 son mandat de député radical de Constantine ; il n'a pas voulu s'en démettre en raison des événements dont ce département français d'Afrique est le théâtre.

ELECTIONS SENATORIALES

LE 19 juin, 159 sénateurs ont été renouvelés. Bien qu'on ne note pas, comme il était prévu, de grandes modifications, constatons que le R. G. R. et les modérés sont sortis bénéficiaires de cette consultation du suffrage restreint ; les anciens R. P. F. ont perdu la plupart de leurs sièges ; les communistes sont en retrait ; les socialistes restent étales ; le M. R. P. arrive à se maintenir.

Rien donc ne paraît devoir être profondément modifié si ce n'est dans le fait qu'une cinquantaine de nouveaux sénateurs entreront en fonction le 5 juillet. Si c'est avec grande satisfaction que nous avons noté les réélections d'un certain nombre de personnalités, telles que MM. Brune, Berthoin, Cornu, Dulin, Duchet, Monnerville, c'est avec une très grande fierté que « France-Illustration » a vu le succès considérable remporté, dans les Bouches-du-Rhône, par M. Vincent Delpuech, R. G. R., qui, avec son colistier, M. Marignan, élu au détriment des communistes, qui perdent ainsi un siège, a gagné la bataille dans ce département qui ne comptait qu'un député R. G. R. : M. Martinaud-Deplat.



A V. DELPUECH, son président, qui a été élu sénateur des Bouches-du-Rhône, « France-Illustration » adresse ses affectueuses félicitations.

APRES AVOIR CONQUIS LA NEIGE, le ski a trouvé son avenir sur l'eau. Voici, entre le ciel et la mer, la championne américaine Katy Turner en action. Elle vient de quitter le tremplin et va se recevoir sur l'élément liquide. — CI-DESSOUS, avec le « seasky », dernier cri du ski nautique, plus besoin de canot à moteur.

LES PLAISIRS DE L'EAU ONT ÉTÉ LA CONQUÊTE SOCIALE DU SIÈCLE

PAR MICHEL CLARE

En l'espace d'un demi-siècle, la mer nous a conquis. Non pas la « mer cruelle », car l'aventure marine ne possède plus le même attrait fascinant qu'autrefois, mais la mer fraternelle, la plage, le sable fin. Les plaisirs de l'eau constituent désormais l'un des thèmes fondamentaux de notre joie de vivre. Et quand nous voulons faire lever des images heureuses, nous pensons d'abord aux vacances, aux jeux de l'écume et de l'onde, aux beaux corps allongés sur la grève et à la douceur salée qu'apporte le vent du large.

La natation, pourtant, n'est pas née avec le monde moderne. Sur cette planète où l'espace occupé par les mers représente plus de 70 % de la superficie totale, il est logique que l'homme ait pris, assez tôt, l'habitude de se mouvoir dans l'élément liquide. A cet égard, certaines peuplades primitives possédaient une science consommée. Les témoignages des explorateurs ne manquent pas ; et le capitaine Cook, en particulier, nous a rapporté son étonnement devant les exploits des Tahitiens au milieu des vagues de l'océan. Les Canaques, disait-on, nageaient avant même de savoir marcher.

Dès les temps les plus reculés, sans nul doute, l'homme éprouva le besoin de plonger son corps dans l'eau et,

VOICI L'IMAGE CLASSIQUE pour évoquer les vacances. Evian est une ville d'eaux, c'est aussi une station où les plaisirs de la natation meublent les journées estivales, où l'on aime à vivre les jeux alternés de l'eau et du soleil. Après la nage, l'héliothérapie et le repos sur la chaise longue, tels sont les bonheurs des congés au bord des lacs ou de la mer. — CI-DESSOUS, tout le monde ne part pas pendant les vacances, et l'on doit passer en ville bien des journées caniculaires. Mais pour les Parisiens la Seine est là qui offre son eau rafraîchissante... et le soleil y brille pour chacun. Si les bains de Seine ne connaissent pas le même succès qu'autrefois, ils demeurent cependant toujours populaires.

partant, de s'exercer à le maintenir à la surface. Les raisons relevaient de l'hygiène élémentaire, de l'utilité et, maintes fois, d'un rituel religieux. Les Egyptiens se baignaient dans le Nil, utilisant la brasse la plus orthodoxe, ainsi que leurs œuvres d'art en donnent la preuve. Dans le même ordre d'idées, le visiteur du « British Museum » constate avec surprise, sur les bas-reliefs assyriens, que le crawl n'est pas une invention moderne et que les habitants des bords de l'Euphrate, au temps de leur plus grande gloire, le connaissaient déjà.

DANS LE SILLAGE DE NAUSICAA

L'HISTOIRE des bains en Grèce s'ouvre généralement pour nous — à l'instar d'Ulysse émerveillé — avec les récits d'Homère et l'apparition de Nausicaa : « Où le flot quelquefois battait la rive et lavait le gravier, on prit le bain, on se frotta avec de l'huile raffinée, on fit la dînette sur les bords... Quand elles eurent calmé leur faim, la jeune fille et ses servantes dénouèrent leurs voiles pour jouer à la balle. La ronde était menée par Nausicaa aux bras blancs. » A l'heure de la classe de grec, lequel d'entre nous d'ailleurs n'a pas été ramené par la lecture des vers du poète au souvenir des vacances passées ? Lequel n'a pas, au-dessus d'une version rétive, prêté à la princesse phéacienne le visage de la jeune fille en fleur qui avait illustré l'été disparu au bord de la mer ?

La natation fut connue des Romains (Ostie était une plage à la mode au temps d'Auguste), du moyen âge, de la Renaissance. Henri IV se baignait près du Pont-Neuf et apprit à nager au dauphin, le futur roi Louis XIII. Mais il fallut attendre la fin du XVIII[e] siècle pour que les joies de l'eau redevinssent en faveur. Bath (Angleterre) fut la première station balnéaire cotée. Il est vrai que les voyages au delà des mers connaissaient un succès grandissant, et la science de la natation tendait alors à devenir la première ressource du naufragé involontaire. On s'étonnait pourtant d'apprendre que beaucoup de marins ne savaient pas nager. Les raisons invoquées par ces derniers étaient d'ailleurs parfois curieuses : « Savoir nager est peu nécessaire dans la majorité des naufrages, disaient-ils. Ce n'est même pas recommandé, car on met plus longtemps à se noyer. On se voit périr. Il vaut mieux couler tout de suite. » C'était un argument !

RENOUVEAU DES BAINS DE MER

ON commençait cependant à se baigner pour d'autres motifs, par hygiène, par délassement (pourquoi ne ferait-on pas comme les chevaux que l'on baignait après le labour ?), par plaisir. La chose se développa à un tel point que l'Académie royale des belles-lettres de Bordeaux ouvrit un concours appelé à récompenser le meilleur mémoire sur l'usage des bains d'eau douce et d'eau de mer. Il fut remporté en 1767 par le docteur Maret. L'ouvrage était d'ores et déjà singulièrement instructif. La question y était creusée de fond en comble, depuis les maladies que le bain peut guérir jusqu'aux conseils pratiques concernant les précautions à prendre avant de se plonger dans l'eau :

« Le bain de mer, de même que le

bain frais d'eau douce, est donc un tonique, un astringent, un relâchant modéré, un rafraîchissant, mais il est plus apéritif, plus délayant, plus diurétique... Quand on prend un bain frais dans la rivière ou dans la mer, il faut se rendre au bain un peu avant le coucher du soleil... Il faut autant que possible se mettre à l'ombre et choisir un endroit où l'eau ne soit pas trop agitée, mais où elle ne croupisse pas... »

Au cours du XIXe siècle, à Paris, on se baigna en pleine eau dans la Seine, et en 1839 une ordonnance de police réglementait les bains en rivière.

« Du côté de l'île Saint-Louis, on jouit aussi de beaux bains sur la Seine, écrit-on alors, également dans le faubourg Saint-Antoine, le Marais et vingt autres quartiers. Mais s'il fallait les mentionner tous, de volumineux in-octavo ne nous suffiraient pas, car depuis quelques années les bains se multiplient à l'infini ; et nos jolies Parisiennes sont devenues de véritables Néréides. »

BOULOGNE, DIEPPE... PREMIERES PLAGES A LA MODE

Avec le développement des chemins de fer... et la mode lancée par la duchesse de Berry, la vogue des bains de mer apparaît en France, et les premières stations furent celles de Boulogne, de Dieppe, puis de Trouville et de Deauville. On invoquait les bienfaits thérapeutiques du traitement marin, mais c'est surtout poussée par le plaisir que la haute société se rendait déjà en villégiature au bord de l'Océan. A la fin du siècle, cependant, les séjours à la plage commencèrent de prendre un caractère plus sportif. *Les jeunes filles en fleurs* de Marcel Proust marquent l'apparition d'une jeunesse nouvelle, qui a pris l'habitude, au moment des vacances, de rejoindre les plages, « de goûter les plaisirs du jeu, du bain, de la marche ». Proust nous introduit à cet univers heureux qui nous est maintenant familier : « Peut-être aussi la classe à laquelle elles appartenaient, et que je n'aurais pu préciser, était-elle à ce point de son évolution où, soit grâce à l'enrichissement et au loisir, soit grâce aux habitudes nouvelles du sport, répandues même dans certains milieux populaires, et d'une culture physique à laquelle ne s'est pas encore ajoutée celle de l'intelligence, un milieu social pareil aux écoles de sculpture harmonieuses et fécondes qui, ne recherchant pas encore l'expression tourmentée, produit naturellement, et en abondance, de beaux corps aux belles jambes, aux belles hanches, aux visages sains et reposés, avec un air d'agilité et de ruse. Et n'étaient-ce pas de nobles et calmes modèles de beauté humaine que je voyais là, devant la mer comme des statues exposées au soleil sur un rivage de la Grèce ? »

UNE CONQUETE SOCIALE

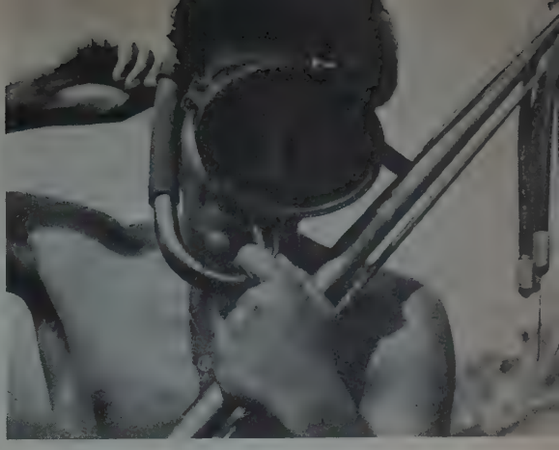
Il est bon d'effleurer ici la question sociale, parallèle à l'évolution des mœurs. Si, au début du siècle, l'accès à la mer n'était réservé qu'à de petits groupes de privilégiés, il est devenu, depuis lors, le chemin du plus grand nombre. A tel point que l'on peut se demander si la fascination poétique des migrations estivales vers des horizons plus heureux que celui des cheminées d'usines ou du ciel plombé des cités laborieuses n'a pas contribué pour une grande part à la conquête sociale, dont les étapes conduisirent progressivement à l'institution des congés payés.

Aujourd'hui, une ville, un village qui n'offrent pas une quelconque possibilité de s'ébattre dans l'eau : baignade, rivière, plage, sont pratiquement condamnés sur le plan touristique. Les grands mouvements de voyageurs de juillet à septembre ont ceci de commun avec les grandes migrations de peuples que leurs points de chute comportent des oasis de feuillages et d'eaux vives. Le but de toutes les organisations de tourisme est de dispenser le séjour au bord de la mer à toutes les bourses ; un exemple : celui d'un mouvement comme le « Club Méditerranée ». Il ne présente aucun point d'implantation qui ne soit fixé à proximité d'une grande plage.

Ses activités sont essentiellement les jeux, la natation, le ski nautique, la chasse sous-marine. Aussi le nombre de ses adhérents est-il passé de 1.200 en 1950, date de sa fondation, à plus de 30.000 cette année. On imagine mal désormais une existence qui s'écoulerait sans connaître les joies fondamentales de l'eau, de la mer. Mieux qu'une hygiène indispensable à notre organisme d'hommes modernes, incessamment en quête de palliatifs naturels à la vie amoindrissante de la ville et d'un travail de plus en plus artificiel, les vagues et la plage, la rivière frissonnante de peupliers ou les lacs tranquilles nous offrent les éléments d'un monde dont la seule fin est le bonheur et dans lequel on ne plonge pas sans délices. Mais il n'est ouvert qu'aux initiés, et la joie que l'on y éprouve ne s'accroît qu'à la mesure des efforts que l'on a bien voulu consentir pour faire son apprentissage. Il est donc dans l'ordre logique que l'on ait admis la natation au titre des « sports de base » pour l'éducation des jeunes gens.

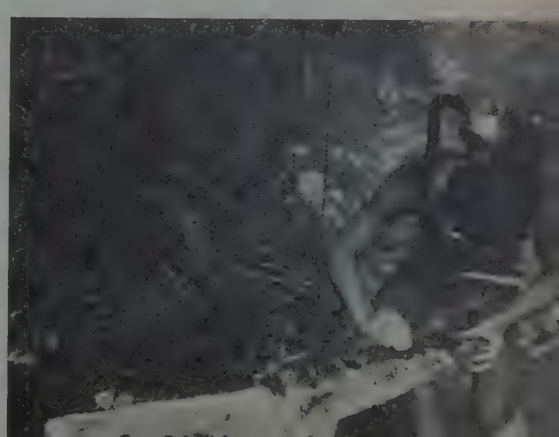
NAISSANCE DE LA NATATION SPORTIVE

Le désir de perfectionnement joint au goût des compétitions contribuèrent à la naissance, vers le milieu du siècle dernier, de la natation sportive. C'est d'ailleurs grâce à l'émulation qui régna entre les sportifs que la natation progressa et que, en particulier, les modes de nage se perfectionnèrent. Bien que des concours fussent antérieurement organisés traditionnellement dans différentes parties du monde (ainsi au Japon où des épreuves ont lieu depuis plusieurs siècles), c'est en Angleterre que se fondèrent, dans la dernière partie du XIXe siècle, les premiers organismes officiels réglementant l'art de nager considéré comme un sport. Les styles de nage reconnus étaient alors la nage libre, la nage sur le dos et la brasse. On pratiquait surtout la coupe et la marinière, sorte de brasse sur le côté. C'est vers 1880 que l' « over arm side stroke » importé d'Amérique du Sud (c'était la nage de prédilection des indigènes) fit son apparition en Angleterre. Dans l' « over arm » le corps est sur le côté, un bras se dégage tandis que les jambes exécutent des mouvements de ciseau. Les confrontations entre les nageurs des différents pays amenèrent des progrès considérables dans un domaine où la technique demeurait encore dans l'enfance. En 1900, la première grande



LA CHASSE SOUS-MARINE et l'exploration des fonds marins sont devenues les plus grands plaisirs du nageur. Mais attention à bien s'équiper ! Voici les premiers engins nécessaires : le masque, le tube respirateur et, pour les chasseurs, le fusil, dont le projectile est constitué par un harpon.

LE DEPART POUR LA CHASSE est donné. Pour mieux évoluer en eau profonde, on a pris soin de se munir les pieds de palmes. A défaut de mérous ou de requins, il arrive parfois qu'au cours des plongées on ne découvre que des épaves d'antiques vaisseaux. Mais n'est-ce pas passionnant ?



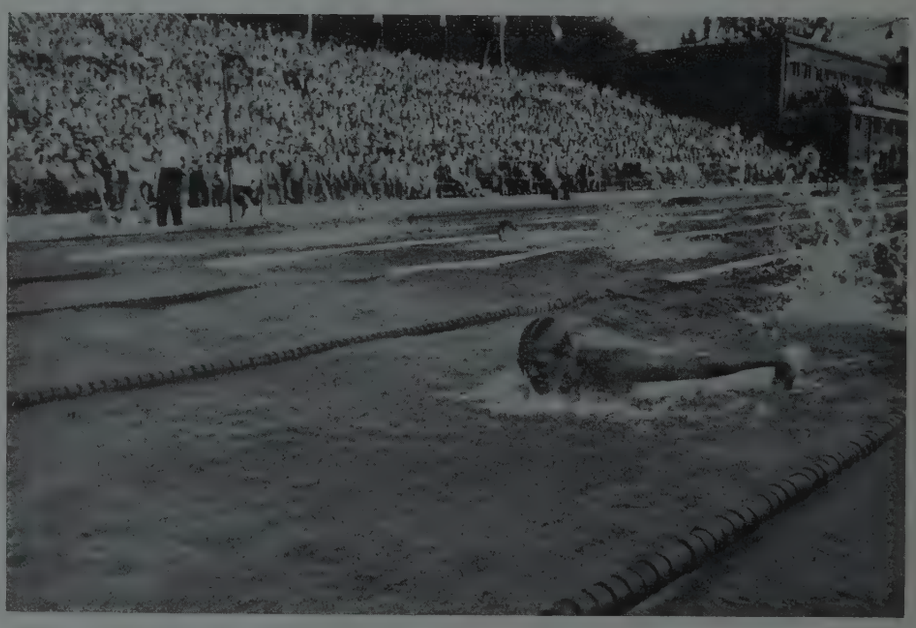
manifestation de natation est organisée en France, pendant l'Exposition universelle, dans le bassin d'Asnières. Tous les vainqueurs sont des étrangers : Anglais, Australiens et Allemands. On y parcourut le 200 mètres en 2'25"1/5 (actuel record : 2'3"4). Une nage nouvelle y faisait son apparition : le « Trudgeon stroke », « inventée » par le capitaine Trudgeon, où les jambes effectuent toujours le mouvement de ciseau, mais où les deux bras se dégagent de l'eau. Les « coups de ciseau » sont plus rapides que dans l' « over arm ».

L'AVENEMENT DU CRAWL

Mais le règne du trudgeon ne dura guère. Une nage beaucoup plus rapide arriva d'Australie : le crawl, pratiqué par les indigènes des îles Salomon. Elle est lancée aux championnats d'Angleterre, en 1902, par l'Australien Cavill. Elle consiste en une circumduction alternative des bras et des battements de jambes. Les Américains lui apportent des améliorations, et, aux Jeux olympiques de 1912, à Stockholm, le champion hawaïen Duke Kahanamoku gagne à l'aide d'un crawl qui a atteint son point de perfectionnement : double attaque du bras sur six battements de jambes. La supériorité des nageurs américains dans les courses de vitesse ne cessera de s'affirmer, malgré les efforts des Japonais, des Hongrois et des nageurs français. Actuellement, les modes de nage retenus dans les concours internationaux sont le crawl (nage libre), le dos crawlé (nage sur le dos), la brasse — et, depuis 1939, la « papillon » ; cette dernière actuellement en cours d'évolution vient de donner naissance, en Hongrie, à sa sœur jumelle, le « dauphin ». Figure encore dans les programmes classiques le parcours en quatre nages.

Aujourd'hui, les principaux records du monde se répartissent ainsi : *crawl :* 100 m., Cleveland (U.S.A.), 54"8 ; 200 m., Wardrop (Angleterre), 2'3"4; 400 m., Konno (U.S.A.), 4'26"7; *dos crawlé :* 100 m., Bozon (France), 1'2"1 ; *papillon :* 100 m., Tumpek (Hongrie), 1'2"9 ; *brasse :* 100 m., Petrusewicz (Pologne), 1'9"5 ; 200 m., Tanaka (Japon), 2'35"2 ; *4 nages* (4 × 100 m.) : Strujanov (U.R.S.S.), 5'9"5.

On voit que la natation contient dans ses épreuves quelque chose d'illogique : l'obligation, pour établir une performance, de nager dans un style déterminé. La « papillon », en particulier, soulève de vives controverses, et maints experts ont demandé qu'elle fût supprimée. On imagine mal que le saut en hauteur puisse être réglementé de telle sorte qu'il y eût un record du monde de saut en rouleau californien, en rouleau ventral ou à clochepied. Il y a là quelque chose qui va à l'encontre de la tradition sportive et de son esprit. On souhaiterait que la natation se résumât à ceci : aller le plus vite d'un point à un autre. Elle y gagnerait une netteté, une pureté infiniment désirables. D'autant plus que dans la recherche du progrès humain qui donne son sens à tout record les différences des performances selon la longueur des bassins, la température de l'eau, sa densité amènent déjà quelques confusions (plus les bassins sont courts, plus le nageur gagne de temps, en raison des



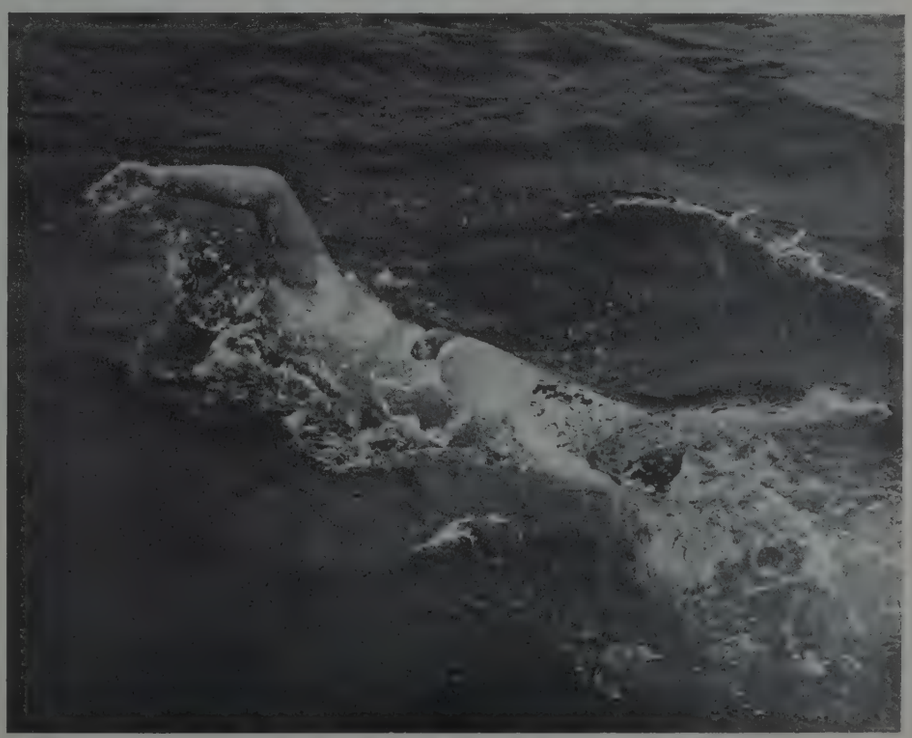
LA NATATION SPORTIVE est l'un des sports les plus universels qui soient. Mais les Européens, grâce aux Français et aux Hongrois, tiennent tête aux Américains et aux Australiens. Voici trois nageurs de premier plan en action. — DE HAUT EN BAS : Gilbert Bozon, le plus grand espoir de la natation française, recordman du monde du 100 mètres dos ; Jean Boiteux, champion olympique du 400 mètres nage libre (crawl), et le Hongrois Tumpek, qui a inventé un style nouveau en « papillon », le « dauphin », et a conquis le record du monde de la spécialité.

L'UN DES SPORTS LES PLUS ATTRAYANTS que permette la pratique de la natation est le kayak, la descente des rivières écumeuses. Il est particulièrement recommandé avant de se confier à ce genre de canoe, de connaître à fond les secrets de la nage sous l'eau, sinon, gare aux accidents !

virages ; les records du monde sont homologués en bassin de 25 mètres). On ne voit pas pourquoi on ne créerait pas demain une épreuve de nage avec les bras seuls... Mais comme chaque nation tient à ses prérogatives, il est à craindre qu'on ne voie pas de sitôt la suppression de nages qui rapportent des médailles olympiques, lesquelles accroissent le prestige des pays intéressés.

LES EXPLOITS DE GRAND FOND

La natation sportive, consacrée essentiellement aux épreuves de vitesse, a éclipsé ce que l'on considérait à l'origine comme la fin de l'art de se tenir sur l'eau : les records de durée. Malgré le regain que lui donne de temps à autre une manifestation spectaculaire, le grand fond est, si l'on ose s'exprimer ainsi, en baisse. Pourtant, au début, c'est surtout à cela



LE CRAWL est la nage de vitesse par excellence, celle où l'homme prétend le mieux rivaliser avec le poisson. Voici le nageur au moment où, en partie immergé, il expire l'air de ses poumons.

VOICI UNE IMAGE de la traversée de la Manche à l'époque où miss Ederlé réalisa son exploit. Mais ici c'est une jeune Britannique, miss Corson, qui dans le sillage de sa devancière américaine atteint, au terme de son expédition, la côte anglaise. Désormais le « Channel » n'effraiera plus les dames.

que l'on s'attachait, et la traversée de la Manche, en particulier, était un événement considérable. C'est au mois d'août 1875 que le capitaine Webb réussissait la première traversée officielle en vingt-deux heures. Officielle, car l'exploit avait été accompli, selon toutes certitudes, soixante ans auparavant, par un soldat de la Grande Armée, Jean Salatti, lequel, fait prisonnier à Waterloo, s'était un beau jour échappé des « pontons » pour rejoindre le continent. Parmi les traversées du « Channel » qui eurent le plus de retentissement, il convient de mentionner celle de Miss Ederlé, citoyenne américaine de dix-neuf ans, qui, en 1926, réalisait la double performance d'être la première femme inscrite au Livre d'or de la Manche et de battre le record de la durée : 14 heures 34 minutes. Le fait était d'autant plus remarquable que l'Américaine était la première nageuse de vitesse, titulaire de sept records mondiaux, qui effectuât sa tentative, du début à la fin, en crawl, ce qui ne s'était encore jamais vu. A son retour aux U.S.A., Miss Ederlé reçut un accueil triomphal. La même année, quelques semaines plus tard, Geo Michel, boulanger à Levallois, s'attaquait à son tour à la traversée et établissait un nouveau record : 11 h. 5 m.

Mais, à l'instar de la conquête des sommets, ce genre d'exploit n'a de valeur qu'au moment de « la première ». Les performances chronométriques de cette nature n'ont guère de signification, étant donné les aléas qui président à chaque essai, et en particulier l'existence de courants variables d'une saison à l'autre. La traversée de la Manche frappe cependant l'imagination des foules, et on l'organise encore à peu près tous les deux ans, quand on trouve un organisme susceptible de subventionner l'entreprise. L'épreuve aura lieu cette année, à la fin du mois d'août, sous le patronage d'un journal anglais.

Une autre compétition de grand fond est entrée depuis peu dans la tradition : le marathon du Nil. Un prestige singulier l'entoure depuis que le premier de la série, qui se disputait en 1953, par une chaleur accablante, sur 42 kilomètres, vit se nouer des drames implacables. La plupart des concurrents furent contraints à l'abandon. Cette année, les choses sont devenues plus normales. Le marathon du Nil se déroula en deux étapes : l'une de 32 kilomètres et l'autre de 25. Il ne fut marqué par aucun incident. Les Egyptiens ont d'ailleurs contribué à la fondation d'une Fédération internationale de grand fond qui, au rebours de la Fédération de natation, reconnaît le professionnalisme. Notons, parmi les records du grand fond, celui d'un Américain qui nagea 89 heures de suite sur le Mississipi. On voit que les héritiers de Léandre, qui traversait l'Hellespont à la nage pour rejoindre sa maîtresse, ne manquent pas. Leurs mobiles sont toutefois moins séduisants.

L'EXPLORATION DES EAUX PROFONDES

Une fois acquises la vitesse et la durée, restait la profondeur. « O mer, nul ne connaît tes richesses intimes », écrivait Baudelaire ; mais voici que depuis peu les chasseurs sous-marins s'attaquent à cet univers inviolé. Ce sport nouveau connaît un tel succès que l'on se demande si l'avenir de la natation n'est pas sous l'eau. Depuis que le masque et le tube respirateur ou, plus perfectionné encore, le scaphandre du type Cousteau-Gagnan ont été mis au point, le nageur moyen peut rivaliser avec les pêcheurs de perles ou les coupeurs d'éponges polynésiens et descendre aisément par des fonds de 3 à 15 mètres, à condition toutefois d'être prudent et d'avoir une exacte connaissance de ses moyens physiques. Là, un monde incomparable attend le chasseur de poissons, proies nombreuses et faciles du harpon, ou le chasseur d'images. Les plaisirs les plus secrets de la mer sont des joies sous-marines. La féerie commence par 3 mètres de fond. Tout ce que l'on peut imaginer de plus ravissant comme jardin anglais ne serait qu'une pâle réplique de l'arrière-pays du dieu Neptune : sable lisse et lits de galets, fleurs et algues vivantes, contour des rochers, ombres fugitives et fuites de nageoires, coquillages. Pouvoir cueillir des anémones... tel est le rêve du nageur en eaux profondes !

AU FIL DE L'EAU, les nouvelles tenues de bateau présentent cet été des bustes longs, des corsages montants et des shorts allongés qui donnent beaucoup de grâce aux mouvements (Jacques Heim-Bruyère-Jacques Fath). — CI-CONTRE, tout au long de la Seine, la vedette « Christine » emmène ses passagers pour quelques instants de détente, de rêve et d'évasion. — CI-DESSOUS, à la barre de la « Christine », une Vénus 1955...

COIFFÉES DE SOLEIL, VÊTUES DE COULEURS VIVES, TELLES VOUS SEREZ, CET ÉTÉ, MESDAMES

POUR REGARDER fuir le sillage au fil de l'eau, vous avez le choix entre la jupe imprimée qui recouvre le maillot, le deux-pièces chemisier ou le classique corsaire (Jacques Heim-Jacques Fath-André Ledoux). — CI-DESSOUS, jouer au ballon, au soleil, met en valeur les tenues de plage qui oscillent autour du thème marine et blanc, toujours classique et parfait. (Marinière de Thébaud. Combinaison de Bruyère. Short de Jacques Heim).

ENFIN, les vacances sont là ! Ce moment béni, espéré, convoité, cette évasion, ce repos, ce renouvellement est à notre portée. Accueillons-le avec joie après l'avoir toute l'année convoité, imaginé, rêvé.

Pour passer de bonnes vacances, la première décision à prendre est celle du choix d'une garde-robe appropriée. Le Nord demande d'autres atours que le Midi, la cure thermale que le camping, la mer que la montagne, et le voyage que la vie de château.

Cela bien posé, la mode estivale de 1955 nous facilite le choix. Jamais plus que cet été on n'a proposé aux femmes coquettes et pratiques de meilleurs éléments pour composer leur vestiaire de vacances.

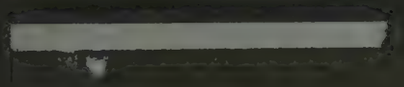
Le coton est roi, de l'aube à la nuit et de la plage au bal. Cotonnades exquises, fraîches comme les bouquets dont elles empruntent les coloris et les reflets embués par la rosée. Secs, brillants, satinés, rayés, diaprés, semés de pois ou de corolles rutilantes, lourds ou légers, ces tissus, qui évoquent le nankin cher à nos grand-mères, composent les diverses pièces d'un trousseau d'été.

RENOUVEAU DU MAILLOT CLASSIQUE

LE maillot, moulant comme une gaine et ajusté telle une seconde peau, montant haut en avant et emboîtant les cuisses, a détrôné cette saison le minuscule deux-pièces, difficile à porter, cruel aux silhouettes des femmes épanouies et, par surcroît, devenu quelque peu vulgaire. Il compose la base d'un jeu amusant qui multiplie à loisir les diverses apparences de quelques pièces détachées pouvant être portées soit ensemble, soit séparément. C'est ainsi que nous voyons apparaître le maillot accompagné d'un short, d'une jupe large et d'une blouse formant veste si on le veut. Ces pièces peuvent être double face et se retourner commodément. Elles peuvent également compléter d'autres pièces de ton uni ou contrastant. Ainsi, en partant d'un vestiaire réduit, si commode en voyage, on peut être élégante à peu de frais et peu de poids !

LA SEINE, PLAGE DE PARIS

A Paris, les femmes contraintes à se priver de vacances, peuvent se consoler avec les agréments innombrables que leur apporte la capitale en été. Parmi ceux-ci, et l'un des plus importants, il y a la Seine, qui « roule, roule » et enjolive la



CLAUDE MONET Les Falaises de Pourville.

LA ROBE DE COTONNADE est reine de l'été. Ici, elle s'épanouit, en plissé contrarié, comme des pétales de marguerite et convient à la danse et aux réceptions estivales. — CI-CONTRE, les mouchoirs de Provence, habilement utilisés, composent la plus charmante robe de vacances, qui se lave... comme un mouchoir. (Robe Guadeloupe, des Etablissements Mulot, Nice.)

LA « BRIGANTINE », NOUVELLE TENUE DE PLAGE

SUR le sable et en bateau, le soleil tape souvent durement. Nombreuses seront les femmes qui adopteront avec enthousiasme la longue tunique moulante que Jacques Heim leur propose à l'heure du jeu ou de la sieste en plein air. Cette tunique allonge la ligne et permet avec décence et dignité tous les mouvements sportifs, sans parler du « farniente », qui en est embelli.

Interprété en cotonnades à ramages, à pois ou à fleurs, dans des tonalités mélangées, cet accessoire nouveau est aussi seyant que pratique.

grande ville. Cette année, il est possible d'y faire de charmantes croisières à bord de la vedette *Christine*, dont les jeunes propriétaires ont imaginé de faire le lieu d'évasion de celles qui ne partent pas. De Saint-Cloud à Bercy, on peut prendre le vent et le soleil, boire, manger, rêver et se dorer à rendre jalouse la meilleure amie qui revient toute pâle d'un séjour en Sicile !

LES ROBES A DANSER

JAMAIS autant que cette saison on n'a vu pareille débauche de mousseline, de plumetis, d'organza, de piqué et de toile à l'heure où la première étoile concurrence le soleil couchant. Fraîches comme des sorbets, légères comme une plume, gaies comme les couleurs du prisme que la vague emprisonne et berce à l'heure

NOUS AVONS CHOISI POUR VOUS

BATTEUR « Batvit », avec trois moulinets de rechange : fouette, broie tous vos aliments instantanément. Il est robuste et se lave facilement. La Carpe : 6.500 francs.

OPALINES de foire, blanches. Elles peuvent servir soit pour vos fleurs, soit pour votre table. Saint-Arnou : la flûte, 690 francs ; la coupe, 800 francs.

NAPPERONS DE TABLE en toile lavable et serviettes assorties. Adnet, Compagnie des Arts français : 700 francs. Cruche à eau. Art et poterie : 600 francs.

BALANCE Nenamatic, en matière plastique. Le plateau se retourne pour être plat selon les objets à peser. La Carpe : 7.950 francs.

Extraits de « Marie-Claire ».

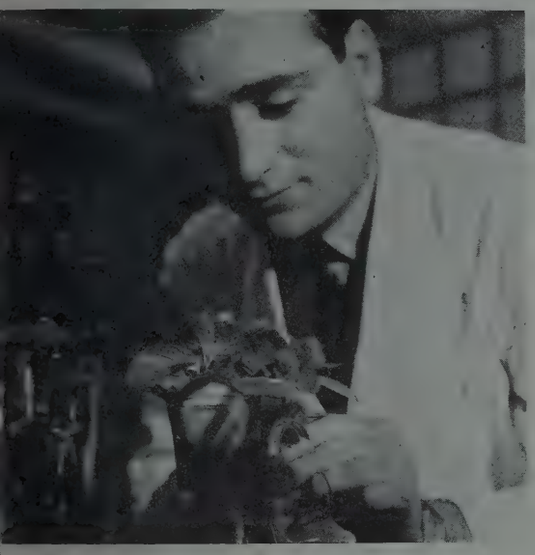
L'HEURE DU COCKTAIL, à bord du « Christine », permet d'admirer la diversité des tenues légères et la joie de la détente sur les flots. (Costumes de Thébaud. Ensemble short de Jacques Fath. Robes de Bruyère et de Marcelle.)

CI-CONTRE, nouveaux par leurs lignes allongées, ce maillot jaune, orné d'un nœud sur la poitrine, et cette robe marine, qui recouvre un short blanc, s'intègrent au décor marin. (Jacques Fath-Bruyère.)

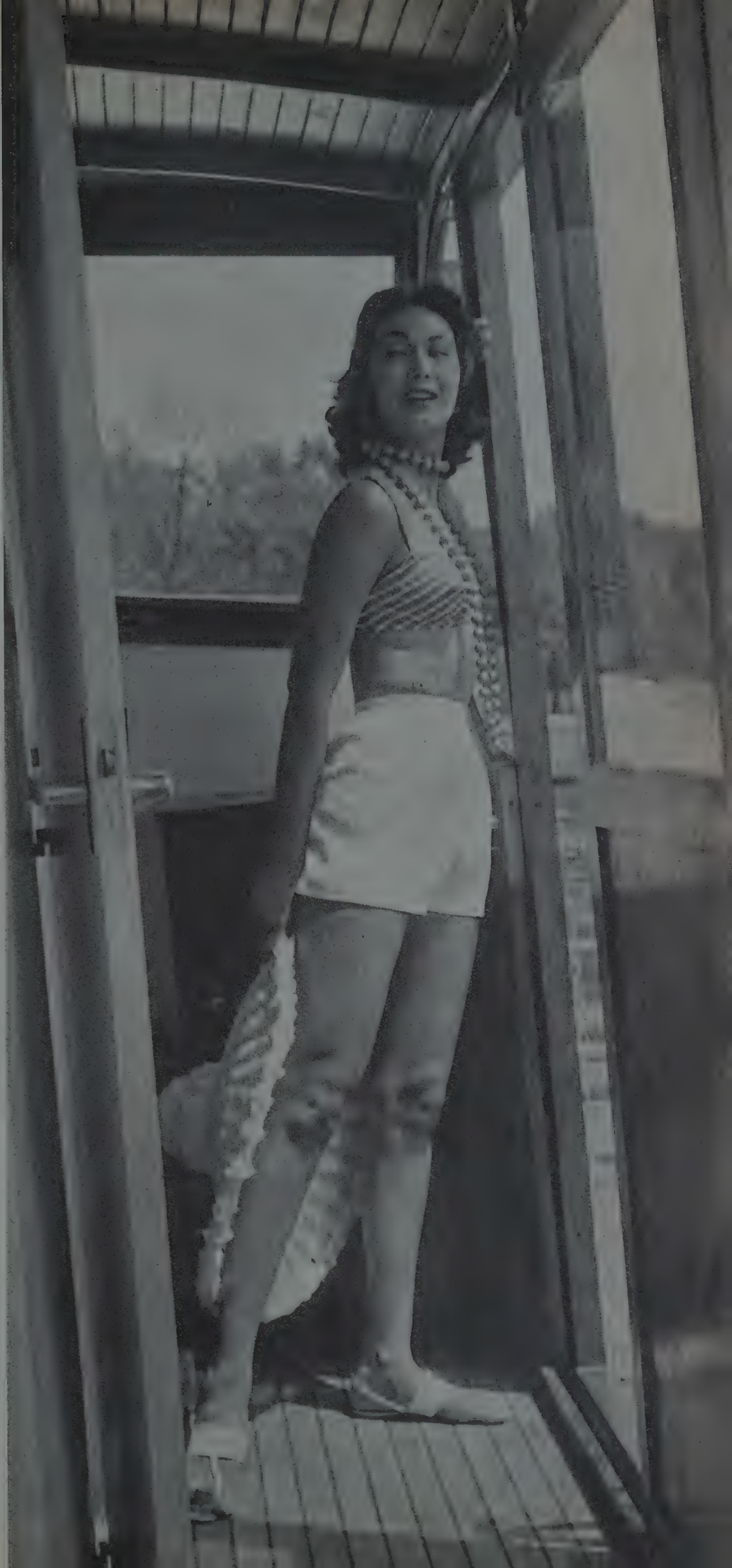
crépusculaire, les robes destinées aux soirées d'été semblent des papillons chatoyants prêts à valser au clair de lune. Leurs jupes arrêtées à la cheville, leurs longues ceintures de ruban, les bretelles enfantines de leurs corsages allongés sur les hanches leur confèrent une sorte de poésie évocatrice des beautés créoles et des bals pour petites filles modèles !

Ajoutez-y quelques étoles, des châles, des ribambelles de colliers qui tintinnabulent ; ne craignez pas les volants à la gitane, le blanc pur ou le jaune safran, assortissez les teintes choisies à vos prunelles, à votre teint ou à vos cheveux, ou, au contraire, faites de subtils contrastes. Ainsi habillées, vous brillerez comme Véga dans tous les festivals, dans tous les casinos et dans tous les jardins dont l'été vous offre les diverses tentations.

EN SHORT BLANC et soutien-gorge rayé, Thérésina se dore en regardant fuir la rive... (Jacques Heim.)



EN HAUT, il est bon d'assouvir sa faim en croquant du saucisson, qui s'assortit si plaisamment aux perles rouges du collier ! (Jacques Fath.) — AU CENTRE, Robert, le barman, s'affaire autour d'un « Pim's » bien glacé, car le bain a donné soif... — CI-DESSUS, Michèle, dans la cambuse, réchauffe le déjeuner que chacun réclame avec véhémence... Il sera bon. (Jacques Fath.)



LE point sur l'i de l'élégance est toujours donné par les accessoires. Actuellement, ils sont variés, neufs de ligne et de matière, et parfaitement adaptés à ce que l'on attend d'eux.

Les sandales, destinées aux beaux jours, ont toutes des talons moyens ou des semelles légèrement compensées qui soutiennent la cambrure du pied tout en permettant de marcher facilement sur le sable et sur l'herbe. Blanches, beiges ou de tons pastel assortis à ceux des robes et des deux-pièces, elles donnent une démarche ailée et gracieuse. Des lanières, passant entre le gros orteil — inspiration des cothurnes grecs — sont tout indiquées pour la mer, tandis que les formes plus couvertes conviennent mieux pour les villes d'eaux.

Les sacs, immenses comme des cabas ou moyens comme des pochettes, s'accordent successivement avec les ensembles sportifs et les ensembles habillés. En plastique lavable et transparent, en laize de paille, en raphia, en toile, ils apportent leurs notes d'originalité qui donnent le ton juste.

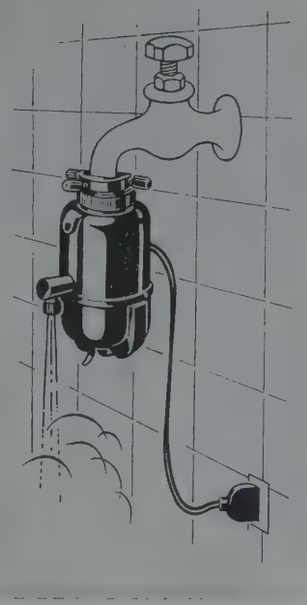
J. de SEDOUY.

EN HAUT : soutien-gorge rayé et short blanc composent avec l'immense chapeau de soleil la tenue type pour la plage et le bateau. (Jacques Heim.) — AU CENTRE : le nouveau maillot moule la silhouette en hauteur et se termine par un nœud jaune bouton d'or. Il fait bon ménage avec le chapeau de raphia qui évite les coups de soleil. (Jacques Fath.) — EN BAS : bleu outremer, comme la Méditerranée, le maillot de Dominique Wilms se joue des vaguelettes sur la plage de Cannes.

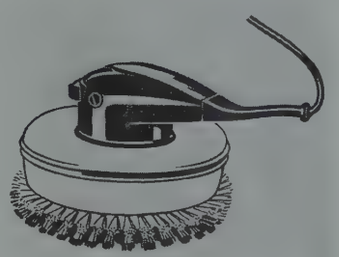
UNIE ET IMPRIMEE, selon votre caprice, cette jupe réversible forme avec le maillot assorti un ensemble élégant et discret pour le cocktail. (Jacques Heim.)

CORSAIRE ET PUNCHO forment ici un ensemble parfait pour arpenter le sable chaud ou hisser la voile. Dominique Wilms le porte ici avec beaucoup de chic. — CI-DESSOUS : tenue de plage composée d'un maillot-slip ajusté et d'une veste vague en toile de coton blanche rayée bleue. (Nina Ricci.)

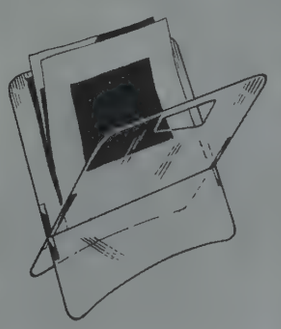
NOUS AVONS TROUVÉ POUR VOUS



Immédiatement l'eau chaude surgit dès que vous avez posé cet appareil sur votre robinet. L'eau froide aussi, bien entendu. Sans outillage spécial, sans difficulté, l'eau est à votre convenance à toute heure (7.000 francs).



Supprimez la poussière avec cette brosse qui l'aspire en un clin d'œil sur les tissus les plus délicats. Maniable, léger, d'encombrement très réduit, c'est l'aspirateur idéal des vêtements, des tentures et des sièges (9.500 francs).



Transparents et légers, ces quatre éléments de glace trempée, retenus par deux légers croisillons de cuivre, constituent un porte-documents d'une élégance inattendue (Francis Turbil, décorateur).

VOGUE NOUVELLE DES PAPIERS PEINTS

par J. DE SÉDOUY

La mode des murs nus et des tons blafards est passée, comme toutes les modes, puisqu'il en existe une, mystérieuse et cependant orientée par les tendances artistiques des décorateurs et le goût du public, qui régit la forme des roses, l'arome du café et le style dans lequel nous vivons.

L'uniformité des murs, chère à l'époque de l'avant-guerre, qui transformait en clinique les plus somptueuses pièces de réception a cessé de plaire et nous ne pouvons que nous en réjouir.

Aujourd'hui, il nous est permis à nouveau de nous « rincer l'œil », comme dit si bien la langue populaire, avec des papiers peints multicolores, inédits et charmants par où s'exprime et se traduit l'âme d'une maison et de ceux qui y vivent.

Papiers de style, qui empruntent aux siècles passés leurs séductions multiples, papiers modernes, aux dessins hardis, aux semis et aux coloris qu'eussent aimés les impressionnistes, fabriqués à la planche et au rouleau, sont nés de l'alliance dynamique des techniques d'avant-garde et du goût classique. Leur rentrée spectaculaire, leur vogue et leur emploi de plus en plus étendus les mettent au premier rang de l'actualité décorative.

Toutes les installations, des plus modestes aux plus somptueuses, font appel aux papiers peints. C'est d'eux que dépend l'effet d'optique recherché qui corrige et camoufle le volume d'une pièce donnée. Les papiers foncés rapetissent, les papiers clairs agrandissent ; les rayures donnent une impression de hauteur, les ramages, une impression d'espace, et le choix des couleurs peut transformer radicalement l'aspect d'une même pièce, ainsi que nous avons pu l'observer lors du dernier Salon des artistes décorateurs, où une amusante mise en scène proposait, au moyen d'un vitriscope double, la vision d'un même intérieur transformé par quatre décorateurs différents.

LA COULEUR, FACTEUR DE SANTE ET DE REPOS

Principale source de toutes nos activités biologiques, telle apparaît la lumière. C'est elle qui ranime les êtres vivants, qui s'infiltre dans nos tissus et nos muscles, favorise nos échanges chimiques, baigne notre cerveau et devient un des facteurs déterminants de nos pensées et de nos actes. Son influence est immense sur toutes les créatures, mais elle atteint son plein développement sur l'être humain. L'importance psycho-chimique de la couleur est indiscutable. Et l'on sait quelle valeur elle a toujours eue aux yeux des prêtres et des mages dans toutes les religions. La gamme du prisme, aux radiations les plus diverses, émet des rayons bénéfiques ou maléfiques que les scientifiques ont d'ailleurs rebaptisés sous les noms de rayons cosmiques, rayons gamma, rayons ultra-violets, infra-rouges, etc. Chacune des longueurs d'ondes de la lumière donne naissance à une sensation particulière.

Il est donc normal d'attribuer à chacune d'elles un rôle psycho-physique particulier et d'adapter à nos intérieurs, au cadre de notre vie quotidienne ces couleurs qui seront, selon les milieux, sédatives ou dynamiques.

HARMONIE DES COULEURS

En tenant compte des goûts personnels de chacun, les principes classiques qui régissent l'emploi des couleurs sont les suivants : éviter sur les grandes surfaces des contrastes violents qui fatiguent la vue et les remplacer par des contrastes de couleurs claires, utiliser des tons différents pour augmenter ou diminuer les dimensions d'une chambre ensoleillée ou exposée au nord ; choisir comme coloris d'opposition des tons complémentaires, et aux fortes lumières opposer un niveau de réflexion moins élevé qu'aux faibles lumières.

LES TENDANCES ACTUELLES

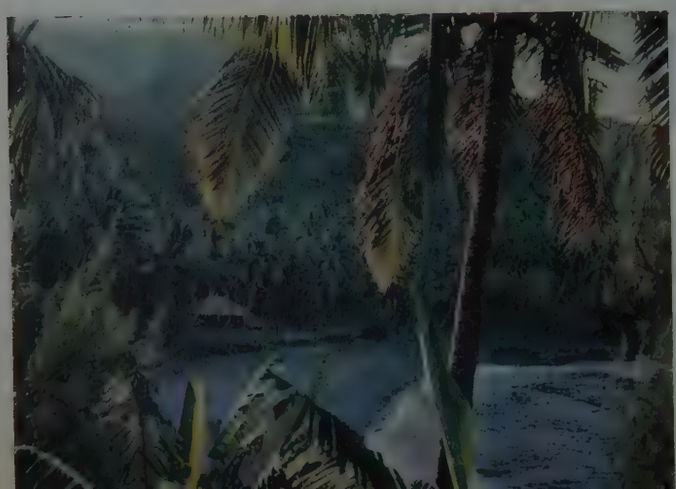
Dans les revêtements muraux, le goût actuel se porte sur les papiers aux dessins colorés et gais, sur les feuillages, les fleurs et les oiseaux, qui font pénétrer le jardin dans la maison, ou, au contraire, sur les semis réguliers, les rayures aux tonalités pastel, les dessins à la plume de style moderne, les taches lumineuses, les lampas, les faux marbres, les reproductions cachemire, les paysages et tous les décors qui se prêtent aux jeux du trompe-l'œil, dernière passion du moment.

Les surfaces veloutées ou lisses, les fonds mats ou brillants, les effets moirés ou en relief, interprétés en papier plus ou moins large, accompagnés de galons assortis, se fabriquent maintenant presque tous en papiers lavables et peuvent être utilisés aussi bien dans une salle de bains, une cuisine ou une chambre d'enfant que dans un salon.

L'emploi des galons, des baldaquins, des frises et des plinthes que l'on pose autour des pièces, au plafond et près des portes, accentue l'effet ornemental et confortable des tapisseries murales dernier cri. Celles-ci peuvent aussi servir sous forme de décalcomanie sur des meubles de bois blanc, des portes, des plafonds, et composer d'amusants tableaux inédits sur fond de papier uni. Les dessins de treillage, de roseaux, de joncs entrecroisés, de fausses persiennes servent à monter les décors en trompe-l'œil de jardins d'hiver ou de paravents formant des cloisons mobiles dans les pièces de séjour.

LES REVETEMENTS PLASTIQUES

Les papiers peints, malgré leur charme, sont concurrencés, dans certains cas, par la nécessité d'un matériau plus résistant ; c'est alors qu'interviennent les divers revêtements décoratifs en matière plastique, qui s'appliquent sans difficulté sur le bois, le ciment, le plâtre, l'Isorel, la pierre. Ces peintures plastiques ont une élasticité qui suit les mouvements des fonds, masquant ainsi les fentes capillaires qui se produisent quelquefois. Elles sont incombustibles, imputrescibles, stables à la lumière et repoussent la poussière tout en gardant toujours leur aspect initial. On les applique au pistolet, et elles sèchent en quarante-huit heures.



APRES LA PECHE, les hommes font sécher leurs grands filets sur les hautes branches des arbres. Nous sommes au mois de décembre, et les flamboyants sont en fleurs. Il vient de pleuvoir ; les couleurs atténuées de cette fin d'après-midi ont un charme indéfinissable et un peu triste. Cette photographie a été prise dans le district de Haapiti, île Mooréa.

SUR LA COTE EST de Tahiti, appelée côte sauvage et exposée au vent alizé, le Pacifique se brise sur un rivage mal protégé par un récif corallien fragmentaire. Une case de palmes, perdue au milieu des cocotiers échevelés, au bord d'une plage de sable noir, ainsi devaient être les rives de la « Nouvelle-Cythère » lorsque Bougainville y aborda il y a près de deux siècles.

"Je vis dans les Iles..."

JOURNAL POLYNÉSIEN DE BERNARD VILLARET

Phot. Thérèse Le Prat.

BERNARD VILLARET est né à Paris en 1909. Après des études médicales, il part à la découverte du monde avec un carnet de notes et un appareil photographique.

Mais les mers du Sud l'ont toujours particulièrement attiré : depuis 1937, il y retourna à cinq reprises, totalisant plus de cinq années de séjour dans les différents archipels de Polynésie, et leur consacrant cinq livres.

Pêcheur sous-marin, il a réussi à se nourrir presque entièrement à l'aide de son fusil durant les six mois qu'il passa avec sa femme dans l'île déserte de Piti-ù-taï. Egalement photographe et cinéaste sous-marin, il nous relate ici, par la plume et par l'image, son dernier séjour aux îles Paradis, dans lesquelles il vient de tourner plusieurs films sur la vie secrète des indigènes et des chatoyants poissons de coraux.

DANS LA BORDURE CORALLIENNE entourant à distance les îles hautes pousse une brousse luxuriante où les cocotiers ont du mal à se frayer une voie vers le soleil. Harcelé de moustiques, l'homme doit s'y ouvrir un chemin au coupe-coupe. Parfois, il découvre, enchâssés dans la végétation, les vestiges d'un « maraé », un vieux temple maori dont les Tahitiens s'écartent avec un respect superstitieux. Ces « maraé », sortes d'autels à degrés couronnés d'une plate-forme, s'élevaient à proximité d'un banyan, arbre sacré.

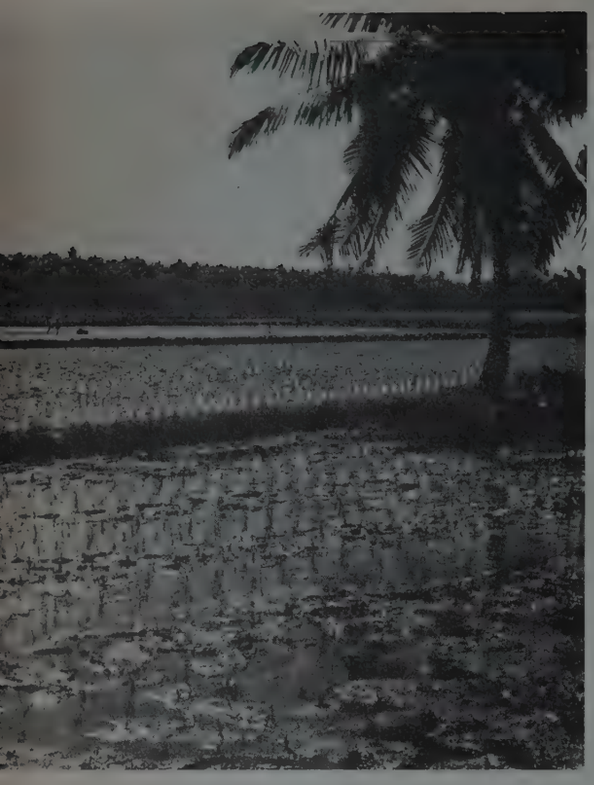
CE qui me frappe le plus, dans cette cinquième arrivée à Tahiti, c'est le froid. Sans doute, depuis Marseille, mon bateau a traversé les tièdes Antilles, le suffocant Panama et les Marquises tropicales, néanmoins la fraîcheur qui m'accueille à Papeete me semble insolite et n'éveille pas d'échos dans ma mémoire. Evidemment, nous nous trouvons à la pointe de l'hiver austral et le *maraamu*, le vent du sud né du côté du pôle, vient de souffler pendant six jours...

Les esprits chagrins de la petite capitale polynésienne accusent les bombes atomiques que les Américains aiment particulièrement faire champignonner dans le Pacifique. Pour la seconde fois depuis la découverte on a vu de la grêle à Papeete. Les indigènes l'ont regardée tomber bouche bée, jetant un coup d'œil apeuré sur le sommet verdoyant de l'Orohéna qu'ils s'attendaient à voir subitement nimbé de neiges éternelles.

J'ai toujours considéré comme un non-sens de vivre dans un pays où l'on est obligé de s'habiller. Mon comportement ressemble de plus en plus à celui des amibes, dont la mobilité augmente avec la chaleur. Je n'ai certes pas traversé la moitié du globe pour trouver à Tahiti un climat de Côte d'Azur au mois de mars ! Ce froid (relatif) me gêne. Et cependant, durant ces quelques jours passés à Papeete, j'ai besoin de faire preuve d'activité, d'une activité essentiellement destinée à m'en éloigner...

Au débarquement, j'ai couru à l'hôtel Tahiti. Evidemment, il n'y avait pas de chambre libre. D'abord, parce que c'est une tradition datant du père Fabian — qui, avant guerre, laissait en permanence l'écriteau « complet » accroché au-dessus de la porte — et ensuite parce que nous sommes à la veille des fêtes du « Tiuraï », le 14 juillet, qui, nulle part ailleurs, n'est célébré avec autant de splendeur qu'à Papeete, où les réjouissances se prolongent un mois.

Le propriétaire n'est plus Fabian, mais il est Tchèque comme lui et



PRES DU LAC TEMAE, dans l'île Mooréa, des Chinois exploitent une rizière dont l'aspect insolite est plus asiatique que polynésien. Mais le riz local revient plus cher que celui que l'on importe...

semble avoir gardé religieusement les usages qu'on lui a transmis. En vain je plaide ma cause : « Je suis un vieux client. En 1937, puis en 1939, j'ai habité ici... Tenez, dis-je en désespoir de cause, un de mes romans commence dans votre hôtel... »

A tout hasard, j'ai apporté mes valises. Je lui lis le passage de *la Saison des pluies* où le héros fait le compte de ses maigres ressources, après avoir quitté le yacht de Cayra...

« Suivez-moi, monsieur, dit tout à coup le patron. C'est la chambre n° 2 que vous avez décrite. Cette chambre, elle est à vous... »

Et maintenant, assis sur la véranda de la fameuse chambre n° 2 qui plonge sur le quai, m'intégrant à sa vie intense, je fais la liste des visites à rendre, des courses à faire. Mon activité d'amibe est tellement ralentie par la fraîcheur que je me couvre, comme d'un plaid, de mon sac de couchage en duvet, afin de chauffer un peu le bouillon de culture...

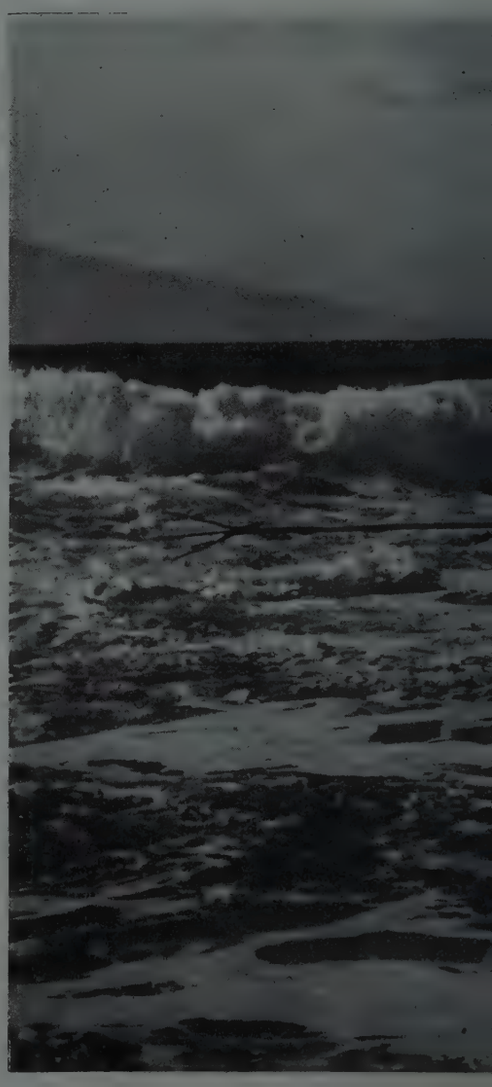
DEMARCHES ET PREPARATIFS

JE possède trois noms tahitiens. Le premier m'a été donné en 1937 par mon ami le chef Téaraï. C'est *Péréna*, qui n'est qu'une déformation polynésienne de mon prénom. Le second, *Heïvarau*, m'a hautement flatté. Il m'a été attribué, après un choix réfléchi, par la princesse Takau Pomaré, dernière descendante des rois de Tahiti. Il touche aux tréfonds de la mythologie maorie et contient, sous son faible volume, toutes sortes de choses infiniment élogieuses que je ne puis reproduire ici. Je ne l'emploie que dans les grandes circonstances, car on ne se sert pas à tort et à travers d'un nom royal dont le *mana* — le pouvoir sacré — pourrait ainsi s'affaiblir. Quant au troisième, il est infiniment plus rustique, campagnard, si l'on peut dire. C'est la grosse Maraé qui l'a inventé, alors qu'elle venait regarder la façon curieuse de vivre des *Popaa*, les blancs qui campaient au bord du lac Témaé, à Mooréa. Le mot *Horonoa* veut, paraît-il, dire « celui qui court sans arrêt », comme un lapin — s'il y avait des lapins à Tahiti — atteint d'agitation continuelle.

C'est ce nom de *Horonoa* qui me convient en ce moment. J'ai récupéré mon vélo, qui, entre deux séjours à Tahiti, reste suspendu dans une maison amie, et j'effectue des trajets variés à travers la ville, des sortes de raids vers les boutiques chinoises ou les bureaux de l'Administration, qui se terminent toujours à mon P. C. de la chambre 2, où je dépose mon butin : clef anglaise ou autorisation gouvernementale dont j'ai besoin.

La bicyclette est le véhicule idéal pour les îles polynésiennes, où l'on roule toujours en terrain plat. Particulièrement pour Papeete, où la circulation automobile devient aussi compliquée que sur les grands boulevards. Cette manière démocratique de se déplacer sur deux roues, alors que le plus petit commis aux écritures ou le moindre exportateur possède une ou deux voitures de bon tonnage, choque toujours les blancs de Papeete. Mais je m'en soucie peu.

D'ailleurs, le vélo est non seulement pratique et économique, mais excellent pour la santé. Certains bureaucrates, que j'ai vus se lamenter parce qu'ils ne pouvaient arriver à boucler leur budget avec 50.000 C. F. P. (275.000 francs) par mois, auraient pu remplacer utilement leur Cadillac par un vélocipède. Je suis persuadé que leur anatomie,



DANS LE CENTRE DE TAHITI, inaccessible vu l'abse voies de pénétration, personne ne se risque jamais, s rares amateurs d'alpinisme, et quelques indigènes en d'oranges sauvages, très nombreuses autrefois, mais qui voie de disparition à Tahiti. L'extrême pluviosité qui dans ces régions montagneuses engendre une forêt vie fougères arborescentes et de pandanus, dont l'aspe beaucoup plus tropical que celui du bord de mer.

LE PORT DE PAPEETE est fermé par l'îlot Motuuta, qui se reflète dans le calme du lagon. Au premier plan, une goélette faisant le trafic du coprah dans les atolls, et dont la proue sculptée conserve un charme désuet. Le coprah des îles Touamotous est réputé pour sa qualité.

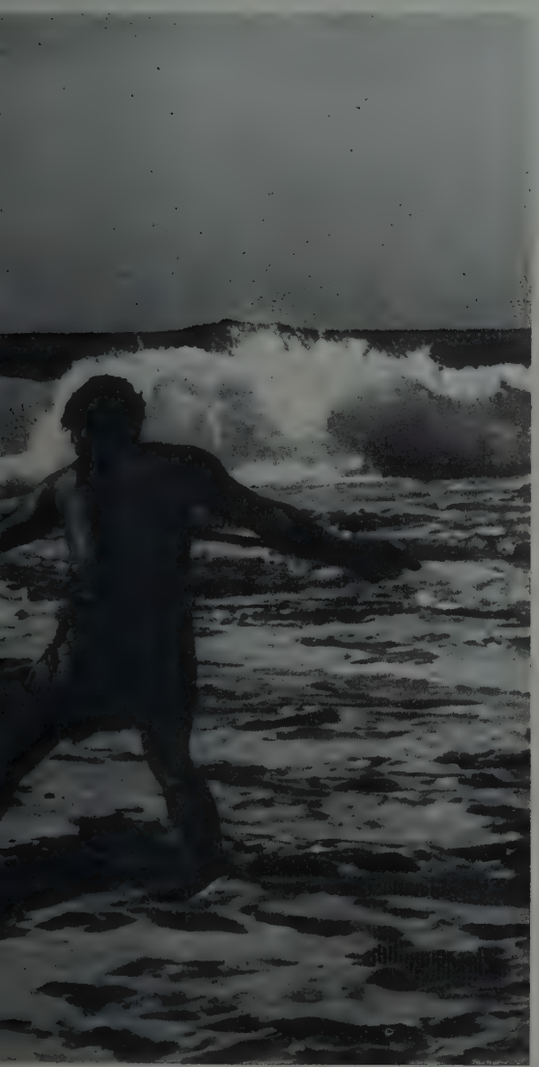
étouffée de graisse malsaine par l'indolence subtropicale, ne pourrait qu'y gagner...

POUR le moment, mon idée primordiale est d'atteindre Rapa. Il s'agit d'une île située à l'extrémité de la Polynésie française, à 900 milles marins au sud-est de Tahiti, et qui a, paraît-il, conservé au maximum les traditions maories. Je suis donc très tenté d'y faire un tour, d'autant plus que c'est à peu près la seule île des Etablissements français de l'Océanie que je ne connaisse pas.

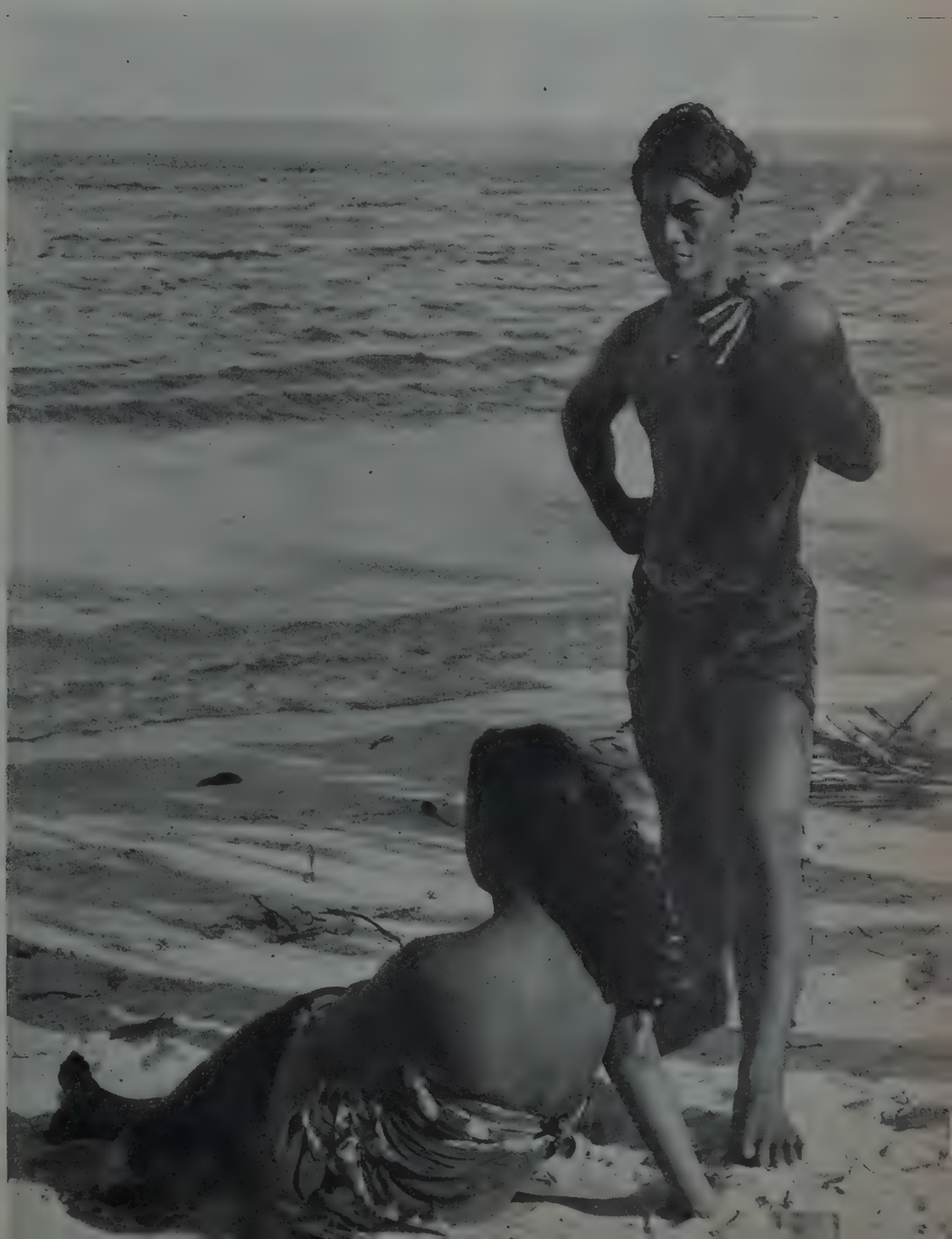
Je vais donc rendre visite à mon excellent ami S... Celui-ci, après avoir longtemps bourlingué sur les sept mers comme commissaire des Messageries Maritimes, a définitivement jeté l'ancre dans la Nouvelle-Cythère, plus particulièrement au bureau du port, qu'il a pris en charge. Aujourd'hui, il ne pourra que me décevoir. Pour Rapa, rien à faire ! Pas de bateau avant trois mois. Et il faut rester là-bas cinq ou six mois avant de trouver une occasion de retour. J'apprends cependant que la *Tamara*, la goélette de l'administration, doit y partir dans quelques semaines. Mais je ne me risquerai pas à solliciter une autorisation en haut lieu...

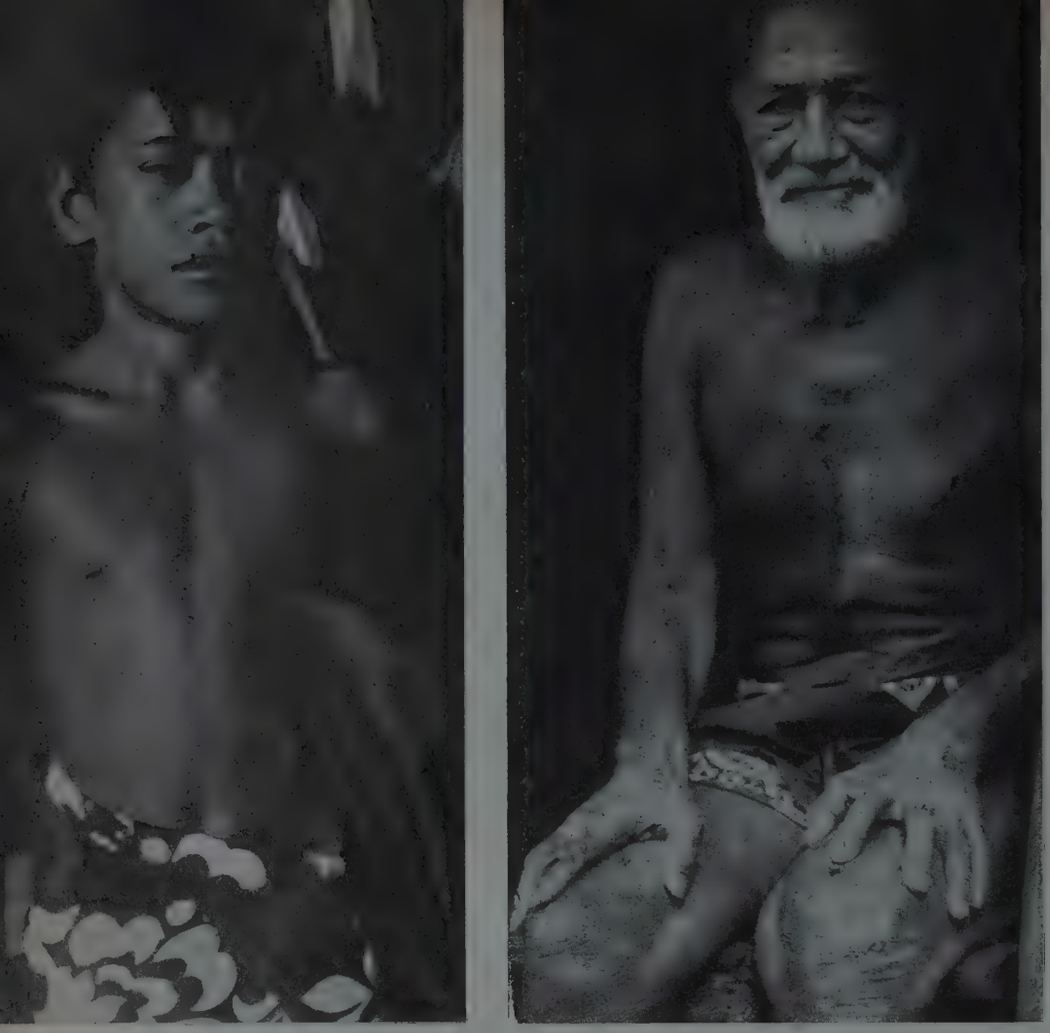
Rapa est une île qui n'a pas de chance. D'abord, c'est un navire de guerre chargé d'y apporter des vivres, lors d'une disette, qui ne peut y débarquer. Ensuite, à plusieurs reprises, des goélettes ont tourné autour sans parvenir à la découvrir. L'aventure de la *Fleur-d'Océan*, la dernière à s'y rendre, est encore dans toutes les bouches. En panne irrémédiable de moteur, sans une goutte d'eau à bord par suite d'une fausse

A BORA-BORA, Hiro et Vahinétua, qui ont figuré dans mon film. Hiro est l'un des meilleurs plongeurs de l'île, patrie par excellence des hommes-poissons. A remarquer la position d'appui, typiquement tahitienne, du bras droit de la jeune fille.



CET HOMME QUI COURT pieds nus sur le récif de corail déchiqueté chasse les poissons dans la vague déferlante à l'aide de son harpon à plusieurs pointes qu'il sait lancer au loin avec une extraordinaire virtuosité. Où il devine un banc de gros poissons, un Européen ne voit absolument rien... La nuit, il pratique le même genre de pêche, en éblouissant les poissons soit au moyen d'une torche de palmes, soit à l'aide d'une moderne lampe à pression appelée « morigaz ».





CE JEUNE GARÇON DE BORA-BORA et ce vieillard de Nouka-Hiva, au bras tatoué, représentent deux exemples extrêmes de l'aspect anthropomorphique des indigènes : le premier métissé d'Européen, le second de pure race marquisienne. Depuis un siècle et demi, les croisements ont, en effet, fortement modifié l'aspect primitif de cette race polynésienne que Cook et Bougainville trouvaient la plus belle du monde. Les Blancs sont venus d'abord, puis, dès 1880, les Chinois, qui ont pullulé dans la plupart des îles.

manœuvre, elle n'aurait rejeté sur les côtes du Chili qu'un équipage de squelettes si un hydravion inquiet ne l'avait enfin découverte, dérivant en plein Pacifique...

DONC, pas d'espoir pour Rapa. Quelles îles irai-je visiter cette fois-ci ? Pourquoi ne pas rejoindre à Révavaé le cher Eric de Bisshop, l'extraordinaire navigateur qui relia naguère Hawaï à Cannes, par le cap de Bonne-Espérance, en pirogue double ? Je n'oublie pas aussi les îles plus accueillantes de Bora-Bora et de Maupiti, où je pourrais tourner les films que j'ai en tête. En tout cas, je ne veux pas rester à Papeete pour les fêtes de juillet, qui sont beaucoup trop sophistiquées pour moi et que je connais par cœur.

A travers la ville, je continue à tracer des ellipses vélocipédiques, entrecoupées d'agréables repos sous la véranda du bon docteur R..., dont l'amitié ne s'est jamais démentie depuis dix-huit ans, époque où il soignait les lépreux d'Orofara, ou bien de sympathiques escales gastronomiques chez le pharmacien J..., dont l'érudition sur Tahiti est précieuse.

Des amis véritables, j'en ai peu à Papeete, mais, après tout, je me félicite quand même d'en compter une dizaine dans ce panier à potins qu'est la petite métropole polynésienne, où chacun, du commerçant au fonctionnaire, suivant des habitudes bien françaises, ne songe qu'à tirer dans les jambes de son prochain...

L'HOTEL TAHITI

A L'HOTEL Tahiti, absolument rien n'a changé depuis ma première venue, en 1937. C'est cela qui fait son charme. Dans la chambre, je retrouve le même pot à eau sur la table de toilette, et, sur le lit à pommes dorées, la même couverture de coton blanc en nids d'abeilles. Règne dans les couloirs le même silence de clinique auquel tenait tant le vieux Fabian. (Les douches-waters sont des cathédrales sombres et mystérieuses, ouvertes, on ne sait pourquoi, de deux entrées...)

Entre mes virées à travers Papeete bruissant, je me réfugie avec délices dans sa calme tiédeur.

EMBARQUEMENT TAHITIEN

JE pars pour Bora-Bora. Juché sur ma couchette du *Hiro*, j'écris sur une valise. Autour de moi, c'est le tohu-bohu insouciant des embarquements tahitiens. Les baleinières s'emplissent à ras bord de vélos, de plantes vertes aux racines emmaillotées, de petits cochons aux pattes liées. Etendues sur des nattes, les vahinés commencent à s'enrouler dans leurs couvertures, en prévision du mal de mer.

C'est incroyable ce qu'il faut d'accessoires à un blanc pour aller vivre en sauvage dans les îles ! Mes neuf colis sont déjà entassés dans la cale au milieu des sacs de farine ; il ne reste plus sur le quai que la caisse du hors-bord et mon bateau, un dinghy de douze pieds en contreplaqué marin, qui sert en ce moment de balançoire à une escouade d'enfants rieurs. Lorsque je verrai le dinghy quitter le quai, porté par quatre matelots et hissé sur l'avant du *Hiro*, ce sera l'instant du départ...

A BORA-BORA

C'EST avec une joie toujours nouvelle que je retrouve une fois de plus tous mes amis de Bora-Bora et, parmi eux, les trois frères Teriipaïa. Mari est toujours l'athlétique *mutoï* (agent de police) de Vaïtapé, Païa vient de se remarier ; quant à mon cher Téaraï, après les embrassades traditionnelles, c'est chez lui que je me transporte avec mon bateau et mes bagages.

Téaraï a quitté sa propriété des environs d'Anau, où j'ai longuement habité à quatre reprises depuis 1937, et s'est installé sur la terre Puiaï, à 9 kilomètres environ au nord de Vaïtapé, minuscule capitale de l'île. Sa femme Hana a vieilli et engraissé depuis mon dernier passage, qui correspond à ma robinsonnade de six mois dans l'île déserte de Piti-ù-taï, dont chacun parle encore ici. Toujours aussi accueillant, le couple me conseille de construire cette fois-ci ma case non pas sur l'îlot lointain, mais tout près d'eux, ce qui sera infiniment plus facile.

Téaraï me propose de l'édifier, aidé par son voisin, et en fixe lui-même le prix à 1.000 C. F. P. (5.500 francs). Mais il suggère que j'avance tout de suite la moitié de cette somme, car les fêtes du 14 juillet sont maintenant toutes proches. Et que peut faire, mon Dieu, un Tahitien aux fêtes du Tiuraï, s'il n'a pas suffisamment d'argent en poche !

A peine ai-je versé cet acompte que Téaraï, rayonnant, annonce que toute la maisonnée va émigrer à Vaïtapé. C'est l'usage au moment des fêtes. Aussi, ce soir, je quitte la hutte sommaire où j'habitais provisoirement pour m'installer dans la confortable maison de Mari-le-mutoï.

La terre Puiaï et ses deux cases restent vides. Les cochons sont rassemblés dans un parc avec de la nourriture pour plusieurs jours. Les chiens sont détachés. Pendant les festivités, comme ils n'ont rien à manger, ils en profiteront pour égorger quelques volailles.

LES FETES DU TIURAI

LES concours de danse et de chant de Bora-Bora, les plus réputés de toutes les îles, se sont disputés entre cinq équipes, sur la grande place de Vaïtapé, cette place qu'on a

DEPART POUR LA PECHE au caillou à Bora-Bora. Six hommes montent cette pirogue à voile, plus une femme qui, assise à l'extrémité du balancier, sert de contrepoids à la voile. La pirogue polynésienne, avec sa coque épaisse et son faible tirant d'eau, constitue l'embarcation idéale pour les eaux du lagon. Elle ne possède qu'un seul balancier, amarré à l'avant par une traverse rigide et, à l'arrière, par une perche souple. La forte voilure carrée qu'elle peut supporter permet de filer à grande vitesse. Une large et lourde pagaie (hoé) sert de gouvernail libre.

VERS minuit, les récompenses ont été distribuées, le spectacle est terminé. Dans cette foule serrée sur la place, public et danseurs mélangés, il se fait soudain un grand vide en forme de cercle, et il naît un brouhaha annonciateur de drame. Au milieu de ce cercle, éclairé par la lumière spectrale des morigaz, un homme gît, tragiquement couché sur le dos. Comme chaque fois qu'on boit, il y a eu bagarre. Le sang coule abondamment de sa tête et inonde l'herbe rase. Je suis évidemment le seul médecin du lieu. Je fais transporter l'homme à l'infirmerie, et, avec M^me^ Puni, je m'occupe de lui une partie de la nuit. Il a la chance de s'en tirer à bon compte.

Depuis trois jours fonctionnent sans interruption les *Taviri*, les loteries, qui sont de coquettes petites baraques recouvertes de palmes vertes tressées, où les indigènes apporteront avec frénésie leur argent jusqu'au dernier sou.

Les différents groupes de danseurs, dont le costume végétal commence à

ENTRE LES CASES du village de Vaïtapé, la minuscule capitale de Bora-Bora, serrée entre le lagon et les pentes abruptes du mont Pahia, sèchent de longs filets de pêche. Les cases sont, comme partout en Polynésie, juchées sur des pilotis et recouvertes de palmes tressées ; mais souvent, à Bora-Bora, par élégance, on les agrémente de cloisons en bambous fendus qui doivent être importés des îles voisines. Le village de Vaïtapé est l'un des plus coquets et des plus vivants de toute l'Océanie. Ses bananiers et ses arbres-à-pain sont indispensables aux indigènes.

tellement reproché à Alain Gerbault d'avoir débarrassée de ses flamboyants centenaires... Ceci avec les manifestations coutumières de joie bon enfant, entrecoupées des crises de mauvaise humeur des chefs des groupes qui n'ont pas obtenu de prix. Le jury est composé des vieux de l'île, parmi lesquels le géant Poroï, toujours coiffé, on ne sait pourquoi, d'un turban en serviette éponge rose, la brave M^me^ Puni, depuis longtemps infirmière de l'île, et Térii Marotéa, dernier descendant des rois de Bora-Bora, et instituteur en retraite.

Une grande foule se presse autour de la place, qu'éclairent les fortes *morigaz*, les lampes à pression de 500 bougies. L'arrivée de chaque groupe costumé (les costumes de danse de Bora-Bora sont les plus raffinés de l'Océanie), précédé d'un homme portant un immense drapeau tricolore se détachant sur le velours piqueté du ciel tropical, offre un spectacle que l'on ne peut oublier. C'est la seconde fois que j'assiste aux fêtes du *Tiuraï* à Bora-Bora.

SI TAHITI est célèbre dans le monde entier par ses vahinés, il faut dire que certaines d'entre elles sont d'une grande séduction, comme celle-ci, native des îles Australes, qui se repose après une danse. Elle est vêtue du paréo national, rouge et blanc. Sa crinière sombre répandue sur les épaules est couronnée de fleurs de frangipanier entremêlées de fougères. Les vahinés ne consentent que depuis peu à s'orner de ces fleurs, le frangipanier, symbole de tristesse, étant destiné jadis à honorer les morts.

se faner, entament leur tournée de *taparu*, c'est-à-dire de quêtes chez les notabilités de l'île. Dans le décor champêtre de sa maison, où l'instituteur Hunter, délégué de l'île, m'a invité, je peux ainsi tourner les premières scènes de mon film. Ce film, je ne l'oublie pas, mais la question des interprètes me tracasse sérieusement.

Autour d'un documentaire ethnographique sur la pêche au *patia* — c'est-à-dire au harpon sous-marin — je voudrais montrer la vie de tous les jours d'un pêcheur, sous forme d'une petite histoire polynésienne très simple. Ce pêcheur, je crois l'avoir trouvé pendant les fêtes à Vaïtaré, où tous les habitants se trouvent rassemblés. C'est Taro, le chef de danse du village d'Anau, qui est en même temps, me dit-on, un excellent plongeur. Mais comment découvrir la vahiné qui doit lui donner la réplique ? On n'imagine pas comme il est difficile, même dans une île de 1.700 habitants, de mettre la main sur une fille jeune qui présentât le minimum de qualités nécessaires pour tourner un film : non seulement être assez belle de visage et de formes, avec un sourire qui ne montre pas trop de vides dans la denture, mais également comprendre le français et être suffisamment intelligente pour pouvoir jouer un rôle. Pour l'instant, parmi toutes celles que j'ai vues, aucune n'offre au complet les quatre qualités souhaitables...

EMMENAGEMENT

ME voici de retour sur la terre Puiaï. C'est aujourd'hui que je m'installe dans ma case, qui vient d'être terminée, en cinq jours seulement, par Téaraï et son voisin. Le plus difficile a été de décider les deux compères à commencer le travail, car le *tiuraï* et ses abondantes libations de gros rouge leur avaient donné un fort vague à l'âme.

Comme je l'avais déjà fait pour ma case de l'île Piti-ù-taï, je fabrique moi-même la porte et les deux fenêtres. Le résultat est une fort belle habitation, spacieuse — puisqu'elle mesure 6 mètres sur 4 — et comprenant deux pièces : une chambre et une cuisine-salle à manger. Elle est construite selon les plus pures traditions tahitiennes, c'est-à-dire avec une solide charpente en troncs de *bourao*. Toit et murs sont recouverts d'environ trois cents palmes tressées. Ce soir, j'ai déballé mes caisses, installé la moustiquaire, le réchaud à pétrole et la morigaz, puis suspendu au mur mes fusils sous-marins.

PECHE AU HARPON

LE petit Maréta, le fils du voisin (adoptif, évidemment), est venu de bonne heure m'inciter à pêcher, en capturant sous mes fenêtres un magnifique poisson-perroquet bleu pastel avec son harpon. Il n'a que onze ans, Maréta, mais sera, commme tous les hommes de Bora-Bora, un fameux pêcheur.

Puis Téaraï vient m'annoncer que ce matin le récif est favorable. Nous partons avec le dinghy et le moteur. En cet endroit du lagon, la chaussée coralienne, complètement découverte sur deux lieues, est excellente pour la pêche lorsque les vagues du Pacifique ne le recouvrent pas, c'est-à-dire jusqu'à mi-marée. Mais deux milles marins nous en séparent. Ils ne peuvent être parcourus qu'avec circonspection, en raison des hauts-fonds coraliens très nombreux.

Téaraï est toujours aussi bon plongeur. Avec son *patia*, son harpon sous-marin, il prend plus de poissons que moi, qui, cependant, pêche au fusil. Mais il pique tout ce qui se présente devant lui, alors que je préfère choisir les espèces qui, gastronomiquement parlant, sont les meilleures, comme les poissons rouges *apaï* et *iihi*, les carangues et les excellents *tarao*, loches mouchetées au goût très fin. Bientôt j'ai la

CETTE JEUNE ELEGANTE endimanchée a fait toilette pour se rendre au temple. Ses cheveux sont disposés en nattes, et le chapeau de paille porte — ô civilisation ! — une voilette symbolique...

chance de découvrir, dormant dans une grotte, un *tonu* de huit livres qui se laisse prendre sans résistance. Un moment après, mon trajet croise celui d'un requin, qui chasse, lui aussi. Il ne s'agit pas du petit requin beige et inoffensif du lagon, mais d'un *arava*, squale de forme trapue, au dos noirâtre, et qui m'observe d'un mauvais œil en décrivant des cercles autour de moi. Sans cesser de le tenir en joue avec mon fusil, je puis regagner le dinghy où Téaraï m'appelle. En effet, le vent du Sud s'est levé, et l'ancrage au milieu des coraux devient dangereux pour ma coque.

VAHINETUA revient en pirogue du récif Bora. Elle est très fière de sa pêche de de coraux multicolores qu'elle a enfilés en à une simple lanière d'écorce de B

Brave Téaraï ! Depuis dix-sept ans que nous sommes amis, il me semble qu'il a vieilli plus que moi. Probablement parce que, durant des années, il a terriblement souffert du *mariri* — la lymphangite filarienne — car il habitait dans un lieu bourré de moustiques contaminés. Par chance, depuis un an, il s'est installé sur cette terre Puiaï qui, sans cesse éventée, n'héberge presque pas de moustiques, et il semble avoir retrouvé la santé. Cependant, est-ce dû à son séjour prolongé dans l'eau, ou simplement au *maraamu* qui s'est levé, il va présenter quelques heures plus tard une nouvelle crise de *mariri*, avec forte fièvre, et je passe la soirée à lui administrer des drogues qu'il prend religieusement.

SURPRISES...

APRÈS-MIDI, une « surprise des îles ». En m'asseyant pour déjeuner sur la caisse qui me sert de siège, j'ai trouvé sous le coussin un magnifique *véri*, long comme un stylo, qui a raté ma main de très peu. Le *véri* est un cent-pieds très venimeux, dont la piqûre peut vous immobiliser plusieurs semaines. Ce n'est guère le moment...

Une autre surprise, agréable celle-là. J'apprends que Vahinétua se trouve à Vaïtapé. Vahinétua est cette jeune fille de l'île Mooréa qui m'a servi de modèle dans un article sur la vie des vahinés, et que j'ai souvent photographiée. Pour mon film, elle serait l'interprète idéale...

L'après-midi, je vais à vélo à Vaïtapé et je la décide sans peine. Sa beauté n'est peut-être pas très régulière, mais elle nage et plonge à la perfection. De plus, fort intelligente, elle parle admirablement le français. Le couple de mon film est trouvé. Il ne me reste plus qu'à commencer...

LA CAMERA EN ACTION

LES premières prises de vues ont été admirables : soleil, ciel bleu, lagon calme... Je suis allé voir Taro, qui habite au village d'Anau, à 8 kilomètres d'ici. En présence de sa femme, qui semble être son manager et son caissier, nous nous sommes mis d'accord sur les conditions : rémunération en argent, nourriture au déjeuner...

Dès le lendemain, nous commençons les scènes sous-marines, les plus délicates. Je les tourne au milieu du lagon, accompagné par Téaraï et par Vahinétua, qui sert d'interprète, car Taro comprend mal mon tahitien, surtout lorsque je le parle à travers mon respirator. L'homme est effectivement un bon plongeur. C'est un magnifique spécimen de la race maorie, qui s'apparenterait à l'égyptienne : épaules larges, hanches étroites. Mais, pour le cinéma, il a un défaut terrible : presque pas de dents. Aussi dois-je l'obliger à ne pas sourire, ce qui lui donne souvent un aspect un peu figé, car il a tout le temps envie de blaguer. Comment un Tahitien ne rirait-il pas quand l'opérateur sous-marin — moi, en l'occurrence — pris par son sujet, s'assied sur un oursin ou sur une de ces anémones de mer roses et géantes qui vous laissent le bas du dos cautérisé de pointes de feu...

Le lendemain, nous tournons des scènes en pleine eau dans la grande baie de Vaïtapé, où les fonds atteignent 25 mètres. Vahinétua n'hésite pas à plonger, afin de mimer les scènes pour Taro. Puis je la filme en train d'évoluer parmi les éventails de madrépores, sirène en paréo faisant son marché dans le jardin des coraux.

TOUT se passe donc pour le mieux quand, après le déjeuner, alors que nous filmons les premiers plans d'extérieurs, Taro hume le vent et dit simplement : « Fini aujourd'hui. »

Effectivement, le vent a tourné. Le ciel se couvre et la pluie surgit bientôt, une pluie lourde des tropiques, contre laquelle il n'y a qu'une seule ressource : se mettre à l'eau. Et c'est ce que je fais, avec mon fusil, après avoir renvoyé chez eux mes deux interprètes.

VENT ET NUAGES

J'AI bien recommandé à Taro et à Vahinétua de revenir à Puiaï dès qu'il ferait beau temps, mais depuis cinq jours le ciel ne s'est pas découvert plus de dix minutes. Comme c'est souvent le cas en août, le vent tourne avec régularité et décrit un cercle complet en vingt-quatre heures.

Si la terre Puiaï n'héberge pas de moustiques, je comprends maintenant pourquoi : c'est certainement l'endroit le plus éventé de Bora-Bora. « *Té pito té mataï* » l'appelle Téaraï : le nombril du vent. La case est solidement construite, mais par moments j'ai peur que la toiture se retrousse, comme un vulgaire parapluie pris dans une tornade.

A l'heure de la sieste, j'ai reçu la visite de deux jeunes filles identiquement vêtues d'une robe d'un rouge agressif. Ce sont deux sœurs que j'ai connues, paraît-il, il y a quelques années, lorsqu'elles étaient toutes petites. Pour l'instant, elles sont devenues géantes, taillées en hercule malgré leur jeune âge (quinze et seize ans). Elles commencent par m'embrasser abondamment, à la manière tahitienne.

« Puisque tu es savant, Péréna, tu vas faire le problème... »

Il paraît qu'elles ont des difficultés avec un problème de géométrie — car elles vont encore en classe. Rappelant mes souvenirs, je le leur explique du mieux que je peux. Mais, au bout de très peu de temps, elles se mettent à rire, à raconter des blagues. J'en suis à me demander si c'est vraiment pour l'amour de la géométrie que les sœurs géantes sont si gentiment venues me rendre visite...

ATTENTE

UNE semaine de pluie et de vent, sans voir personne sauf les sœurs, toujours par deux, qui viennent me proposer des problèmes de plus en plus difficiles (où vont-elles les chercher, mon Dieu !). Téaraï n'ose plus se mettre à l'eau, par crainte du *mariri*. De temps en temps, le torse nu, seulement vêtu d'un short, je fais à vélo les 9 kilomètres qui me séparent de Vaïtapé, pour acheter du pain, des conserves et des œufs chez l'un des trois boutiquiers chinois, et pour m'assurer que Vahinétua est toujours là. Un de ces jours, j'ai peur d'apprendre qu'elle est devenue *fiu*, c'est-à-dire qu'elle s'est lassée d'attendre la fin de ce film que les dieux ne favorisent pas, et qu'elle a pris le bateau pour retourner chez elle, dans l'île de Mooréa.

Ce soir, au retour d'une de mes équipées au milieu des flaques ocrées qui parsèment le sentier, je suis atteint d'un lumbago brutal. Téaraï me rend avec usure les soins médicaux que je lui ai prodigués la semaine précédente. Il me fait étendre sur le plancher, côté ventre, et saute allégrement sur mon dos, selon la thérapeutique locale. Cela ne va pas plus mal. Mais pas mieux non plus.

SOUVENIRS

LE ciel est toujours gris, mais il ne pleut pas depuis trois jours ; aussi j'en ai profité pour accomplir un pèlerinage à Piti-ù-taï. C'est dans cet îlot désert, inscrit dans le grand lagon de Bora-Bora, que j'ai fait, il y a trois ans, une expérience réussie de robinsonnade à deux, avec ma femme. Ce n'est pas sans tristesse que je m'approche de « cette bête chaude et endormie », où, durant six mois, nous avons été si heureux.

Téaraï m'accompagne. Il repartira tout à l'heure avec sa pirogue que j'ai prise en remorque. Sur la plage, nous accueille un grand silence tropical. Elle n'a pas changé, cette plage d'un blanc cru qui encadre la plus verdoyante des îles-bouquets.

Téaraï m'aide à remonter le dinghy. Il ne dit rien. Peut-être partage-t-il mon émotion ? Là, devant cette « place publique » que nous avions jadis si ardemment débroussée, s'élevait la case verte dont nous étions si fiers, Jacqueline et moi...

De cette demeure, il ne subsiste plus qu'un squelette bruni, auquel s'accroche, par lambeaux, la toiture effilochée. La brousse inexorable a tout envahi, recouvert de jeunes pousses pétulantes la « place publique », étouffé la case dont elle a défoncé les cloisons pourries, et obstrué le sentier serpentant que j'avais amoureusement tracé.

« *Parahi oé !* », crie Téaraï en embarquant sur sa pirogue. « Tu restes et je m'en vais ! »

Il ne dit rien de plus, mais, en s'éloignant à coups de pagaie mesurée, il sifflote pour avoir l'air de ne pas avoir l'air...

TEARAI, ANCIEN CHEF du district d'Anau, à Bora-Bora, est en train de soigner les ananas qu'il a plantés en plein soleil, sur les premières pentes du mont Pahia, juste derrière sa case.

LES DANSEURS DE BORA-BORA sont les plus réputés de toute la Polynésie. Ils ont conservé la plupart de leurs danses traditionnelles et leurs costumes typiques. Ceux-ci sont composés d'une coiffure végétale et d'un moré, jupe de danse en fibres de Bourao cousue à une ceinture de tapa (écorce battue).

RETOUR CHEZ TEARAI

J'AI passé quelques jours à Piti-ù-taï, tête à tête avec mes souvenirs. Et aussi avec tout un peuple de rats brun roux, que la solitude a rendus agressifs et qui ont dévoré mon garde-manger pliant en nylon. J'ai monté ma tente à l'intérieur de la case. J'ai chassé au fusil parmi des poissons qui se souvenaient peut-être de ma silhouette de cyclope à masque de verre. J'ai fait dans tous les sens le tour de cet îlot de quatre hectares dont chaque pierre, chaque cocotier déclenchait en moi une débauche d'images passées.

Puis, le cinquième jour, je suis parti, ne pouvant plus y tenir...

A mon arrivée chez Téaraï, le soleil semblait avoir définitivement fait fondre les nuages. Je suis allé prévenir mes deux acteurs — chacun dans son village — et ce matin nous avons pu nous remettre au film, après une interruption de près d'un mois. Accompagnés de Téaraï, nous sommes allés à vélo à Anau pour tourner des scènes d'extérieur : Hiro (ce sera le nom de Taro dans le film) revenant presque bredouille de sa première pêche, provoquant ainsi une moue méprisante chez Vahinétua, et les reproches de sa vieille mère. Puis le songe, durant lequel un ancêtre mythique — joué par Téaraï — lui montrera l'îlot *tabou* où il devra se rendre pour faire une pêche miraculeuse.

Après quoi, dans l'eau jusqu'aux épaules, je filme le départ et l'arrivée de Hiro dans sa pirogue à voile, avec l'appareil au ras de l'eau, enfermé dans sa boîte étanche. Pour mon film tout entier, il me faut agir à l'aveuglette, puisque je n'en connaîtrai pas les résultats avant des mois. Je ne suis même pas sûr des indications de mes deux cellules photo-électriques qui me donnent chacune des temps de pose différents. *Aïta péa-péa !*... On verra bien...

PASSE toute la journée autour de l'îlot Piti-ù-taï, où je tourne des séquences marines. J'ai remorqué Téaraï sur sa pirogue. Il va pêcher le déjeuner tandis que nous travaillons. La lumière est magnifique et tout se déroule très bien.

Mais je suis déçu, comme doivent être déçus, je pense, tous les réalisateurs de films. Lorsque je fais le découpage, décrivant la scène à tourner, *je la vois effectivement.* Quand je la tourne, elle est déjà beaucoup moins réussie, p l e i n e d'imperfections dues à la nature indocile, à la lumière changeante, aux hommes ou aux poissons qui n'en font qu'à leur tête. Et quelle déception sera sans doute la mienne lorsque je verrai le résultat projeté ! Je préfère ne pas y penser...

CES HOMMES, natifs des îles Cook, présentent un type ethnique assez proche des Tahitiens. Ils portent, en guise de jupe de danse, une simple palme de cocotier. Leurs chants et leurs danses sont très particuliers. La nostalgie que l'on peut lire sur le visage de droite se retrouve souvent chez les Polynésiens, qui rient devant les étrangers, mais restent graves entre eux.

CET APARIMA qu'exécute la jeunesse de Bora-Bora est l'une des danses les plus caractéristiques et les plus anciennes. Les danseurs, debout ou assis, prolongent les mouvements de leurs mains avec des petits balais en fibres. Mimées et chantées, ces danses rappellent généralement une légende ou bien, au contraire, un fait récent qui a frappé l'imagination des indigènes.

DIFFICULTES AVEC LES « ARTISTES »

IL y a du *fiu* dans l'air. Vahinétua fait semblant de bouder. Ce qu'elle déteste le plus, c'est recommencer les scènes. Malheureusement, la lumière est tellement capricieuse que cela se produit souvent. Les nuages ont réapparu, étagés en deux directions, et, à travers ce double écran, le soleil ne se montre parfois que quelques secondes.

Quant à Taro, il se fait prier. J'ai pris l'habitude de lui donner son dû chaque jour, et probablement juge-t-il qu'il a assez gagné d'argent comme cela. Il commence à me jouer de drôles de tours, comme celui d'aller commander le même jour sept pains, sur mon compte, chez le Chinois de Vaïtapé. Mais quel blanc pourra j a m a i s pénétrer la psychologie compliquée d'un pur Tahitien ?

Ce matin, comme je ne le voyais pas venir malgré le beau temps, j'ai pris mon vélo et suis allé le chercher à Anau. Lorsque je suis arrivé, il s'en allait à la pêche avec sa femme-impresario. Il a fallu de longues palabres pour le décider à venir.

Nous sommes partis à vélo le long de la route, lui devant, moi derrière. Sinon, je sais bien qu'il s'arrêterait dans la case de chaque vahiné esseulée, et je ne le retrouverais pas de la matinée. Avec bien du retard, nous sommes arrivés à la terre Puiaï. Mais à ce moment le soleil s'est caché. Il a fallu attendre deux heures pour tourner, et seulement de courtes scènes pendant les éclaircies. Cela se passe-t-il de la même manière pour tous les cinéastes qui travaillent « *on location* », c'est-à-dire « sur le motif » ? Avec régularité, dès que je suis prêt à opérer, l'appareil braqué, les acteurs en action, le soleil disparaît. Ce petit manège se reproduira une quinzaine de fois dans la journée. Heureusement, il ne reste plus grand-chose à tourner...

Pendant tout le temps consacré à ce film, il m'a été impossible de pêcher, et la nourriture aurait été réduite aux conserves si Vahinétua ne s'était révélée d'un grand secours. Munie de mon épervier, elle partait de bonne heure, le long de la plage, et, en quelques coups de filet, ramenait une centaine de petits mulets du lagon, délicieux en friture, qui permettaient de nourrir non seulement ma troupe cinématographique, mais aussi Téaraï et sa femme.

LE POISSON - AIGUILLETTE

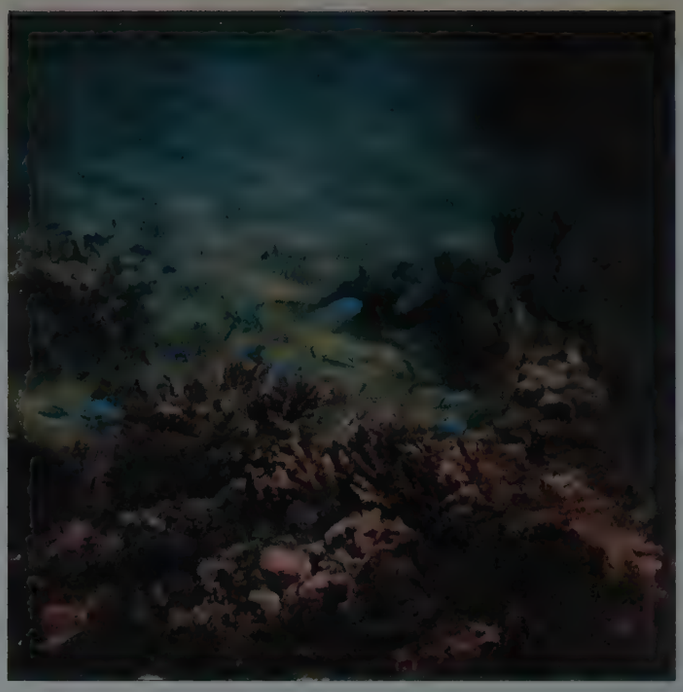
REVEILLE au milieu de la nuit par les appels de Téaraï qui agite sa grosse morigaz. Je ne comprends pas exactement ce qui se passe, mais je le suis jusqu'à la plage qui borde sa case. Là, dans le fond d'une pirogue, un gros homme est étendu, inconscient. Il baigne dans une eau sanglante. Son pouls bat encore, mais très faiblement. Je découvre, au creux poplité, une véritable perforation d'où le sang coule abondamment.

« *Té ïa éaou !* », m'explique Téaraï. Le poisson-aiguillette...

Saisissant l'homme chacun par une extrémité, nous le sortons de la pirogue et l'étendons sur la plage. Sans perdre un instant, je lui applique un garrot — en l'occurrence une chambre à air de vélo — au-dessus du genou, et je lui injecte, coup sur coup, caféine, camphre soluble, tout ce que j'ai sous la main.

L'AIGUILLETTE! J'ai tout de suite deviné ce qui s'est passé, ayant déjà été menacé du même danger à deux reprises. L'homme est allé pêcher cette nuit, tout seul, sur le récif extérieur, avec sa forte morigaz (celle que tient maintenant Téaraï) fixée à l'avant de la pirogue. L'aiguillette est un poisson fusiforme, parfois long d'un mètre, absolument inoffensif dans le lagon, mais que la lumière rend fou. Sur elle, il s'élance de très loin, hors de l'eau, à une vitesse de flèche, percutant tout ce qu'il rencontre. Le danger n'est pas illusoire puisque, il y a quelques mois encore, à Tahiti, un homme a été tué par une aiguillette en plein cœur.

LA FAUNE DU LAGON, par ses exubérances de couleurs et de formes, ses inventions qui semblent sans cesse renouvelées, est une des merveilles de la Polynésie. Parmi ces poissons de corail, jetés sur le sable après une pêche au harpon, on aperçoit un « Oïri » ou poisson-gâchette et quatre variétés différentes de « Parahara » ou chætodons, qui sont les colibris de la mer.



A COTE DE LA POLYNESIE terrestre, à la splendeur verdoyante, il en existe une autre aussi belle, sinon plus : la Polynésie sous-marine, avec ses incomparables paysages de coraux polychromes. Les petits poissons bleus que l'on aperçoit sont des variétés de « Castagnoles ». Ils habitent en famille dans des coraux branchus, au sein desquels ils se réfugient à la moindre alerte.

CE PETIT POISSON ORANGE à œil bleu a été surpris par l'objectif sur le pas de sa porte. Comme la plupart des espèces du lagon, il est « domicilié » dans une grotte. Les pâtés madréporiques creux qui croissent dans le lagon peuvent être assimilés à des hôtels à plusieurs étages, où résident d'une manière permanente, à des niveaux différents, diverses variétés de poissons.

SUR CETTE FEUILLE de bananier, j'ai étalé, près d'une nacre perlière, le résultat de ma pêche au fusil : une carangue, un « Toaù » et un grand « Oéo » (Albula vulpes). Quant à la conque marine géante, je l'ai trouvée vivante dans la passe de Tiaia. Par suite d'une erreur de clichage, cette conque paraît être lévogyre (enroulée à l'envers), ce qui serait d'une extrême rareté...

Notre blessé a été touché derrière le genou avec la force d'une balle de revolver. Perdant son sang en abondance, il a pu cependant traverser à la pagaie les deux milles de lagon et s'échouer devant la case de Téaraï, près de laquelle il sait qu'un médecin habite. De ses dernières forces, il appelle Téaraï, il parvient à l'éveiller.

J'examine le pêcheur que nous avons maintenant pu étendre sur une table. Son creux poplité révèle une plaie béante, mais il semble que l'artère soit indemne. Une série de nouvelles piqûres, et l'homme reprend enfin connaissance. J'admire sa résistance et son courage. Hana fait chauffer du café très fort, qu'il réussit à boire.

Maintenant, il raconte son histoire d'une voix faible mais impassible. La guimbarde du Chinois de Vaïtapé, que Téaraï est allé chercher à vélo, vient le prendre. A l'infirmerie, je remets le blessé entre les mains de Puni vahiné qui lui dispense du sérum. Il s'en tirera. Dieu protège les Tahitiens...

PECHE ET MEDECINE

LE film est terminé. Taro est retourné à Anau, et Vahinétua s'est embarquée pour Mooréa. De nouveau, je peux me consacrer à la chasse au fusil. Pendant quelques jours, nous faisons de jolis tableaux, Téaraï et moi, le long du récif. Mais, une fois de plus, mon ami a abusé des bains, et aujourd'hui il grelotte de fièvre, avec une nouvelle crise de *mariri* à la cuisse. Je lui administre les drogues habituelles et passe la

SOUS TOUTES SES FORMES, la pêche reste la grande activité des Polynésiens dans leurs îles et assure encore la majeure partie de leur alimentation. Pour tourner mon film, j'ai choisi Hiro, du village d'Anau, parce qu'il m'a semblé très représentatif du type polynésien et qu'il est l'un des meilleurs pêcheurs au « patia » de Bora-Bora. Le harpon à cinq branches qu'il porte est une remarquable arme de jet lorsqu'il le lance sur le récif, parfois à 10 mètres de distance.

matinée à faire la corvée d'eau (car, malheureusement, il n'y a pas d'eau douce sur la terre Puiaï), avec une bonbonne de 25 litres que je roule, en équilibre sur mon porte-bagages de vélo, à 2 kilomètres d'ici, sous la pluie, évidemment.

Aujourd'hui, le vent est intermédiaire entre le *toérau* et le *maraamu*. Les Tahitiens, qui font des distinctions subtiles au seizième de la Rose des Vents, appellent celui-ci du nom imagé de *taïmaué*, « la mer qui vole ». Evidemment, impossible d'aller pêcher. J'en profite pour me rendre à Vaïtapé. Chemin faisant, de leur véranda, les deux ogresses en robe rouge me hèlent en riant : « Aué ! Viens chez nous, Péréna, il pleut sur la route... »

Ah non, par exemple ! Quel nouveau problème de géométrie n'ont-elles pas en réserve ! Je préfère forcer sur les pédales pour retrouver mon ami Païa, le plus jeune frère de Téaraï, celui qui vient de se remarier. Avec lui, je mets sur pied un excitant projet de voyage...

UNE TRAVERSEE AGITEE

« *Aué tatoù é !...* » Quelle traversée ! Maupiti ne se trouve qu'à huit heures de mer de Bora-Bora, mais ce sont là des heures qui comptent...

Donc, Païa et moi, nous avons décidé d'aller à Maupiti, où sa femme, qui nous accompagne, possède une maison. J'ai laissé dans ma case la plupart de mes bagages, n'emportant que deux valises, ma camera, ce qui me reste de films et le moteur hors-bord. J'ai bien fait de ne pas prendre le dinghy, car je sais maintenant qu'au cours de la nuit je l'aurais certainement perdu en route...

En effet, la mer est des plus mauvaises. La *Manuïa*, le bateau d'Ayoupé, amarrée au quai de Vaïtapé, a longtemps attendu une accalmie, avec ses passagers tahitiens, endormis pêle-mêle à même le pont sur des nattes et des coussins brodés de fleurs rouges. La *Manuïa* n'a pas plus de 8 ou 9 mètres de long. Devant le rouf se dresse une petite cabine vitrée où se tient le barreur. A une heure du matin, sans prévenir, comme c'est l'habitude en Polynésie, le bateau part. Tout de suite après la passe, nous sommes secoués et trempés au maximum.

Dans la soirée, il y a eu un drame de famille chez Païa. Sa seconde fille, Méré, âgée de seize ans, vit depuis un bon moment avec un jeune homme, ce qui est tout à fait normal. Ce jeune homme, alcoolique et brutal, passe son temps à la battre, ce qui n'a rien d'extraordinaire non plus ; cependant, depuis quelque temps, il a, paraît-il, dépassé les limites. Méré a les deux yeux pochés. Païa a donc décidé de soustraire sa fille à cette fâcheuse influence, et ce voyage est l'occasion rêvée. Mais les Tahitiennes adorent les hommes virils, et Méré refuse absolument de quitter son bourreau. Après d'interminables palabres entre les trois frères Tériipaïa, Méré est enfermée dans une pièce, d'où elle s'échappe par la fenêtre, puis rattrapée et étroitement surveillée jusqu'au départ de la *Manuïa*, où on l'embarque au dernier moment, résistante et pleurante.

DEUX heures avant l'aube, chacun somnole plus ou moins — et probablement le barreur fait de même — car soudain le bateau se met en travers, reçoit une vague en plein et manque chavirer de peu. Tout ce qui est arrimé sur le toit — et cela aurait été le cas de mon dinghy — part à la mer, ainsi qu'un petit cochon noir dont on entend les cris déchirants s'éloigner dans la nuit sombre. De justesse, je rattrape la tignasse d'un enfant qui était en train de passer par-dessus bord.

Au petit jour, à travers les vagues déchaînées qui nous entourent, j'entrevois Maupiti droit devant, semblable à une gigantesque borne verte posée par les dieux à l'extrémité des Iles-sous-le-Vent, avant l'immensité vide du Pacifique. A 8 heures du matin, nous sommes devant la passe. Cette passe, étroite, contournée, parcourue de courants

violents, est la plus mauvaise de toute la Polynésie française. Au moment où nous allons nous engager entre les deux grands rouleaux déferlants qui la bordent, je m'aperçois que ma voisine, une vieille à chignon gris, fait sa prière à haute voix, que tout le bateau fait sa prière. Ce ronronnement monotone, que souligne le tonnerre du récif tout proche, ne manque pas de grandeur. Je me souviendrai toujours du capitaine, crispé sur la barre, et de l'air terriblement anxieux des matelots. Soudain, nous nous engageons avec le flux en poupe, comme dans un toboggan. Je ferme les yeux quelques secondes, attendant le choc. Quand je les ouvre, des blocs de corail couleur de jade glissent sous la coque : nous flottons doucement sur le lagon calme. Devant nous, Maupiti, encore lointaine, émerge du plan d'eau comme un bouquet verdoyant. Notre bateau — il faut le dire — s'appelle *Manuïa*, ce qui signifie « bonne chance »...

SUR l'estacade du village, toute la foule bariolée de Maupiti nous attendait. Une fois par mois, l'arrivée du bateau est le grand événement de l'île. La *Manuïa* semblait chargée de cadavres. Elle était amarrée depuis un bon moment et personne n'en descendait encore. Affalée dans un coin, la femme de Païa était verte comme une mangue pas mûre. Païa, lui-même guère flambant, fit effort pour me sourire.

Enfin, Ayoupé sauta le premier à terre. Curieux homme, cet Ayoupé. Probablement le Chinois le plus intelligent, en tout cas le plus sympathique de l'archipel. Le seul qui, par sa ténacité, ait réalisé avec son bateau ce tour de force : être venu depuis huit ans tous les mois, quels que soient les événements ou le temps, afin de ravitailler l'île perdue de Maupiti, acheter sa provision de pastèques et d'amidon...

Au moment où les passagers du bateau commençaient à s'agiter mollement, se produisit un incident qui réveilla tout à fait mon ami Païa. Tané, le fiancé de Méré, celui dont il a voulu éloigner sa fille en l'emmenant avec lui, sort de la cabine du moteur comme un diable de sa boîte. Et Méré, qui était, bien entendu, au courant de cet embarquement clandestin, file avec lui vers le village. Païa laisse tomber ses bras d'un air résigné. Ces jeunes filles tahitiennes aiment-elles donc tellement être battues ? Ainsi se poursuit le roman d'amour de nos Roméo et Juliette polynésiens...

J'ai oublié de dire que, au milieu de la traversée du lagon de Maupiti, Païa m'avait désigné de loin la maison de sa femme, située à l'extrémité du village. C'est là où nous devons tous habiter. Mais à mesure que nous nous en rapprochions je voyais mon ami faire une drôle de mine. Ses yeux perçants avaient dû découvrir de l'inattendu :

« Elle n'a plus de toit, la maison, me dit-il enfin, *Aïta péa-péa !* On va en refaire un très vite... »

C'est pour cette raison qu'au débarquement, en attendant un toit problématique, nous allons nous installer tous trois chez le cousin Tamati, qui possède une vaste case — avec toit celle-là — dont il nous cède la moitié. C'est sur sa véranda que j'écris ces premières impressions de Maupiti.

IL y a quinze ans, je suis déjà venu ici, et l'île semble avoir à peine changé, mais sa population a doublé, passant de 350 à 700 habitants. On s'explique cela facilement lorsqu'on voit les enfants qui pullulent ; rien que pour son compte, Tamati en a six, en six ans de mariage. Sa charmante femme, qui est un curieux produit ternaire de Chinois, de Tahitien et de Belge, semble bien décidée à lui en donner six autres...

Mon premier soir à Maupiti, je le passe au cinéma. En effet, la *Manuïa* apporte à chaque voyage un nouveau film que, malgré leur pauvreté, les habitants ne manqueraient jamais d'aller voir. Dans un hangar, les gens sont serrés au delà de l'imagination, assis à même le sol. Surprise ! On joue *Jeux interdits*. Il est vraiment insolite de voir les horreurs de la guerre ainsi évoquées au Paradis Terrestre ! Mais je doute que les beautés de ce film aient été comprises des Maupitiens qui lui préféreraient sans aucun doute le dernier des films de cow-boys...

VISITES AUX NOTABLES

LE village se trouve resserré contre la montagne, taraudée de milliers de grottes où nichent des oiseaux de mer gris appelés *upoa*. Aussi les nuits de *Maupiti* sont-elles emplies de gémissements lugubres, de cris de spectres lointains qui ajoutent à l'étrangeté du lieu. Au bout de quelques soirées, on s'y habitue, comme on s'habitue à la gentillesse familière des indigènes et à la beauté souriante de cette île-bijou.

Dès mon arrivée, je suis allé rendre visite aux notabilités : le chef de Maupiti et le pasteur Namata. Namata est une vieille connaissance, puisque c'est dans sa maison que j'ai habité en 1939. En réalité, c'est lui le véritable chef de l'île, qui, de nos jours encore, constitue une petite théocratie polynésienne.

Il me reçoit dans sa maison coquette qui surplombe le nouveau temple, à moitié terminé, dont l'achèvement sera le grand œuvre de sa vie. Namata a maintenant des cheveux blancs, mais son œil noir reste vif sous des sourcils broussailleux. Il s'exprime en un français d'une rare distinction, employant des expressions un peu désuètes comme « maintes et maintes fois », que l'on est tout surpris d'entendre dans une bouche maorie. Nous parlons des différents problèmes de Maupiti, et il me supplie d'attirer l'attention des autorités sur la question de l'eau potable, qui est dramatique. Alors qu'on a profité du plan Fides pour installer dans la plupart des îles quantités d'écoles, d'infirmeries, de quais, de routes, parfois d'un intérêt discutable, on n'a jamais voulu, dans les bureaux, se pencher sur le problème de l'eau dans son île.

QUI se soucie à Papeete de cette petite terre perdue, difficile d'accès, où les fonctionnaires ont rarement le temps d'aller ! Et puis, il faut le dire, Maupiti est punie parce qu'elle a mal voté. Je doute fort qu'on la fasse mieux voter en laissant ses habitants se dessécher pendant la moitié de l'année. En effet, la vieille canalisation est tellement percée que, comme j'ai pu le voir pendant mon séjour, seul un filet d'eau parvient au village. Un des deux gendarmes indigènes a pour unique fonction de l'inspecter de bout en bout, chaque matin, afin d'en aveugler les trous — et cela avec une technique consommée — au moyen de ligatures en chambre à air... Je promets à Namata de parler de cette question en haut lieu, sans lui laisser d'ailleurs la moindre illusion sur les résultats...

LE REQUIN ET LE PHOTOGRAPHE

J'AI eu une magnifique inspiration en apportant mon moteur et suffisamment d'essence pour le faire marcher. Dès mon arrivée, j'ai réussi à le monter à l'arrière de la grande pirogue du cousin Tamati, où il tient très solidement sur une traverse vissée au plat-bord. Malheureusement, il est impossible de s'en servir pour diriger la pirogue, car il n'est pas situé assez à l'arrière.

Presque tous les jours, nous partons pêcher au récif, Païa, Tamati et moi. Païa, accroupi sur la poupe dans la posture d'un bonze, gouverne à l'aide d'une large pagaie. A Maupiti, on ne trouve guère de poisson que dans la passe, c'est-à-dire à deux milles du village, distance que nous parcourons à une allure record, à la grande admiration de la population, car, monté sur une pirogue effilée, mon hors-bord est deux fois plus rapide que sur le dinghy.

DANS cette passe, nous ne sommes pas seuls pour pêcher. Des équipes de jeunes gens sont là avec leurs filets, d'autres munis du *patia*, le long harpon avec lequel ils font des prouesses sous-marines. Peut-être veulent-ils un peu étonner le *popaa*, l'étranger ? Je les vois descendre très vite au fond de la passe — 15 mètres au moins — s'aplatir contre le sol et attendre le passage d'un banc de grosses carangues bleues. Ils en transpercent une, et remontent à toute vitesse à la surface avec le poisson, qui tournoie comme une hélice au bout de leur javelot. Les plus exercés parviennent à rester deux minutes sous l'eau. Evidemment, ils ignorent l'appareil Cousteau et même le masque, n'utilisant que leurs lunettes à monture de bois, si douloureuses aux orbites.

Les poissons de Maupiti, trop chassés, sont extrêmement méfiants. Ils

s'éloignent dès qu'ils voient approcher cet objet long qu'est un fusil sous-marin ; nous avons du mal à ramener chaque jour notre provende marine. Le grand danger de cette passe étroite, qui est la seule par où s'écoule l'énorme masse d'eau du lagon, est dû au fait que le sens du courant, très violent, change brutalement avec la marée, généralement vers onze heures du matin. Tant que ce courant porte vers l'intérieur, rien à craindre ; mais tout à coup il s'inverse vers l'extérieur. Je m'en suis aperçu le premier jour en voyant soudain mes voisins plongeurs cesser leurs fantaisies sous-marines. J'étais moi-même sur un pâté de corail, au milieu de la passe, et j'eus une certaine difficulté à rejoindre le bord.

C'EST justement parce que j'ai découvert que ce pâté de corail — mesurant une dizaine de mètres de diamètre — abritait un trio de requins que je me suis transporté aujourd'hui là-bas avec mon appareil photographique et sa boîte étanche. A plusieurs reprises j'avais entendu dire par les indigènes que les requins du lagon étaient — comme beaucoup d'espèces — des poissons *domiciliés* et qu'ils dormaient pendant la journée dans des grottes bien à eux, mais il fallait que je voie cela moi-même pour m'en convaincre.

Ce pâté de corail, par hasard de la nature, est non seulement creux, mais la grotte qu'il recèle est ouverte à son sommet — un peu comme un œuf à la coque décapité — ce qui me permet de voir trois requins de 2 mètres de long en train de dormir paisiblement. De temps en temps, l'un d'eux se réveille et fait trois ou quatre fois le tour de son appartement, histoire de se dégourdir les ailerons.

Païa et moi avons eu bien du mal à atteindre à la nage ce pâté de corail isolé. Nous nous sommes munis d'un gros poisson-perroquet bleu. Debout sur le bord de l'ouverture, Païa laisse plonger l'appât dans le fond, attaché à une corde. Moi, de l'autre côté, dans l'eau jusqu'à l'épaule, je braque mon appareil sous-marin. En effet, je voudrais photographier la manière dont un requin avale sa proie. La tradition veut que le squale se retourne sur le dos, puisqu'il a sa gueule sur la face ventrale, mais je suis persuadé du contraire...

Au bout d'un instant, je vois, sous moi, le requin qui s'approche du perroquet et le coupe en deux d'un coup de mâchoire. Il ne s'est pas retourné le moins du monde, mais a tout simplement levé un peu le museau. Je fais signe à Païa de remonter le reste du poisson afin de mieux photographier la suite du spectacle. Mais Païa, debout, est hors de l'eau, qui est fort agitée, et ne voit rien de ce qui se passe dans le trou. Il hisse l'appât trop haut. Le requin le cherche, puis revient à la charge. Je vois alors sa gueule prête à le happer à moins d'un mètre de ma figure. Et soudain, le squale insouciant jusqu'alors m'aperçoit tout près de lui. Il est pris d'une telle frayeur qu'il fait un bond brutal, un véritable tour sur lui-même avant de fuir vers la passe. Sa queue m'évente la figure, arrachant mon masque et me rejetant en arrière, les quatre fers en l'air, si l'on peut dire. Païa, qui tient encore sa moitié de poisson au bout de la ficelle, éclate de rire. Je ne l'ai jamais vu rire aussi fort. Il hurle l'histoire aux jeunes gens qui pêchent au filet un peu plus loin, et ceux-ci se mettent également à se tordre.

Ce soir, dans tout le village, on parle de l'aventure du requin et du *popaa* photographe. On en parlera longtemps, car les distractions sont rares dans l'île. Quant à Païa, en ce moment je le vois étendu sur le plancher, à côté de la table où j'écris, les yeux au ciel. De temps en temps, il me regarde et part d'un rire énorme, auquel je fais écho par politesse.

LES CHŒURS DU DIMANCHE SOIR

LA *Manuïa* est revenue. J'embarque demain à son bord avec Païa et sa femme. Comment ne pas conserver un souvenir ému de ce mois si court passé dans cette île sans blancs, de sa beauté secrète, de l'accueil exquis de tous ces gens oubliés au bout du monde, loin de la civilisation et de ses mensonges ! Voilà bien la Polynésie telle qu'ont pu la voir Cook et Bougainville, et cela paraît à peine croyable maintenant.

Je profite de ma dernière soirée pour entrer à la maison de prières, afin d'assister aux chants du dimanche soir. Ces hymnes protestants, revus et corrigés par la sensibilité maorie, me transportent, par leur étrangeté, dans une autre planète. Comme les chanteurs, je suis accroupi sur le plancher. Une seule lampe éclaire la pièce, où se trouve rassemblée une majorité de vieilles femmes en robes sombres, à larges chapeaux de paille noire. Des vieux sont là aussi, à l'arrière-plan, soufflant dans leurs mains réunies en calebasse pour produire un bruit de fond lourd et syncopé.

De temps en temps s'élancent vers le ciel les vocalises aiguës, mais toujours justes, de la femme *Pipiri*. Les chœurs s'estompent un instant, puis reprennent en pleine sonorité, célébrant la marche de l'arche d'alliance autour de Jéricho en un rythme bouleversant. Où suis-je ? Reporté dans quel « Soir des Dieux » de l'antique Polynésie ? Mais dehors, dans le calme de la nuit, étincellent le lagon et le ciel reflété, devant la masse sombre de Maupiti : petite île perdue dans les lointains du Pacifique...

CET HOMME EST TROP VIEUX pour plonger. A travers les eaux du lagon, il recherche les pieuvres, qu'il harponnera de sa pirogue. Elles lui serviront d'appât pour pêcher à la ligne.

UN NOUVEAU CONCORDAT ENTRE LA FRANCE ET LE VATICAN

par PAUL LESOURD, professeur à l'Université Catholique de Paris.

ON assure que M. Pinay, en arrivant aux Affaires étrangères, aurait trouvé engagées, ou du moins préparées, des négociations avec le Saint-Siège au sujet d'un Concordat. Lors d'une récente séance de l'Académie des Sciences Morales l'ancien Ambassadeur de France près le Saint-Siège, M. Charles Roux, a révélé que le cardinal Verdier avait eu en main un projet de Concordat. Que l'idée ait été dans l'air sinon en voie de réalisation peu avant la dernière guerre, nous avons des raisons d'en être certain. Qu'elle ait été sérieusement envisagée par M. Léon Blum en 1946 et par M. Mendès-France lorsque celui-ci se rendit à Rome, il y a quelques mois, on l'affirme. Dans tous les cas, il est évident qu'il faudra bien un jour — et le plus tôt serait le mieux — résoudre enfin un certain nombre de questions intéressant l'Eglise de France qui, depuis des années, n'ont pas été réglées, sont restées en suspens ou ont suscité des difficultés.

Mais il règne, au sujet des Concordats, bien des idées fausses dans des esprits même chrétiens. Tandis que des anticléricaux craignent de voir l'Etat se laisser entraîner dans on ne sait quel cléricalisme, des catholiques redoutent de voir l'Eglise perdre vis-à-vis de l'Etat la liberté complète qui fut, avec la misère, la conséquence de la loi de Séparation. Il n'est d'ailleurs pas certain qu'à ce sujet les autorités ecclésiastiques et les membres du clergé soient tous du même avis.

Il n'est donc pas sans intérêt d'essayer de mettre un peu de clarté dans cette question et de voir quels bienfaits la France pourrait retirer d'un Concordat.

DEPUIS un certain nombre d'années, toutes les nations du monde *même non catholiques* se sont rendu compte qu'un pays, quel qu'il fût, ne pouvait, sans inconvénient, ignorer l'Eglise.

Les anticléricaux qui gouvernèrent la France à la fin du XIX^e^ siècle avaient cru qu'on pouvait aisément se passer d'un représentant au Vatican et d'un nonce à Paris. En arrivant au pouvoir, en 1876, ils commencèrent d'appliquer sans désemparer le programme de déchristianisation de la France conçu et élaboré dès la fin du Second Empire. Quand on se lamente aujourd'hui sur la déchristianisation des masses françaises, on oublie trop souvent que c'est le fruit de toutes les lois laïques et antichrétiennes imposées aux Français par les gouvernements de la fin du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^ siècle, dont les nuits étaient hantées par la peur du cléricalisme.

Le 30 juillet 1904 eut lieu la rupture des relations diplomatiques entre la France et le Saint-Siège, et le 9 décembre 1905 le Parlement français votait la loi de séparation des Eglises et de l'Etat. Les liens qui unissaient depuis des siècles la France et le Saint-Siège étaient brisés, et le traité qui, depuis 1801, avait réglé d'un commun accord l'organisation de l'Eglise catholique en France était abrogé. Le divorce tant attendu et tant souhaité par certains était prononcé, mais c'était un divorce avec cohabitation étroite et forcée, car on ne supprimait pas pour autant l'Eglise catholique en France. Après la rupture des relations diplomatiques, après l'abrogation du Concordat, il restait encore en France une population catholique, un clergé, un épiscopat, en un mot, une Eglise hiérarchisée, plus que jamais soumise à l'autorité du Saint-Siège, et sur laquelle l'Etat n'avait plus aucun droit de regard. Le Vatican exerçait désormais beaucoup plus librement qu'auparavant son action sur l'Eglise de France, tandis que le gouvernement français, en coupant tous les ponts, cessait d'avoir la moindre influence sur les directives et les décisions du Vatican. On s'aperçut rapidement des inconvénients d'un tel état de choses quand le Parlement voulut imposer aux catholiques des associations cultuelles sur lesquelles le pape jeta l'interdit et qui ne purent être constituées parce que Rome l'avait défendu. Vouloir légiférer sur l'organisation de l'Eglise ou au sujet des questions ecclésiastiques sans la collaboration du Saint-Siège ne pouvait que conduire à de lamentables échecs, au désordre et à la confusion. L'Eglise de France fut ruinée et condamnée à vivre dans la misère, mais le Vatican était obéi.

SOUS le régime concordataire, le gouvernement français avait une influence déterminante sur le choix des évêques. Désormais, il fut sans action et il vit accéder à des sièges épiscopaux des ecclésiastiques connus pour leur peu d'affection à l'égard du régime républicain.

La guerre de 1914 arriva, et les hommes politiques français s'aperçurent avec effroi de la propagande antifrançaise que les adversaires de la France faisaient dans les sphères romaines, bien que la guerre religieuse eût été arrêtée en France, ou, du moins, suspendue par l'*Union sacrée*. En avril 1917, un sénateur israélite et radical, M. Lazare Weinler, publiait, dans le *Journal des débats*, une série d'articles pour montrer la nécessité de rétablir des relations officielles avec le Vatican. Il donnait plusieurs raisons : les agents officieux, qui s'étaient multipliés depuis la rupture, avaient compromis la cause française à Rome plus souvent qu'ils ne l'avaient servie ; nos missions à l'étranger, notre protectorat en Orient étaient de plus en plus menacés par les entreprises de nos ennemis et de nos concurrents ; le retour à la France des provinces d'Alsace et de Lorraine, qui vivaient dans le régime du Concordat de 1801, mettrait la France en face de difficultés impossibles à vaincre sans la collaboration du Saint-Siège.

Le mouvement en faveur de la reprise des relations entre la France et le Saint-Siège fit de rapides progrès en 1917-1918. En avril 1918, une pétition lancée par un comité catholique recueillit plus de deux cent mille signatures en quelques semaines. Des hommes politiques non catholiques comme M. Joseph Reinach, M. Sembat, M. de Monzie réclamèrent ouvertement l'envoi rapide d'un ambassadeur au Vatican, car on s'apercevait tous les jours de ce que risquait de coûter à la France le fait d'être absente de la cour pontificale. Quand, en juin 1917, M. Denys Cochin avait demandé au cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat de Benoît XV, des assurances sur l'avenir des droits et privilèges français en Orient, ne s'était-il pas entendu répondre que, « en face de la concurrence vigoureuse des autres nations, la France ne pourrait conserver que bien difficilement en Orient son poste d'honneur sans l'appui du Saint-Siège... et qu'au protectorat disparu il faudrait substituer autre chose » ?

Cependant, il restait en France une certaine opposition contre la reprise des contacts *officiels* avec le Vatican. Peu de temps après l'armistice, Benoît XV recevant en audience un homme politique français lui déclarait : « Si la France me tendait le petit doigt, je lui tendrais, moi, mes deux mains ouvertes. » Ce propos était tenu pour être répété en haut lieu. Il le fut, mais Clemenceau, en janvier 1920, faisait déclarer à la Chambre par M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, que la reprise des relations avec Rome était *un rêve*. Dans certains milieux politiques, on montrait un souci extrême de sauvegarder la *dignité* de la République et de ne pas avoir l'air d'aller à Canossa.

LES exigences de la politique internationale rendaient les contacts officieux de plus en plus fréquents, et, peu à peu, ces relations firent tomber bien des préjugés. M^gr^ Cerretti, chargé par Benoît XV d'une mission à Paris au moment où la Conférence de la Paix y poursuivait ses travaux, fut accueilli avec faveur. Le retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France obligeait le gouvernement à redonner vie pour ces deux provinces au Concordat de 1801, et Clemenceau reprit pour les évêchés de Metz et de Strasbourg le privilège de nomination des évêques.

Le 16 mai 1920, Gabriel Hanotaux fut nommé ambassadeur extraordinaire près le Vatican pour assister à la canonisation de Jeanne d'Arc. Il y était entouré de toute une mission officielle.

Le 11 août 1920, pour être agréable au gouvernement français, le Saint-Siège soustrayait l'administration ecclésiastique du Maroc français à la juridiction du vicaire apostolique espagnol pour grouper les territoires français du Maroc en un vicariat confié à des religieux français.

Avant même la canonisation de Jeanne d'Arc, des conver-

sations s'étaient engagées à Rome pour le rétablissement de l'ambassade près le Vatican et de la nonciature à Paris. Le négociateur officieux du côté français était M. Doulcet, qui s'efforçait de régler, avant toute discussion publique au Parlement, quelques questions comme la nomination des évêques, le régime ecclésiastique de l'Alsace-Lorraine, le protectorat français en Orient et en Extrême-Orient. On se mit d'accord et l'on décida de laisser momentanément de côté la question des associations cultuelles, au sujet desquelles l'épiscopat français était divisé.

M. Briand, qui avait été l'un des artisans de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, fut l'un de ceux qui firent le plus pour le rétablissement des relations diplomatiques. Le 16 mai 1921, il nommait ambassadeur près le Saint-Siège un homme de gauche, peu suspect de cléricalisme, M. Jonnart, qui fut très bien accueilli dans la Rome pontificale, tandis que tous les salons parisiens s'ouvraient au nouveau nonce apostolique en France, M^gr Cerretti. La faute de 1904 était en partie réparée. Et, au début de 1924, un statut légal était donné à l'Eglise de France par la constitution des associations diocésaines.

Lorsqu'en mai 1924 les élections eurent amené au pouvoir en France un bloc radical socialiste et communiste, M. Herriot voulut remettre en vigueur les lois de persécution et réclamer une nouvelle suppression de l'ambassade près le Saint-Siège comme de la nonciature de France. Mais les protestations et les résistances des catholiques, sous la direction du général de Castelnau, empêchèrent la guerre religieuse de se rallumer.

Mais si l'on a réussi à renouer des relations diplomatiques officielles entre la France et le Saint-Siège, on n'en a pas pour autant conclu un nouveau concordat. Ce mot fait tellement peur qu'au lieu d'entamer une négociation réglant toutes les questions bouleversées par la loi de séparation on a préféré signer des accords particuliers, des *modus vivendi*, etc. Et cependant, le Concordat de Napoléon I^er est toujours en vigueur pour l'Alsace-Lorraine, de même qu'a survécu à toutes les querelles religieuses le concordat spécial existant entre la France et le Saint-Siège pour la Tunisie. En vertu de quoi les évêques de Metz et de Strasbourg sont nommés par le gouvernement français, l'archevêque de Carthage est nommé par le Saint-Siège, *d'accord* avec le gouvernement français ; mais tous les autres évêques de France sont nommés par le Saint-Siège avec seulement un *droit de regard* du gouvernement français, le droit de regard consistant en une demande adressée avant la nomination, par le Saint-Siège, au gouvernement, pour savoir s'il a quelque objection *politique* à opposer à la nomination envisagée.

Le mot *concordat* fait peur à toute une partie des politiciens français. Et pourtant, ce n'est qu'une convention passée entre le Saint-Siège et un gouvernement civil pour le bien de la paix entre la société spirituelle et la société temporelle. Pendant quatre cents ans, les relations entre la France et l'Eglise ont été régies par deux concordats : sous l'Ancien Régime, de François I^er à la Révolution, par le Concordat de 1516 ; à l'époque contemporaine, de Napoléon I^er à 1904, par le Concordat de 1801. Or ces deux concordats n'étaient pas si désavantageux pour l'Etat puisqu'ils concédaient au chef de l'Etat la nomination aux évêchés, le pape ne donnant que l'institution canonique.

Le Concordat de 1516, en livrant au roi de France les bénéfices majeurs, lui donnait le libre usage d'une grande partie des richesses de l'Eglise gallicane, c'est-à-dire un formidable moyen d'action ; le roi devenait le dispensateur de trésors en quelque sorte inépuisables puisqu'ils se trouvaient périodiquement et souvent remis entre ses mains, ce qui lui permettait de combler à la fois des convoitises et des ambitions. Le roi était devenu le chef des évêques, non pas en vertu d'une usurpation, mais d'une concession légitime et formelle émanant de la papauté. Le pape, évidemment, retirait également bien des avantages de ce concordat qui lui rétablissait sur l'Eglise de France une autorité qu'il ne connaissait plus depuis longtemps.

Les concessions et les sacrifices consentis par Léon X n'en étaient pas moins importants et étaient au bénéfice du roi. Ce concordat a évité aux catholiques français de bien grands maux entre 1516 et la Révolution, et tant le Saint-Siège que la monarchie française n'eurent qu'à se féliciter des résultats de cet acte diplomatique.

La Révolution de 1789 avait supprimé le clergé comme ordre de l'Etat et lui avait enlevé sa puissance politique. Elle l'avait dépouillé de ses biens. Elle avait détruit les ordres religieux, elle avait réduit le pape à une autorité toute nominale. Elle avait sécularisé l'Etat. Elle avait massacré et déporté les prêtres n'acceptant pas la Constitution civile du clergé condamnée par le pape.

Quand Bonaparte entreprit de réconcilier l'Eglise avec la Révolution par le Concordat de 1801, le pape déclara officiellement que ni lui ni ses successeurs « ne troubleront en aucune manière les acquéreurs des biens ecclésiastiques aliénés, et qu'en conséquence la propriété de ces mêmes biens, les droits et revenus qui y étaient attachés demeureront entre les mains desdits acquéreurs ».

Les traitements assurés par l'Etat au clergé n'étaient que la compensation donnée en échange de l'abandon fait par l'Eglise de tous les biens dont on l'avait frustrée, qui lui avaient été volés. En ne réclamant pas ces biens, en les concédant à leurs nouveaux propriétaires, qui n'y avaient aucun droit, l'Eglise faisait à la société issue du nouveau régime le sacrifice le plus désiré, elle lui rendait le plus éminent service en donnant, avec la paix des consciences, la sécurité aux acquéreurs et détenteurs de ces biens.

Par le Concordat de 1801, l'Eglise n'exigea même pas la restitution intégrale des édifices du culte, mais seulement de ceux qui n'avaient pas été aliénés. En vérité, l'Eglise ne vendait pas cher à l'Etat le service qu'elle lui rendait. Bien plus, l'Eglise accepta qu'il n'y eût plus que soixante diocèses en France au lieu de cent trente-cinq, bien que la superficie de la France fût plus grande en 1801 qu'en 1789. L'Eglise accepta également de sacrifier les évêques qui avaient supporté l'exil, la misère et tant de dangers parce que Bonaparte tenait à un épiscopat *vierge* n'ayant pas été compromis dans les luttes antérieures, un épiscopat datant tout entier du nouveau régime. Pie VII avait essayé d'éluder cette clause, mais il avait dû capituler et même souffrir que parmi les nouveaux titulaires des évêchés il y eût des ennemis de la veille, des constitutionnels réconciliés.

Le Concordat de 1801 mettait le clergé dans la main de l'Etat, mais lui enlevait son caractère de corps politique et propriétaire. Pie VII accordait au Premier Consul et à ses successeurs, pour le présent et pour l'avenir, le droit de nommer les évêques, le pape conférant l'institution canonique. Les évêques prêtaient serment au nouveau gouvernement comme à l'ancien.

Par toutes ces concessions, la papauté, en signant le Concordat de 1801, acceptait les résultats *de fait* de la Révolution française, mais elle ne reconnaissait pas pour autant *en droit* l'œuvre religieuse de la Révolution. Le Concordat de 1801 n'était qu'un *modus vivendi* entre l'Eglise et l'Etat social issu de la Révolution de 1789, comme le Concordat de 1516 avait été un *modus vivendi* entre l'Eglise et l'Etat social issu du développement de la nationalité française et de la monarchie absolue. Ces concordats étaient des dérogations aux principes et au droit commun faites par l'Eglise pour le bien de la paix.

Les divers régimes qui se sont succédé en France de la chute de Napoléon I^er à la III^e République avaient tous maintenu, bon gré, mal gré, purement et simplement le Concordat de 1801, lui trouvant plus d'avantages que d'inconvénients. Seuls des anticléricaux sectaires ou des idéologues catholiques au jugement faux et hérétique, comme Lamennais et ses disciples, n'avaient pas cessé de réclamer la séparation de l'Eglise et de l'Etat. La papauté les avait condamnés. Les gouvernements ne les avaient pas écoutés.

Le 22 juillet 1871, à l'Assemblée nationale, Thiers déclarait : « Nous sommes assez heureux pour être liés avec l'Eglise par un traité, le plus sage que les puissances catholiques aient conclu avec le Saint-Siège ; je veux parler du Concordat. Ce traité existe, il nous lie ; il faut savoir en être heureux, car toutes les puissances qui n'ont pas un traité semblable ont tous les jours avec la cour de Rome des difficultés presque insurmontables. Les nôtres, au contraire, sont presque résolues d'avance par le traité du Concordat. »

A partir de 1876, nous l'avons dit, les attaques contre le Concordat furent nombreuses à la tribune du Parlement français. Pourtant, des hommes comme Gambetta et Jules Ferry s'opposaient à sa dénonciation. Jules Ferry, le 12 septembre 1881, dans un discours prononcé à Saint-Dié, disait formellement : « Je crois que la séparation de l'Eglise et de l'Etat, loin d'être un élément d'apaisement, loin d'apaiser la question religieuse, la porterait plus vive et plus intime jusqu'au sein même de la famille. J'estime que cette séparation, loin de fortifier l'Etat, ne pourrait que l'affaiblir et ne fortifierait que les passions. »

Le 12 janvier 1888, M. Lefebvre de Behaine remettait à Léon XIII une lettre autographe où le président de la République, Carnot, renouvelant une démarche identique du président Grévy, promettait « l'observation sincère du Concordat et le respect scrupuleux des traités qui portent la signature de la France ».

Avant de dénoncer unilatéralement le Concordat, les politiciens sectaires ennemis de l'Eglise le violèrent à maintes reprises dans son esprit et dans sa lettre. A tel point que la situation devenait intenable et que des personnalités catholiques éminentes, comme M^gr d'Hulst, en arrivaient, en 1895, à se demander si la séparation de l'Eglise et de l'Etat, si grave et dangereuse fût-elle, ne

serait pas préférable. Néanmoins, la papauté et l'épiscopat en général y restèrent jusqu'au bout opposés. Ils faisaient valoir tout ce que l'Eglise devait au Concordat de 1801, quels avantages immenses elle en avait retirés. Mais ils mettaient aussi en valeur ce que le pouvoir civil devait à ce concordat. « N'est-ce rien pour le pouvoir civil, écrivait Mgr Baudrillard en 1905, que d'avoir pendant soixante-quinze ans pu se servir de la force de l'Eglise, non seulement pour faire respecter son autorité, mais pour accomplir la plus noble partie de sa tâche, assurer la paix des consciences, le progrès de la moralité, le dévouement de tous au bien public ? Sans doute, Napoléon, à force d'avoir voulu domestiquer l'Eglise et de l'avoir violentée, a fini par se l'aliéner. Mais la brouille a duré six ans. Sous les Bourbons, la royauté et l'Eglise ont identifié leur cause. Le gouvernement de Juillet s'est fait reconnaître et soutenir par elle. La République de 1848 lui a demandé de bénir ses arbres de la liberté. Le Second Empire s'est longtemps appuyé sur elle. L'Assemblée nationale de 1871 a sollicité son concours pour le relèvement de la France. En somme, jusqu'au régime actuel, le Concordat a maintenu la paix entre les deux puissances et leur a permis... de travailler ensemble à la grandeur de la France. »

Finalement, le Concordat fut dénoncé, et la séparation de l'Eglise et de l'Etat, votée. Si ce régime de séparation n'a pas été aussi désastreux que l'on pouvait le redouter en 1905, si même l'épiscopat et le clergé y ont gagné une indépendance et une liberté que beaucoup redouteraient par-dessus tout de perdre avec un nouveau concordat, il n'en reste pas moins que d'innombrables problèmes sont restés en suspens par suite de cette séparation. L'expérience a prouvé que l'Etat ne pouvait pas, sans folie, prétendre ignorer l'Eglise.

Ce n'est pas seulement en France, c'est dans tous les pays du monde que l'Etat ne peut pas ignorer l'Eglise catholique. La meilleure preuve se trouve dans l'augmentation croissante des nations qui ont au Vatican un ambassadeur ou un ministre plénipotentiaire régulièrement accrédité et représentant des pays qui, parfois, *ne sont nullement catholiques*. Quand, en 1914, Benoît XV ceignit la tiare, il n'y avait à Saint-Pierre de Rome, dans la tribune diplomatique, qu'une poignée de diplomates. Sept ans plus tard, à l'avènement de Pie XI, elle était trop étroite pour contenir le personnel des trente ou trente-deux ambassades ou légations qui allaient entourer la souveraineté du nouveau pape. Actuellement, il y a cinquante pays officiellement représentés à la cour pontificale. Et parmi eux se trouvent la Chine, l'Egypte, la Finlande, le Japon, la Grande-Bretagne, l'Inde, l'Indonésie, l'Iran, le Liban, le Libéria, la Hollande, le Pakistan, la Syrie, etc., qui ne peuvent être qualifiés d'Etats catholiques.

Mais, bien plus, un certain nombre de nations ne s'en sont pas tenues là. Dans l'intérêt de leurs sujets catholiques, elles se sont prêtées, dans les trente dernières années, à la conclusion de concordats ou accords spéciaux avec le Vatican. Parfois même elles l'ont sollicité. Pendant le pontificat de Pie XI, notamment, on a vu une extraordinaire efflorescence de traités avec le Saint-Siège.

Le pontificat de Pie XII a également été marqué par la signature de plusieurs concordats, dont, il y a quelques mois, celui avec l'Espagne.

Il y a au Vatican une tradition concordataire. L'Eglise, loin de vouloir vivre dans l'incertitude, dans des situations mal définies, dans des équivoques qui sont toujours préjudiciables, l'Eglise aime des situations claires, que permet un accord. Est-ce à dire que la signature d'un concordat supprime les occasions de difficultés et de désaccords ? Peut-être pas. Mais cela les rend beaucoup moins fréquentes, ce qui est déjà un avantage considérable. Si l'on est, de plus, de bonne foi, cela permet de résoudre plus facilement les conflits qui pourraient surgir. D'autre part, les négociations amènent et provoquent des rapports plus étroits entre le pays qui signe un accord et le Saint-Siège. En précisant certains points, on apprend à se connaître davantage. Que de bienfaits pour les intérêts spirituels des peuples peuvent résulter de ces contacts !

Les concordats conclus depuis 1918 ressemblent fort peu aux anciens concordats des siècles précédents. Il est des situations de fait dont l'Eglise tient compte, qu'elle ne peut ériger *en principe*, mais qu'elle tolère *en fait*. C'est ainsi que voir le catholicisme reconnu comme religion d'Etat est évidemment l'idéal pour le Saint-Siège. Il paraît peu vraisemblable que le pape, le cas échéant, veuille transporter en France les mêmes clauses, car nous savons que l'Eglise sait admirablement pratiquer la politique du moindre mal. C'est souvent la règle de sa conduite avec les gouvernements. Négocier un nouveau concordat ne serait donc nullement pour la France reprendre nécessairement et remettre en vigueur de vieux textes, mais en élaborer de nouveaux, adaptés aux conditions nouvelles de l'existence, aux situations *de fait* qui seront reconnues.

Le gouvernement du maréchal Pétain a, pendant la dernière guerre, d'accord avec le Saint-Siège, pris un certain nombre de dispositions, peu connues, pour donner des solutions à des conséquences de la loi de séparation. C'est ainsi qu'une loi du 15 février 1941 décida que les biens ayant apartenu aux anciens établissements publics du culte et *non encore dévolus* seraient attribués aux associations diocésaines légalement constituées. En outre, une loi du 25 décembre 1942 permit, sans porter atteinte à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, aux associations diocésaines de recevoir des dons et des legs dans les mêmes conditions que les associations reconnues d'utilité publique. Une loi du 25 septembre 1942 a permis d'ouvrir au budget de l'Etat des crédits à titre de subvention pour l'entretien des édifices cultuels appartenant aux collectivités. Le 3 septembre 1940, une loi avait abrogé la loi portant interdiction de l'enseignement donné par les congrégations religieuses. Le 21 février 1941, une loi reconnut légalement l'ordre des Chartreux, avec obligation pour cet ordre de conserver son siège et la résidence du ministre général à la Grande Chartreuse. Une loi du 4 avril 1941 décida que les règles relatives à la création d'un nouvel établissement congréganiste ne sont pas applicables aux religieuses attachées au service des établissements publics hospitaliers ou charitables, ou des œuvres privées hospitalières dépendant d'établissements reconnus d'utilité publique. Cette loi prévoit seulement un agrément administratif, sur le vu du contrat intervenu entre l'établissement et les congrégations, par arrêté ministériel ou préfectoral suivant le cas. — Le 30 mai 1941, une loi a étendu la capacité d'acquérir des congrégations de femmes. — Une loi du 8 avril 1942 abrogea les dispositions de la loi de 1901, déclarant illicites les congrégations formées sans autorisation et prévoyant des sanctions pénales. Cette même loi institua un régime de *reconnaissance légale* conférant aux congrégations qui en obtenaient le bénéfice une capacité juridique équivalente à celle des associations reconnues d'utilité publique. Enfin, cette loi permettait aux congrégations antérieurement dissoutes, et qui obtenaient la reconnaissance légale, de rentrer en possession de leurs biens non encore liquidés ou de l'actif net résultant de la liquidation. — Un certain nombre de mesures législatives complétèrent par la suite cette loi du 8 avril 1942, soit pour faciliter la reconstitution du patrimoine des congrégations qui obtenaient la reconnaissance légale, soit pour aménager d'une manière satisfaisante le régime fiscal auquel les congrégations étaient soumises. — Une loi du 10 mars 1941 stipula que l'instruction religieuse donnée en dehors des édifices scolaires était *comprise à titre d'enseignement facultatif dans les horaires scolaires* dans des conditions déterminées. — Une loi du 6 janvier 1941 autorisa, dans certaines conditions, les communes à participer aux dépenses d'éclairage, de chauffage, de fournitures, de cantine de toute institution privée dont l'objet est de recueillir, surveiller ou éduquer des enfants de moins de quatorze ans. — Une loi du 2 novembre 1941 prévoyait la possibilité d'allouer, sur les fonds du budget du département, des subventions aux écoles primaires élémentaires privées, régulièrement déclarées et justifiant de l'importance de leurs effectifs scolaires et de la précarité de leurs ressources pouvant entraîner leur fermeture. — Une loi du 2 novembre 1941 autorisa la création de *caisses des écoles privées* destinées à encourager et à faciliter la fréquentation de l'école par des récompenses aux élèves assidus ou des secours aux élèves indigents. — Une loi, enfin, du 31 décembre 1942, ouvrit des crédits permettant l'octroi de subventions exceptionnelles à certains établissements d'enseignement supérieur privé.

Quelques-unes des lois de Vichy relatives aux écoles privées ont été abrogées après la Libération. Malgré la loi Barangé, votée depuis, la question scolaire reste une des plus angoissantes de l'heure actuelle.

La situation matérielle des prêtres doit être envisagée avec réalisme et sans restriction.

Dans le statut des congrégations religieuses il reste des problèmes à résoudre. De même qu'il est permis de penser que seront abordées des questions relatives aux syndicats chrétiens, au rôle politique du clergé, etc.

Bref, il y a à régler définitivement les rapports entre l'Eglise et l'Etat dans d'innombrables détails.

Seul un concordat, portant ou non ce nom, peut faire rentrer complètement l'Eglise de France dans la légalité et empêcher les conflits qui peuvent naître de l'absence de règlement. L'expérience des concordats conclus depuis 1918 avec les pays les plus divers montre la largeur de vues et d'esprit apportée par le Saint-Siège dans ces négociations. Le Vatican a trop le souci du bien spirituel des âmes et de l'intérêt général pour se montrer *a priori* intransigeant, du moment que seront respectés les principes fondamentaux de l'Eglise catholique et du droit canonique.

M. RENE COTY reçoit de M. Jean Marie, président de la Compagnie Générale Transatlantique, la médaille frappée à l'occasion du centenaire de la compagnie.

QUE DOIT ÊTRE NOTRE POLITIQUE MARITIME

M. JEAN MARIE, PRÉSIDENT DE LA CENTENAIRE « TRANSAT », L'EXPOSE DEVANT L'ACADÉMIE DE MARINE

Toute nation qui, volontairement ou non, ignore les routes de la mer est assurée de ne faire dans l'histoire du monde qu'une incursion sans portée et se trouve inéluctablement reléguée, à plus ou moins brève échéance, à une position de second plan.

Tel est le thème que M. Jean Marie, président de la Compagnie Générale Transatlantique, développait, il y a peu, dans une communication à l'Académie de marine. Et les considérations de M. Jean Marie prenaient une actualité toute particulière du fait que la grande compagnie de navigation, aux destinées de laquelle il préside, célèbre cette année même son centenaire.

Le transport représente, en fait, l'essentiel de l'activité humaine. Or, dans un grand nombre de cas, la mer est le seul moyen de communication possible, et elle offre la seule possibilité de transport économiquement acceptable. Il est vrai que l'avion est venu introduire dans cette doctrine un élément révolutionnaire. Mais, sans nier l'importance de son apport, on peut affirmer, dit M. Jean Marie, qu'il n'est pas encore à la veille d'assurer les transports à l'échelle des besoins économiques modernes.

La puissance maritime d'un pays doit épauler le développement de celui-ci. Elle doit s'adapter aux buts politiques ou économiques qu'il poursuit et progresser à la mesure de ses besoins. En d'autres termes, la politique maritime d'un pays doit aller de pair avec le développement de son économie.

La France a donc besoin, on ne saurait trop le répéter, d'une marine marchande prospère. Elle en a besoin pour assurer les échanges maritimes indispensables à la vie même du pays, elle en a besoin pour assurer la permanence des intérêts français dans les territoires d'outre-mer. L'essor de l'Afrique noire, le développement de nos départements d'Algérie sont de bons exemples du rôle joué par la marine marchande dans cet ordre d'idées. Il en est un autre : en créant dans les années qui précédèrent la guerre une flotte bananière moderne, l'armement français a permis un essor ultra-rapide de la production française de bananes. Nulle en 1931, elle représentait déjà 180.000 tonnes en 1939 et atteignait en 1954 près de 300.000 tonnes. Enfin, la marine marchande joue un rôle capital dans l'œuvre si nécessaire de renforcement des rapports économiques entre la métropole et nos territoires d'outre-mer, au moment où, sous la pression des événements, un certain nombre de ces territoires aspirent à une autonomie qui se traduit, il faut bien l'admettre, par un relâchement des liens politiques.

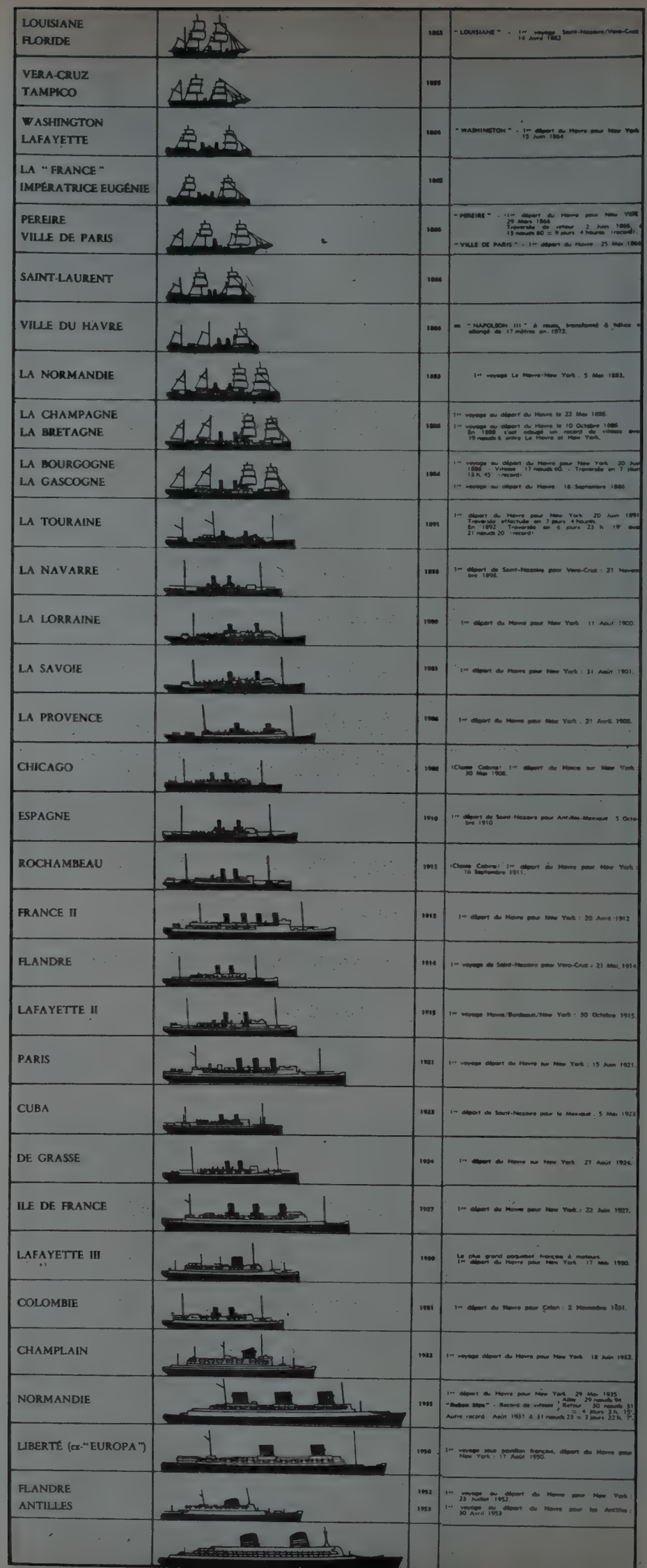
La marine marchande contribue efficacement à améliorer la balance des comptes, à réduire les dépenses de devises pour le règlement des frais étrangers et à collecter des devises pour l'économie nationale. Elle entretient un courant touristique et, enfin, elle se situe dans les premiers rangs des industries de base, avec un chiffre d'affaires de 175 milliards.

DANS ses considérations, M. Jean Marie n'oublie pas la marine militaire, qui doit être à la mesure de notre politique nationale et internationale et qui doit, par conséquent, recevoir les moyens de remplir convenablement les missions qui sont les siennes. C'est à elle, en cas de conflit, qu'incomberaient la protection des communications avec la métropole et la défense des ports. Mais, en dehors même de cette hypothèse de conflit, c'est à la marine militaire que revient la charge d'affirmer dans nos possessions lointaines la présence française. N'oublions pas enfin que, dans le cadre du Pacte atlantique, des responsabilités navales, plus ou moins étendues, ont été confiées à la France.

Le Conseil supérieur de la Marine a fixé à 540.000 tonnes le minimum de tonnage indispensable à notre marine militaire. Cet objectif ne sera atteint qu'en 1970. D'ici là notre marine va subir une nouvelle régression. En définitive, la question est une question de crédits, et l'effort financier consenti pour le renouvellement de la flotte de guerre est dérisoirement faible : 47 milliards cette année, sur un budget de plus de 3.000 milliards.

Quant à la marine marchande, un effort considérable a été accompli pour combler les pertes de la guerre. En moins de cinq années, l'exécution d'un programme de constructions neuves redonnait à notre flotte de commerce un niveau équivalent à celui de 1939. Aujourd'hui, notre tonnage en service atteint 3.600.000 tonneaux, dont 2 millions représentent du tonnage récent de qualité. En dépit de ces bons résultats, il est indispensable de donner à l'armement français, obligé d'assurer sur ses seules ressources le renouvellement méthodique de sa flotte, les moyens de soutenir la concurrence étrangère. Il n'est pour cela qu'un seul procédé : l'égalisation des charges ou, plus exactement, la suppression des surcharges propres à notre pavillon.

Au total, M. Jean Marie réclame pour la marine de guerre une augmentation budgétaire de 30 milliards, soit moins de 1 % du budget général, et pour la marine marchande, une assimilation aux industries exportatrices, avec les exonérations fiscales qui en découlent. Le malheur est que la marine se heurte en France à une insouciance, à une indifférence traditionnelles. L'opinion doit donc être éclairée par une propagande soutenue. L'avenir de notre marine est, en effet, une question de gouvernement. La phrase de Thiers reste vraie : « En France, toutes les fois qu'il y a eu un gouvernement qui l'a voulu sérieusement, il y a eu une marine. »



LES PRINCIPAUX PAQUEBOTS de la Compagnie Générale Transatlantique (dans l'ordre de leur entrée en service) affectés aux lignes de l'Atlantique depuis 1855, date de la création de la Compagnie. La dernière silhouette représente le paquebot actuellement à l'étude, qui doit assurer la liaison avec New-York.

VUE du cimetière marin, situé au pied du mont Saint-Clair. La photographie est prise du môle où sèchent des filets de pêche.

DEPUIS DIX ANNÉES

PAUL VALÉRY REPOSE DANS SON CIMETIÈRE MARIN

SOUS un azur sans poids, sans bornes, Sète, petite ville lumineuse, la plus méditerranéenne qui soit, tout embrassée, traversée, façonnée par la mer, s'apprête à célébrer le dixième anniversaire de la mort de son grand poète. Elle a plus d'une raison, en effet, de considérer Paul Valéry comme *son* poète. C'est là qu'il naquit, au 32 du quai de la Marine — aujourd'hui quai Général-Durand (1) — face au canal, où, dans un doux bercement, rêve la flottille de pêche en attendant les grands départs ; c'est là qu'en 1871 il fut baptisé à l'église Saint-Louis ; c'est là que l'élève Paul Valéry fréquenta pendant sept ans, avec plus ou moins d'assiduité, le collège qui, aujourd'hui, porte fièrement son nom ; c'est là qu'il rôda sur les quais, sur le môle, se mêlant aux marins, aux pêcheurs, à cette population vivante, rieuse, toujours prête à la blague comme lui-même, qu'il suivit

(1) La maison, trop ébranlée par les bombardements, a dû être finalement démolie. La plaque commémorative est pieusement conservée à l'Hôtel de Ville jusqu'au jour où elle pourra être reposée en due place. Le maire projette même la construction d'un petit carrefour avec une fontaine ornée de vers du « Narcisse » sur l'emplacement de la maison.

U OF I
LIBRARY

SETE. Vue du vieux port, du chenal et du quai Général-Durand (ex-quai de la Marine), où se trouvent les restes de la maison natale de Paul Valéry.

le rivage en explorant les criques et en guettant l'arrivée des paquebots, qu'il roula dans les vagues, qu'il escalada le mont Saint-Clair afin de « boire des yeux l'immense et riante amertume, l'être contre le vent, dans le plus vif de l'air » ; c'est là enfin qu'il choisit, après une vie de labeurs austères, de soucis, de gloire et de fatigue, d'être enseveli dans le plus rude des cimetières, où « l'insecte net gratte la sécheresse », mais face à la mer dans la lumière immense.

Si les circonstances et les exigences de la vie contraignirent Valéry à s'éloigner de son « site originel » (il quitta Sète en 1884 pour Montpellier et s'établit à Paris dès 1892), jamais celui-ci ne cessa d'alimenter son esprit et sa sensibilité. Tout son univers poétique et parfois même ses pensées les plus abstraites et ardues sont imprégnés, tramés, nimbés d'or et d'azur. A-t-on jamais noté l'extrême fréquence de paroles marines dans ses textes, telles que *lumière, soleil, azur, espace, or, feu, mer, onde, flot, vague, eau, houle, écume, golfe, remous, rive, roche, sable, sel, port, brise, vent, ardent, humide, pur, éblouissant, limpide, flotter, plonger, nager, baigner, briller,* et tant d'autres ? « Je suis né dans un de ces lieux où j'aurais aimé de naître », nous déclare-t-il dans ses *Inspirations méditerranéennes*, et, plus loin, il nous assure que rien ne l'a formé et « construit » autant que les loisirs de ses jeunes ans voués « au culte inconscient de trois ou quatre déités incontestables : la Mer, le Ciel, le Soleil ». Et, en effet, qu'on aille donc à Sète flâner dans le vieux port, arpenter en plein vent le môle jusqu'au phare, se pencher sur la mer sous l'immense ciel étoilé, longer la côte, « l'oreille abandonnée aux mots nus des flots doux », qu'on y gravisse, sous le soleil de midi, les terrasses dénudées du cimetière — et aussitôt telles lignes de l'*Album de vers anciens*, de *la Jeune Parque*, de *Charmes* s'éclairent : dans la lumière de Sète une grande part de l'hermétisme valéryen se dissipe comme par magie. Et nul besoin pour cela de recourir au plus sétois des poèmes, *le Cimetière marin*, si nettement imprégné du paysage physique et spirituel qui l'inspira. Le poème de jeunesse *Eté*, certains vers de *la Jeune Parque* (surtout sa fin) et de *l'Ebauche d'un serpent*, le splendide passage d'*Eupalinos*, où Socrate raconte comment, sur « une plage sans fin » au « bord sinueux, durci et rebattu par le flot », il trouva

l'objet marin qui décida de sa carrière de philosophe, évoquent tout aussi clairement cette terre de Sète « mêlée à l'algue », cette Méditerranée dont jaillit « un éblouissement d'étincelles », cette « scintillation sereine » de l'azur qui bercèrent jadis l'âme ravie de l'enfant. Mais mieux que nous, et dans un langage vibrant d'une émotion si rare chez ce penseur qui immola à l'intellect toutes les autres idoles, Valéry lui-même dit aux élèves de son ancien collège, en 1935, quelles furent ses attaches au lieu de sa naissance. Qu'on me pardonne ! Le passage est trop beau, trop significatif aussi pour qu'on l'abrège :

Et puis, regardez par-dessus les toits : vous avez une grande chance, dans ce Collège. Si vos yeux s'élèvent du livre ou du cahier, ils se posent sur la mer. Quant à moi, je dois beaucoup à ce regard de mes premières années d'élève de ce Collège. J'ai eu, moi aussi, la chance d'avoir, comme à la disposition de ma distraction, la vue de cette mer et de ce port tourné vers l'Orient. Il m'arrive parfois d'en parler fort loin d'ici, dans mes conférences à l'étranger ; et l'on me demande assez souvent : « Qu'est-ce que Sète ? »

Je suis d'abord assez vexé de la question. Mais je reprends bientôt ce sentiment.

Eh bien, me dis-je, je vais leur enseigner ce que c'est que Sète. Et je commence tout un poème descriptif où je ne leur épargne rien de ce que nous observons et aimons dans notre ville. Je leur dis que nous habitons une île singulière, qui se rattache tout juste au continent par deux bandes de sable fin. Que nous régnons, d'une part, sur la mer ; de l'autre, sur un lac salé, que des Phéniciens sans doute baptisèrent Thau, que nous buvons (quand nous buvons de l'eau) une eau venue de loin, d'une source dont le nom est indéchiffrable, personne n'ayant expliqué le mystère d'Issanka ; que nous avons ici l'art consommé de produire les meilleurs vins du monde, par magie ; qu'il n'y a pas dans toute la Méditerranée de bateaux de pêche aussi forts, aussi beaux que les nôtres ; et que rien au monde n'est plus gracieux que la gerbe des antennes de nos bœufs, quand ils sont tous à quai, bordant le port vieux jusqu'au môle.

Je leur dis bien d'autres choses encore dans le style d'Hérodote. Mais vous les savez aussi bien que moi. Vous les savez, mais peut-être n'y songez-vous pas assez souvent et assez attentivement. J'étais comme vous. Je ne voyais pas ce que je voyais. Mais les circonstances m'ayant fixé loin de Sète depuis nombre d'années, j'ai observé souvent que ma pensée ne pouvait s'approfondir quelque peu que je ne retrouve au fond de moi quelque impression d'origine toute sétoise. Croyez bien, mes enfants, que toute pensée a son port d'attache, et que, si vieil académicien qu'on soit, il suffit de réfléchir pour retrouver quelque heure primitive et décisive de la formation de sa pensée... Je ne veux pas dire qu'il suffise de réfléchir pour rajeunir... Ce serait trop

LE MOLE Saint-Louis, le phare et le port. Le phare porte l'inscription de deux vers valéryens empruntés au sonnet « Naissance de Vénus » : « Son œil mobile mêle aux éclairs de périls — L'eau riante et la danse infidèle des vagues. » Lors de la reconstruction du phare, le Service des phares et balises refusa l'autorisation pour l'inscription. « Nous avons déjà fait une entorse au règlement en acceptant sur un phare des ornements architecturaux, objecta-t-on ; mais de la poésie, jamais ! » La vaillante Société des Amis de Paul Valéry eut raison de cette résistance. — CI-DESSOUS : vue du môle Saint-Louis (côté mer), terminé par le phare. Le phare et le môle furent reconstruits après la guerre.

beau. Je dis que si, d'événements en événements et d'idées en idées, je remonte le long de la chaîne de ma vie, je la trouve attachée par son premier chaînon à quelqu'un de ces anneaux de fer qui sont scellés dans la pierre de nos quais. L'autre bout est dans mon cœur.

C'est donc à bon droit que les Sétois s'enorgueillissent de leur poète. Mais cet orgueil ne se complaît point dans la passivité. A peine arrivée dans le port, je demandai au premier venu s'il connaissait, peut-être, la maison natale de Valéry ; ce fut d'un pas sûr et fier qu'il m'amena devant la vieille bâtisse, m'expliquant la triste nécessité de sa démolition. Au Cimetière marin, un bambin de trois ans, fils des gardiens, m'indiqua, en suçant une orange, l'illustre tombe. La salle Paul-Valéry du musée municipal, toute repeinte à neuf en vue de l'anniversaire et maintenue dans un ordre modèle, me fut montrée, en l'absence de son fervent conservateur, M. Gabriel Couderc, par un vieux gardien dont la joie et les éclaircissements jaillissaient comme la source d'Issanka. Ce fut à Sète même que, six mois après la mort du poète, on fonda la Société des Amis de Paul Valéry, qui se propose de maintenir et de répandre bien au delà des limites du port le souvenir du grand Sétois. Amoureusement, savamment aussi, son président, M. Léon Dufour, me conduisit dans les lieux qu'avait élus le Maître, récitant ses vers et me contant, d'une voix tantôt troublée, tantôt malicieuse, les réminiscences de leurs rencontres. Quant au maire, Me Gaston Escarguel, dont le cabinet s'orne d'un grand portrait de Valéry, il déroula devant moi tout un programme de cérémonies émouvantes pour le grand anniversaire, programme qui — s'il dépasse peut-être les crédits de la ville — est fait à la mesure de ces cœurs sétois dont l'élan sait franchir les obstacles :

Messe célébrée par l'évêque de Montpellier, dans l'église même où le petit Paul reçut le baptême.

Visite du tombeau.

Réception à l'Hôtel de Ville.

Evocation du poète au Collège Paul-Valéry.

Présentation de certains fragments de *Mon Faust* ou récitation de poèmes par des acteurs de choix.

Et — projet, celui-ci, plus élégiaque et plus valéryen peut-être que les autres — on songe même à promener les participants dans des barques de pêcheurs sur la mer, « cette pure et profonde substance » qui, plus que tout, nourrit le génie du poète.

Ainsi la Métamorphose s'accomplit. Le souvenir de Paul Valéry glisse dans le flot palpitant, éternel, et l'anniversaire d'une mort devient source de vie.

LA TOMBE de Paul Valéry (30 octobre 1871-20 juillet 1945), ornée de deux vers du « Cimetière marin » : « O récompense après une pensée — Qu'un long regard sur le calme des dieux. » La tombe, qui est celle de la famille maternelle du poète — Grassi — se trouve sur une des terrasses les plus élevées du cimetière.

RAINER-MARIA RILKE ET « LE CIMETIÈRE MARIN »

ON ne peut rendre plus bel hommage à un homme — et fût-il Paul Valéry — qu'en parlant des amitiés dignes et profondes qu'il a inspirées et des esprits qu'il a fécondés.

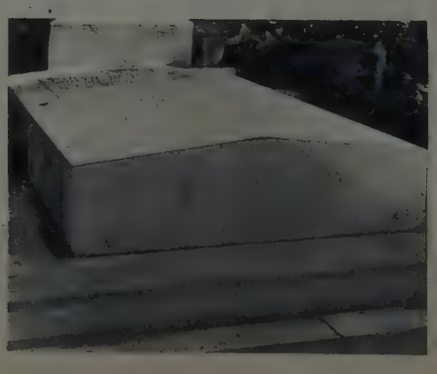
Valéry, du reste, s'en rendait pleinement compte. Examinant les causes de « l'étonnante extension » de son nom dans une lettre à l'intention d'André Gide (restée longtemps dans un tiroir et mise récemment en lumière par les soins de Robert Mallet), il conclut en ces termes :

Et enfin — chose capitale et mon véritable orgueil — je dois à mes amis presque tout ce que je suis. *Ils ont cru en moi qui ne croyais pas en moi-même. Ils m'ont dessiné, modelé malgré moi un personnage digne de leur amitié, de leur qualité, de leurs talents. Et puis ils m'ont tant instruit, et de tant de choses.*

Mon orgueil est d'avoir attiré ce grand et inestimable intérêt qu'ils m'ont porté.

Cette lettre fut écrite en mai 1927, quelques mois après la mort de Rainer-Maria Rilke, dont les dernières années furent entièrement vouées au culte de Valéry, culte sans réserve qui eut tous les symptômes d'un authentique amour — élans, abnégations, mimétismes, illusions, retombements, mais jamais désenchantement — culte aussi qui ne se complut point dans une adoration passive, mais engendra de magnifiques transpositions et contribua grandement à cette « extension » dont il est question plus haut. Pourtant — disons-le sans détours — cette amitié, si pieuse, si agissante du côté de Rilke, resta une partie inégale : Valéry, de plus en plus absorbé par les exigences de la gloire, modérément curieux de ce qui touchait à l'Allemagne, plus attentif à la connaissance de lui-même qu'à celle d'autrui, n'éprouva à l'égard de son traducteur illuminé qu'une perplexité souriante et une bienveillance paresseuse. Rilke n'était en rien essentiel à son cœur ; quant à son esprit, il jugeait qu'il l'avait développé tout à l'opposite du sens dans lequel il avait entraîné le sien. D'ailleurs, il ignorait l'allemand et acceptait aisément cette barrière. Tard, trop tard, lors de la dernière rencontre, en septembre 1926, il sentit au moment des adieux qu'un *ami* venait de lui être arraché.

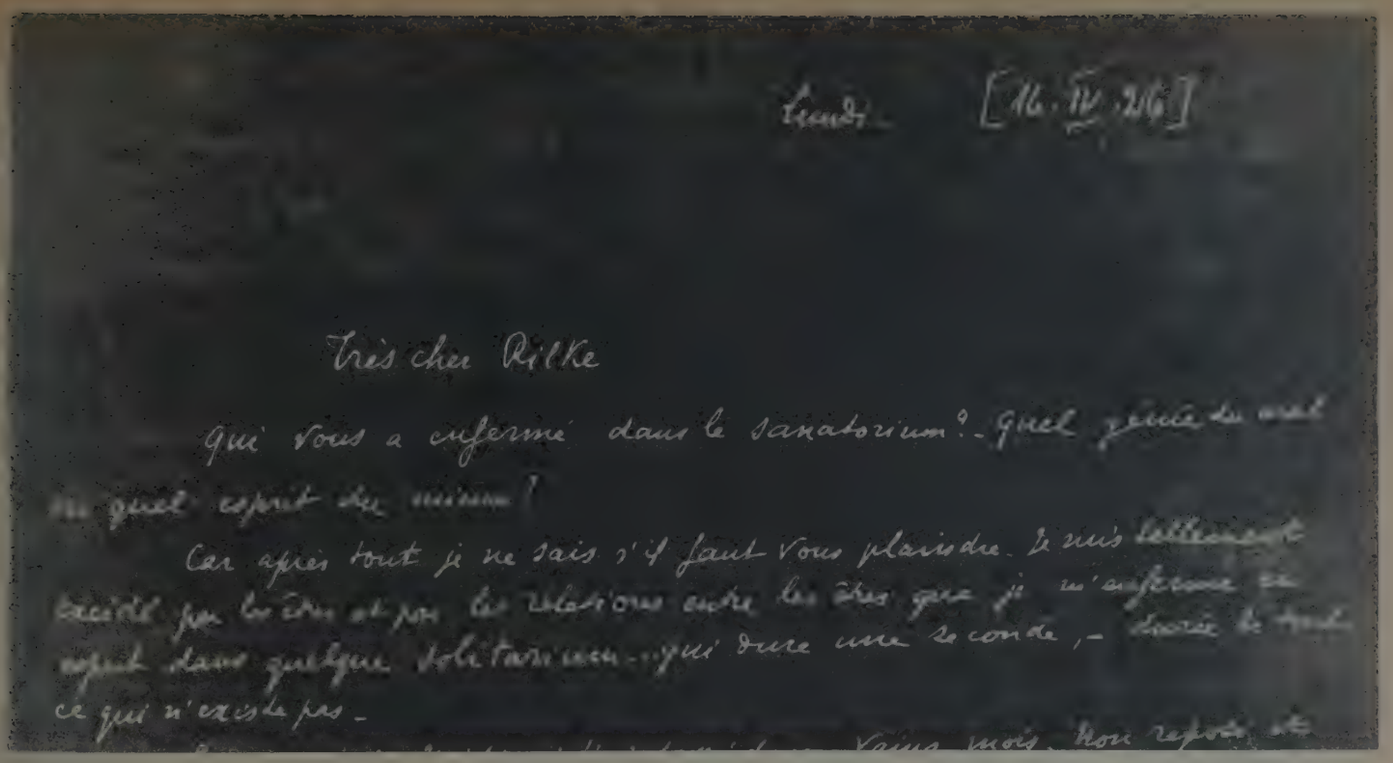
AUPRES DE SON BUSTE, exécuté par le sculpteur Henri Vallette (à l'arrière-plan), voici Paul Valéry (à droite) en compagnie de Rilke, à Ambilly (Haute-Savoie).



Cependant, comme tout véritable amour porte sa compensation en soi, celui de Rilke, doublé d'une constante cohabitation et fusion avec l'œuvre valéryenne, donna à son génie une nouvelle impulsion d'où jaillirent les *Elégies de Duino*, les *Sonnets à Orphée* et les poèmes français.

Ce fut en février 1921, au château de Berg (canton de Zurich), que Rilke découvrit, dans un vieux numéro de la *Nouvelle Revue française*, *le Cimetière marin*. Cette lecture agit à la manière d'un choc électrique. Toute sa torpeur, cette « sécheresse d'âme » dont il se plaignait sans cesse depuis que la guerre l'avait éloigné de la France, semblait soudain secouée. La magie du verbe,

A. MARQUET Le Port de Sète.



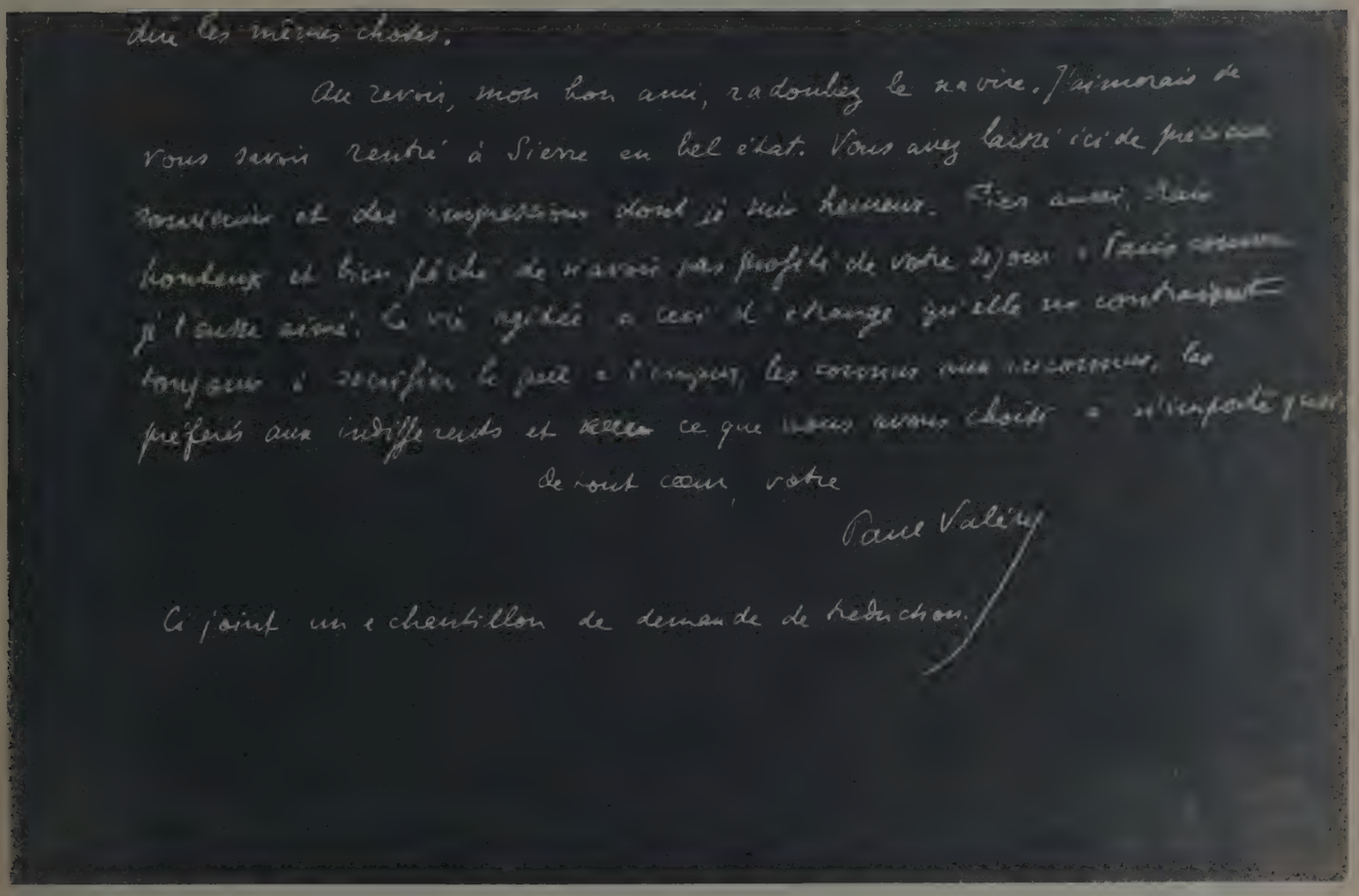
Lundi [16.IV.26]

Très cher Rilke

Qui vous a enfermé dans le sanatorium? - Quel génie du mal ou quel esprit des ruines!

Car après tout je ne sais s'il faut vous plaindre. Je suis tellement excédé par les êtres et par les relations entre les êtres que je m'enferme en esprit dans quelque solitude ... pour durer une seconde, - durée de tout ce qui n'existe pas -

EXTRAITS D'UNE LETTRE que Paul Valéry adressait à Rilke au lendemain de l'entrée du poète dans un sanatorium de Suisse.



des les mêmes choses.

Au revoir, mon bon ami, radoubez le navire. J'aimerais de vous savoir rentré à Sierre en bel état. Vous avez laissé ici de précieux souvenirs et des impressions dont je suis heureux. Bien amicalement, Rilke, soyez heureux et bien fâché de n'avoir pas profité de votre séjour à Paris comme j'aurais aimé. Et vis agréable à ceci il change qu'elle me contraigne toujours à sacrifier le réel à l'imaginé, les connus aux inconnus, les préférés aux indifférents et même ce que nous nous choisissons à n'importe quoi.

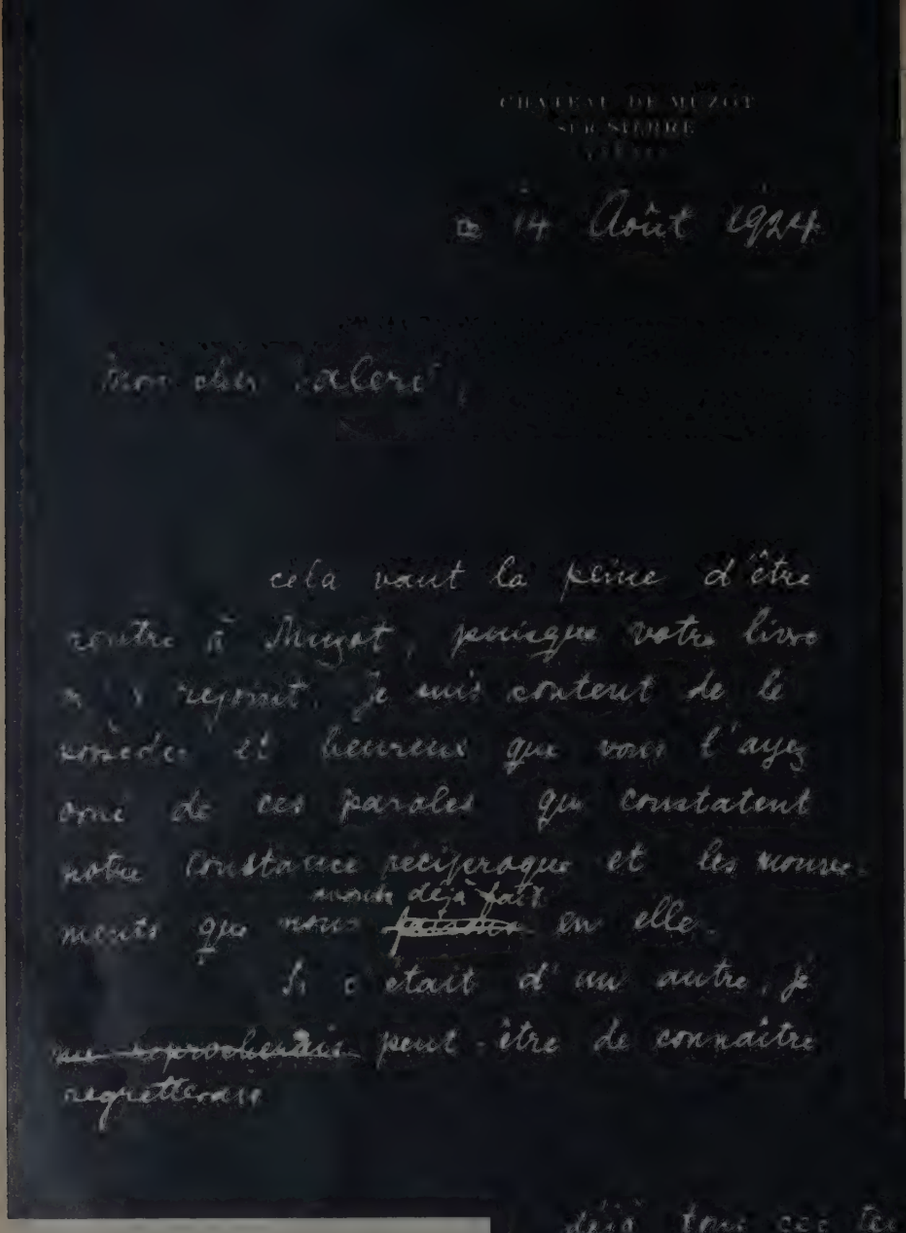
De tout cœur, votre

Paul Valéry

Ci-joint un échantillon de demande de dédicaces.

la plasticité des visions, la rigueur de la pensée, la souveraineté du *métier* que Rilke convoitait plus que tout comme antidote à la facilité de son élan, bref, tout ce qu'il avait jadis tâché d'acquérir à Paris s'offrait en ce poème à son âme éblouie. Nulle hésitation quant au sens pourtant hermétique de certaines strophes ne paraît avoir entravé son extase. « On dirait que ce grand poète a supprimé toutes les formations provisoires pendant une partie de sa vie, pour ne donner que l'essence, tant il paraît clair là où la profondeur des autres ne se découvre qu'au prix d'une certaine obscurité », écrit-il à Gide peu après sa découverte ; et dans la même lettre : « Comment est-il possible, pendant tant d'années, que je ne le connusse point ? »

Il s'agit donc d'une révélation soudaine, suivie d'une prise de possession véhémente. Rilke ne voit d'abord que ce qui le rapproche de cette nouvelle idole, ce qui répond aux questions pressantes qui l'obsèdent. Toute l'œuvre rilkéenne est une explication avec la vie. « Comment vivre? » avait-il demandé autrefois à Rodin. Comment surmonter l'angoisse, rejoindre l'équilibre, chanter les splendeurs du



CHATEAU DE MUZOT
SUR SIERRE
VALAIS

le 14 Août 1924

Mon cher Valéry,

cela vaut la peine d'être rentré à Muzot, puisque votre livre m'y reprit, je suis content de le savoir et heureux que vous l'ayez orné de ces paroles qui constatent notre constance réciproque et les nouveaux accords déjà faits que nous portons en elle.

Si c'était d'un autre, je ne désapprouverais peut-être de connaître regretterais

déjà tout cet [illegible] différent : On commence [illegible] re-re-lire [illegible] Et cette lecture est encore [illegible] ment.

Je ne suis rentré que pour [illegible] recevoir de certaines affaires et de ma correspondance [illegible] m'attendait ici : jusqu'à chaque matin je me demande cependant si je ne [illegible] au Valais tout ce mois d'août est loin de la bonne assurance qu'on a l'habitude de voir régner autour de ces régions à cette époque de l'année. Hier matin j'ai noté ceci :

Mélancolie matinale

EXTRAIT D'UNE LETTRE de Rilke à Paul Valéry datée du château de Muzot, perdu au sommet d'une colline dans le Valais. C'est là qu'en février 1922, un an après la découverte qu'il avait faite du « Cimetière marin », il écrivit tous les « Sonnets à Orphée » et six « Elégies de Duino ».

monde **sensible** alors que la conscience n'est qu'antagonisme et que la mort nous guette de toutes parts ? Comment accepter cette mort et l'intégrer à la vie ? Le *Livre d'heures*, les *Nouveaux Poèmes*, les *Cahiers de Malte* surtout ne sont que l'expression de cette angoisse existentielle, de cette impossibilité de transiger avec la vie. La solution chrétienne n'a jamais paru acceptable à Rilke : l'au-delà lui semble trahir l'existence terrestre, « bienheureusement terrestre », qu'il proclame de plus en plus résolument. Mais pour « tenter de vivre » il faut d'abord pactiser avec la mort... Or voici que le poème de Valéry a pour épigraphe ce vers de Pindare : *N'aspire pas, ô mon âme, à l'immortalité, et épuise le champ du possible* ; dans un élan aussi voluptueusement païen que hautement philosophique, dans une succession d'images éblouissantes de la métamorphose biologique, il résout l'antithèse entre le spirituel et le sensuel et transgresse l'amer et sombre achoppement de la mort par un hymne grandiose à la toute-puissance de la vie.

Non, non !... Debout ! Dans l'ère successive !
Brisez, mon corps, cette forme pensive !
Buvez, mon sein, la naissance du vent !
Une fraîcheur, de la mer exhalée,
Me rend mon âme... O puissance salée !
Courons à l'onde en rejaillir vivant !

La secousse fut telle que Rilke crut pressentir aussitôt le retour de ses propres forces créatrices. Aucune autre ferveur, sinon celle qu'il avait portée jadis à Rodin, n'égala celle avec laquelle il se pencha alors sur l'œuvre valéryenne, cherchant à mesurer ses propres moyens à l'art fini et marmoréen du poète français et à s'incorporer ainsi sa substance et ses procédés. Peu de jours après sa découverte, sa version fut achevée. Il l'envoya, jubilant, à son amie Merline.

Ce que je vous envoie, regardez, chérie : le soir même que j'ai reçu votre lettre où vous me parliez de votre désir de posséder une traduction de l'Invitation au voyage, *je venais de finir pour vous cette autre traduction (...). J'avais une telle joie de sentir que cela* peut *se faire que je l'ai fait d'un seul trait, c'est-à-dire en deux fois, mais vite et avec un entraînement joyeux qui me rappelait celui qui me jette dans vos bras.*
Lisez donc, mon amour, et que ce

soit doux et magnifique pour votre cœur de Pâques !

Un autre message apporta la nouvelle à Gide, dont Rilke avait traduit, avant la guerre, *le Retour de l'enfant prodigue* : « Il y a quelques semaines, j'ai traduit en plein enthousiasme (...) les strophes du *Cimetière marin* (N.R.F. du 1er juin 1920) ; c'est devenu, je crois, une de mes meilleures traductions ! » Puis Lou Andreas-Salomé, l'indispensable confidente de toujours (amie aussi de Nietzsche et de Freud), apprit qu'il avait rejoint dans sa transposition « une perfection dans l'équivalence » que jusqu'alors il avait crue impossible entre les deux langues. Sa joie déborde et il ne connaît don plus beau que de partager sa richesse. Pas un moment il ne considère sa tâche de traducteur comme un labeur subalterne. « Une tâche de traducteur, autant qu'il s'agit d'une œuvre de poésie, demande, comme la création même, un état de grâce, écrit-il à une amie italienne ; c'est pur don, si cela se prête tôt ou tard. » Et, en effet, nous avons vu, en marge de son exemplaire de *Charmes*, ses premiers jets de traduction, tout d'une haleine et presque sans ratures. Jamais poète n'a eu une attitude plus humble, plus généreuse devant le génie d'autrui. Mais aussi son amour est si grand qu'il ne distingue plus Valéry de lui-même. « Sens-tu l'étrange parenté ? dit-il à Liliane, lui lisant les vers du *Cimetière marin* ; Valéry est venu vers moi comme un autre moi-même ! » Et lorsque, plus tard, il pressera son éditeur de publier l'œuvre de Valéry, ainsi qu'autrefois il l'avait fait pour Gide et Proust, ce n'est pas parce que, en grande part, il en est le traducteur, mais parce que cette œuvre lui semble plus digne de gloire que la sienne, ou que cette gloire se confond étrangement avec sa propre mission.

ÉTONNANTE confusion, ou vérité étonnante, qui outrepasse nos moyens de perception... ! Peut-on s'imaginer deux mondes plus distincts, plus opposés que l'univers valéryen, fermé à tout ce qui n'est pas intellect, et l'univers rilkéen, tramé d'invisible et perméable à l'extrême ? Peut-on concevoir deux procédés plus divers que le labeur volontaire et lucide du pseudo-M. Teste et la création illuminée, les « dictées spontanées » du poète des *Elégies* ? Qu'on songe, par exemple, aux innombrables passages où Valéry flétrit l'inspiration, le rêve, le hasard, bref, tout ce qui ne relève pas de la raison pure, appelant ses plus beaux poèmes des « exercices », des « fabrications », et déclarant qu'il préférait infiniment « écrire en toute conscience, et dans une entière lucidité, quelque chose de faible, que d'enfanter à la faveur d'une transe et hors de (lui-même) un chef-d'œuvre »... Et voilà donc Valéry, le chantre de l'aurore, Méditerranéen pur aux surfaces diamantines, aux contours tranchants, annexé à cet autre grand poète, mais nordique, romantique, visionnaire, qui, attiré par la lumière comme un papillon de nuit, ne se meut à l'aise que dans le clair-obscur !

Toi, obscurité dont je suis issu,
je t'aime plus que la flamme
qui limite le monde,
tandis qu'elle brille
pour quelque cercle,
hors duquel tous les êtres l'ignorent.
Mais l'obscurité retient tout contre elle :
formes et flammes, animaux et moi-même...
. . . . . .
Je crois aux nuits.

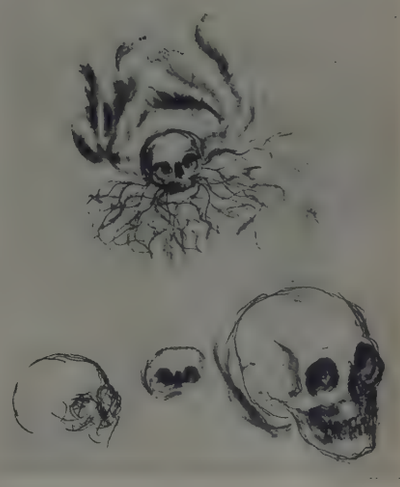
Quel fut l'effet de ce bizarre mariage ? Si l'objet de la poésie est de produire l'enchantement, la transposition du *Cimetière marin* est indiscutablement un chef-d'œuvre. Chantants, enchanteurs et grandioses, les vers rilkéens ravissent le lecteur allemand et rendent de façon parfois étonnante le mouvement, les rythmes et même le mètre de l'original. Quant à la précision du sens et des termes, ne convient-il pas de considérer d'abord le problème de la traduction poétique en général ? La poésie, ainsi que la définit *l'Amateur de poèmes* (que Rilke traduisit en même temps que *le Cimetière marin*), c'est « vivre où mènent les mots ». Comment faire coïncider dans deux langues aux intonations différentes phonétique et sémantique ? En outre, un mot a souvent, d'un pays à l'autre, d'un individu à l'autre, une puissance d'évocation diverse, selon le coloris du pays, selon les associations de l'individu. « Le vrai poète sacrifie presque toujours à la forme », a déclaré Valéry, et encore : « Mes vers ont le sens qu'on leur prête. » Qu'importe alors si des chercheurs zélés trouvent dans les strophes rilkéennes quelques licences hardies, quelques légers écarts, qu'importe si la densité du penseur cartésien s'allège par moment, si sa clarté s'embrume et sa vigueur sensuelle s'atténue ! L'élévation poétique et le message valéryen demeurent, dans un climat moins hellénique, il est vrai, mais non moins magique.

CEPENDANT, le contact ininterrompu avec cet *artifex optimus* eut bien d'autres effets. Que savons-nous de la mystérieuse alchimie qu'on nomme « influences » et qui, chez le véritable artiste, ne déclenche qu'une œuvre plus riche et plus personnelle ?...

Le 26 juillet 1921, Rilke avait emménagé à Muzot, petit manoir rude et perdu au sommet d'une colline valaisanne. « Serait-ce Muzot qui me protégera de ses murs séculaires ? » écrivit-il à Gide en lui indiquant sa nouvelle adresse. En effet, Muzot allia son action salutaire à celle de Valéry. Encadrés de nombreuses traductions valéryennes, tous les *Sonnets à Orphée* et six *Elégies de Duino* naquirent du 2 au 20 février, donc une année exactement après la découverte du *Cimetière marin*, dans un ouragan sans pareil dans l'histoire des lettres.

Vivre ! Le but ultime de Malte était rejoint ; l'angoisse était vaincue ; l'éternelle métamorphose confirmait la splendeur de la terre. Certaines

LA MAISON de Paul Valéry, quai Général-Durand, à Sète, alors qu'elle était en cours de démolition au milieu de l'année dernière.



ETUDES EXECUTEES PAR PAUL VALERY pour illustrer « le Cimetière marin » : en haut, « Le don de vivre a passé dans les fleurs » ; en bas, « Le crâne vide et ce rire éternel »...

visions méditerranéennes, certains symboles et images, la forme même des *Sonnets*, plus serrée, plus classique que tout ce que Rilke avait créé jusque-là, le dynamisme des vers et quelques réminiscences presque littérales, surtout du *Cimetière marin*, marquent indubitablement la présence de Valéry dans l'esprit du poète. Mais le message capital de ces nouveaux poèmes — l'intégration de la mort à la vie et leur commune glorification — le climat général et la constante transmutation du visible en invisible restent nettement distincts de l'univers de M. Teste.

AINSI, de cette merveilleuse perméabilité que Rilke avait tendue à Valéry comme un miroir était née une œuvre unique, plus ferme et plus pure. A son insu, et mieux que par les trop rares et hâtives rencontres, le poète de *Charmes* avait fait à l'ami fervent les dons suprêmes auxquels il aspirait : l'accomplissement de sa mission et l'amour de la vie.

Renée LANG.

LE CARAVAGE

« Le Martyre de saint Matthieu. »

A BORDEAUX, LE CARAVAGE ET L'AGE D'OR ESPAGNOL

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

ON peut se demander pour quelles raisons notre temps a été pris d'un engouement subit pour le Caravage. Jamais ne fut tant prônée qu'aujourd'hui la « peinture claire » ; la moindre ombre portée paraît condamnable. Et voilà que le « Ténébreux » est mis au-devant de la scène. Son réalisme, ses anecdotes, ses personnages agités de passions qui baignent dans une lumière crépusculaire, comment peuvent-ils toucher une génération éprise d'irréalisme et d'abstraction, hostile au sujet et pour qui le mouvement et le caractère expressif sont des préoccupations surannées ?

Sans doute peut-on dire que le Caravage a provoqué un mouvement de sédition picturale à un moment où l'idéalisme de la Renaissance tombait dans l'académisme et que, à la manière de nos contemporains, il offensait les traditionalistes et suscitait le scandale. Ce jeune impétueux, ce mauvais garçon aimait la vie et le prouvait en composant des scènes où — sujets religieux ou profanes — ce sont des modèles très visiblement pris dans son entourage qu'il a représentés — des modèles qui n'ont évidemment rien d'académique. Quel admirable metteur en scène ! Comme il sait régler le feu de ses projecteurs !... Le Caravage est réaliste, en vérité, mais il nous donne toujours beaucoup plus l'impression d'assister à un spectacle réglé pour le théâtre qu'à un spectacle de la vie réelle.

La Galerie des Beaux-Arts de Bordeaux a réuni un ensemble de huit œuvres du Caravage (qui viennent toutes de l'étranger, car la France est pauvre en tableaux de ce maître), dont deux grandes toiles capitales provenant de l'ensemble de la vie de saint Matthieu, qui appartiennent à l'église Saint-Louis-des-Français à Rome. Mais c'est peut-être avec *la Résurrection de Lazare*, dont le clair-obscur possède un pouvoir fascinant, que nous voyons, malgré l'outrance du pathétique, la plus singulière maîtrise de son pinceau.

Bien qu'il n'ait pas eu d'élèves, le Caravage devait enfanter à travers l'Europe une foule de descendants

qui exploitèrent ses procédés et imitèrent ses effets dramatiques, de façon souvent très extérieure. Une mode s'est rapidement répandue. Partout on voulait du drame, des ombres, du réalisme populaire. Ainsi naquit ce caravagisme que nous pouvons parfaitement étudier ici par d'heureux rapprochements.

Parmi ces peintres : Ribera, Espagnol devenu Napolitain, dont Bordeaux peut être fier de présenter quatorze toiles bien choisies. Mais Ribera est trop volontiers trivial, grimacier et d'un relent suspect. Nous préférons de beaucoup l'impressionnant ensemble des Zurbaran. Ce peintre des couvents et des églises n'a pas compliqué ses images de dévotion. Il échappe au caravagisme et à ses snobismes. Il possède naturellement la force sculpturale et la dignité d'accent. La foi, la piété communiquent à ses saints, à ses saintes, à ses moines — regardons les deux *François d'Assise en extase* — une vie intérieure infiniment émouvante.

L'ECOLE espagnole, d'ailleurs, est bien représentée. Ne parlons pas de la grande composition assez fade de Murillo ni de ces Christ trop douceâtres qui peuplèrent alors les cathédrales et les chapelles ; l'étrange vigueur du portrait et du *David et Goliath*, de Valdès Léal, retiendra plutôt notre attention, ainsi que les très curieux tableaux de Sanchez Cotan, qui a composé des natures mortes de légumes d'un aspect monumental et magnifiquement rythmées. Saluons enfin les cinq tableaux de Velasquez, dont deux surtout sont de premier rang.

Les peintres français du XVII[e] siècle ont été moins accessibles à la phase aiguë du baroquisme. Le *Saint Jérôme* de Georges de La Tour est bien connu, mais la *Fillette au brasero* et surtout la *Servante à la puce* le sont moins. Cette dernière toile, assez inattendue dans l'œuvre du maître lorrain, mais, paraît-il, incontestable, est une découverte récente de M. Pariset. Plus caravagesque encore est la *Madeleine* du Provençal Finsonius, admirable, mais d'esprit bien peu français. Nous voyons aussi de bonnes peintures de Louis Le Nain, de Chalette, de Vignon, de Tournier, de Valentin et de Rivalz.

GRACE au concours de musées et de collectionneurs des deux mondes, grâce surtout à la généreuse compréhension du gouvernement espagnol la Ville de Bordeaux (en l'espèce la jeune conservatrice Gilberte Martin-Méry) a pu présenter, une fois de plus, une manifestation extrêmement significative. Nous n'aimons guère ces voyages de tableaux, dont on abuse avec désinvolture. Mais lorsqu'il s'agit, comme ici, d'un rapprochement d'œuvres d'art aussi convaincant, aussi favorable à l'étude d'une période de l'histoire de l'art, on ne peut que féliciter les organisateurs de l'avoir entrepris et conduit à un tel succès.

FINSONIUS — « La Madeleine mourante. »

VELASQUEZ — « La Servante. »

LOUIS LE NAIN — « La Cène. »

TOUTES LES "PÉRIODES" DE PICASSO RÉUNIES

AU PAVILLON DE MARSAN

AUTOPORTRAIT. Cette toile, exécutée à Paris en 1906, est l'avant-dernier portrait que Picasso ait peint de lui (Museum of Art, Philadelphie).

NE nous étonnons donc point que cet homme soit l'objet de tant d'admiration et d'animadversions. En face d'une telle œuvre, un seul sentiment serait inexplicable : l'indifférence.

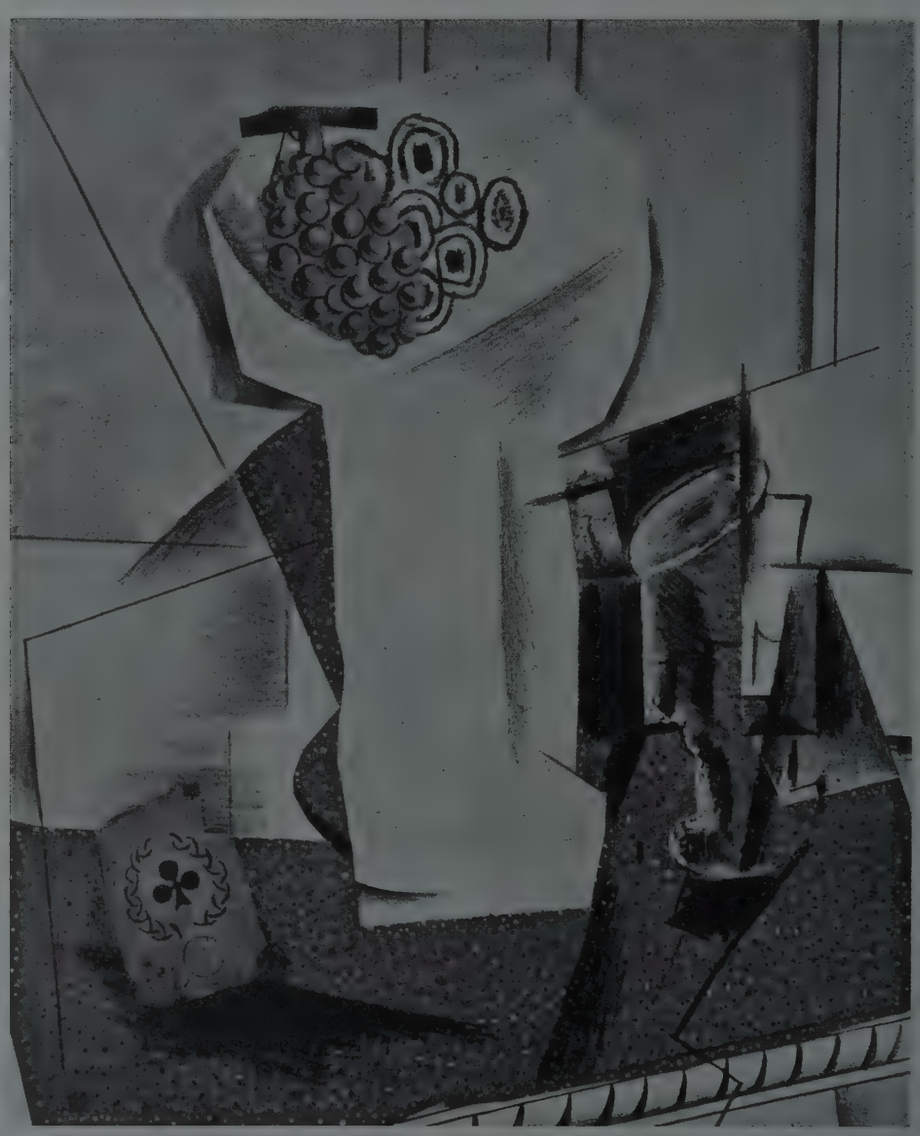
A l'âge où les autres enfants font des bonshommes avec des crayons de couleurs, le jeune Pablo faisait des tableaux qui ressemblaient à des Courbet. On a beaucoup parlé de la peinture du « Picasso avant Picasso », c'est-à-dire de la période espagnole (il est venu se fixer à Paris en 1904), de l'époque bleue, de l'époque rose — qui ne sont malheureusement qu'à peine représentées à l'exposition du Pavillon de Marsan. Nous avons, par contre, un ensemble très complet de l'évolution cubiste — parallèle à celle de Braque — où la dissociation des objets se déploie comme un somptueux éventail, avec un sens de la composition d'une autorité impérieuse et des subtilités de couleurs d'une extrême finesse. Des toiles comme la *Jeune Fille à la mandoline* ou *Ma jolie* peuvent être placées aux sommets. Mais, à contre-chant, apparaît la manière dite (bien à tort) « néo-classique », où les figures, les natures mortes sont traitées dans leur réalité avec une singulière maîtrise, tandis que des groupes monumentaux de femmes d'une sérénité totalement inexpressive, et comme atteintes d'éléphantiasis, surprennent par leur solennelle majesté. On sait que Picasso peut tout faire. Joue-t-il ? Se joue-t-il ? Les sujets, le dessin, la gamme de tons sont en perpétuels changements. Tant de voltefaces ont fait douter de sa sincérité.

Qu'il y ait une part de mystification, on le croit sans peine : mais il est des mystifications qui ne sont provoquées que par un désir de dissimuler ses propres incertitudes, par le besoin d'affirmer avec violence des vérités de sens contradictoire pour ne pas avoir à dire que tout est mensonge, que tout est néant.

EST-IL un peintre au monde qui ait jamais connu cette célébrité ? Pas un pays — la politique et les colombes y aidant — où son nom ne soit devenu symbole de peinture moderne — parfois de peinture tout court — et ne passe avec autant d'aisance des salons les plus huppés à la tribune populaire. Pas un artiste qui ne se soit vu consacrer autant d'images, autant de recueils, d'articles, de livres, d'hagiographies (1). Il semble provoquer l'opinion publique et il rencontre l'adhésion. Il semble refuser la gloire et parvient à la conquérir. Il aura passé sa vie à déconcerter ceux qui croyaient pouvoir fixer sa place dans l'histoire des arts, à irriter les uns, à fasciner les autres et à susciter au même instant l'irritation et la fascination.

Tous ceux qui se sont penchés sur son œuvre ont éprouvé cette ambiguïté, cette étrange saveur de cendres et de printemps.

C'est une somme de contrastes. Anarchiste destructeur, il construit une œuvre protéiforme qui est un éternel prodige d'invention. Il jette à la face de l'homme les pires cruautés qui lui aient jamais été infligées, et il ne cesse, à sa manière, de l'exalter. Il la décompose, la détruit pour la reconstruire et la recomposer. On sent en lui la révolte comme un souffle de feu maléfique et ravageur, mais voilà que ce souffle stimule et fait naître une sorte d'ardeur vitale.



CARTE A JOUER, COMPOTIER, VERRE. Papier collé et dessin. Paris 1914. Le papier peint que Picasso a utilisé ici imite une technique mouchetée de la peinture en bâtiment. (Collection particulière.)

(1) Le dernier paru est un recueil de documents iconographiques présentés par son ami Jaime Sabartès. On y voit le portrait de ses trisaïeux, de ses oncles et tantes, ses photographies et portraits aux différents âges de sa vie, ses mains, les lieux où il a vécu. C'est un livre de dévotion. (Pierre Cailler, éditeur.)

LE FAUTEUIL ROUGE. C'est en 1931 que Picasso exécuta cette œuvre sur contreplaqué en utilisant de l'huile et du Ripolin. C'est probablement une des premières fois que le peintre combina ici la face et le profil d'un visage. — Ci-dessous, LES FEMMES D'ALGER, dernier des quatorze panneaux peints sur toile que Picasso commença le 13 décembre 1954 et termina le 14 février 1955.

Et pourtant après le jeu des courbes grasses, des couleurs étalées avec virulence, n'assistons-nous pas à la volonté de désintégration d'un monde, ou plutôt à la négation de ce monde pour ne vivre qu'avec certains signes sacrés, les seuls que veut connaître l'artiste ? La nature est vidée de tout ce qui l'anime, et, au gré de ses impulsions, Picasso trace les vocables qui s'y réfèrent hors de l'espace et du temps dans un langage imaginaire qui s'impose avec une telle violence qu'il s'incruste dans la mémoire. C'est le grand cri noir de *Guernica*, les femmes assises au visage vu de face et de profil, les nus désarticulés et comme cristallisés, les terribles tauromachies. Tout cela a été répandu avec une profusion incroyable, une activité de démiurge qui ne se lasse jamais de procréer et de multiplier ses monstres.

L'EXPOSITION organisée par M. Maurice Jardot, au musée des Arts décoratifs, est un chef-d'œuvre de présentation simple, claire, intelligible, où tout est à la place qui convient, et dont les vertus didactiques sont en quelque sorte sous-jacentes. Les voisinages, les contrastes, loin de se nuire, semblent, au contraire, s'engendrer l'un l'autre et se mettre en valeur. Par delà cette diversité si mouvementée, nous retrouvons toujours vivante, écrasante, la personnalité de l'artiste. Certains craignaient non sans raison le disparate, et nous voyons, au contraire, régner une incontestable unité. Telle est la présence du génie.

Certes, les tableaux réunis ne sont pas toujours les meilleurs. Il en est de haute classe que leur dispersion à travers le monde n'a pas permis de rassembler ici. D'autres, il faut bien le dire, ne font pas mauvais de voir justement dans ses inégalités un ensemble dont trop de commentateurs veulent nous faire croire qu'il n'est composé que de pièces toujours extraordinaires. Extraordinaires, sans doute, car il n'y a rien d'ordinaire chez Picasso, mais sujettes à des faiblesses que ne voile pas toujours la férocité des procédés.

B. CH.

PORTRAIT DE MAIA (huile sur toile), 1938.

JEROME BOSCH « Portement de Croix. »
(Fragment. Musée des Beaux-Arts, Gand.)

GAND CÉLÈBRE LE SOUVENIR DE CHARLES-QUINT

APRES quatre siècles de rancune justifiée, les Gantois ont rendu hommage au plus illustre de leurs compatriotes en célébrant le souvenir de Charles-Quint, né à Gand le 25 octobre 1500, par une exposition d'une rare qualité.

Quel magnifique sujet ! Un empereur d'une activité prodigieuse, ami du faste, des arts, des sciences, des lettres, qui régna pendant cinquante ans sur une grande partie du monde civilisé ! Comme l'écrit Paul Esckhout, conservateur du musée des Beaux-Arts de Gand, organisateur de cette manifestation, « depuis les Pharaons et les Césars, nul monarque n'aura vu sa gloire célébrée de son vivant et commémorée à travers les siècles par une telle diversité et une telle profusion d'œuvres — peintures, sculptures, tapisseries, miniatures, gravures, orfèvreries, armures — témoins de l'esprit et de la culture de son règne ».

C'est à travers ce foisonnement de richesses artistiques et documentaires (à l'époque les deux choses étaient inséparables) répandues à travers cent collections d'Europe qu'ont été choisies les œuvres capables de nous donner l'image la plus exacte et la plus heureuse de la cour de Charles-Quint et, débordant ce cadre, de la civilisation de son temps. En définitive, c'est un tableau de la Renaissance en Espagne, en Bourgogne, dans les Allemagnes, en divers pays de la péninsule italienne et dans les Pays-Bas qui nous est présenté et qui permet à l'amateur de faire les comparaisons les plus intéressantes entre les grands courants internationaux.

Bien que le portrait y tienne la place importante commandée par une telle évocation, nous échappons à la monotonie des galeries de portraits. Les armures éblouissantes, vivantes et modelées comme des sculptures, la vaste tente brodée d'arabesques de soie par les dames de Grenade, des portraits sculptés, des tapisseries ornent des salles composées avec un art parfait.

Des manuscrits, des miniatures, des sceaux et des médailles, des gravures, des cartes, des livres, des documents de toutes sortes ne nous laissent rien ignorer des centres de puissance commerciale qui sont si souvent à l'origine de l'essor des arts, ni des rivalités politiques et religieuses qui menaient les princes au combat.

ALBERT DURER « Cigogne. »
(Dessin à la plume.)

TOUT ceci nous aide à comprendre la partie évidemment la plus importante de l'exposition, celle qui nous montre l'efflorescence des arts plastiques dans les Pays-Bas au temps de Charles-Quint. Dix tableaux de Bernard van Orley, dont deux portraits de Charles-Quint adolescent, le triptyque Haneton de Bruxelles et le délicieux visage de Marguerite d'Autriche (qui provient d'une collection parisienne) témoignent de la maîtrise de cet artiste. Une série de ses dessins préparatoires pour les *Chasses de Maximilien* ont été rassemblés, qui présentent pour les admirateurs de ces chefs-d'œuvre le plus vif intérêt. Le Titien, Patenier, Antonio Moro, Frans Floris, Gossaert, Jérôme Bosch, Cranach, Clouet, parmi bien d'autres, composent la merveilleuse couronne tressée à la gloire de l'empereur et de son temps.

Le succès de cette exposition est si vif qu'il a été décidé de la prolonger d'un mois, c'est-à-dire jusqu'au 31 juillet.

B. CH.

VAN ORLEY « Marguerite d'Autriche. »

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SÉRULLAZ

PORTRAIT D'ARTISTE

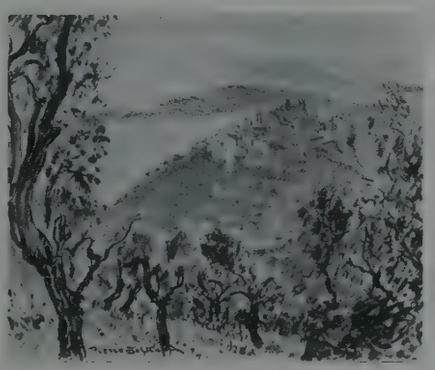
BOULEAU est un artiste complet, c'est-à-dire qu'il pratique toute la gamme des activités rayonnant autour de la peinture. Peintre, décorateur, illustrateur, Bouleau demeure imprégné de la grande tradition de son métier et de son art ; car il n'a garde d'oublier que, dans le passé, l'artiste était d'abord un artisan fier et sûr de sa technique, avant d'être fier et sûr de son génie.

Peintre, Bouleau reste varié dans ses interprétations des thèmes : compositions rythmées, portraits, paysages, natures mortes. Après être passé par une période où dominait la couleur, intense, violente même, dans sa richesse, l'artiste est revenu à une conception plus nuancée des valeurs, des harmonies subtiles ; ceci est notamment visible dans ses paysages de Paris ou des environs, pleins des délicatesses de l'atmosphère. Décorateur, Bouleau a orné de fresques — technique qu'il pratique en maître — les églises Saint-François-d'Assise, à Paris, de La Varenne-Saint-Hilaire et de Drancy (le Christ aux anges). Sur le plan profane, ses décorations à l'école de Laigle — jeux d'enfants — sont d'une exquise poésie et dénotent que Bouleau sait adapter son talent aux différentes formes plastiques qu'il doit interpréter. Projets de tapisseries, illustrations de la « Passion selon saint Jean » et du livre de R. Vincent « Campagne », graveur pratiquant les diverses formes de cet art, décorateur (ses esquisses aux crayons de couleurs sont très intéressantes), Bouleau continue de travailler inlassablement dans le silence et à la recherche constante de la beauté.

EMILE BOUNEAU est un des grands peintres actuels. Ne devant rien à personne, travaillant hors des contingences esthétiques ou commerciales du temps, Bouneau est un rêveur, un poète qui imagine un monde à l'idée qu'il s'en fait... « où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé ». Il dépouille à l'extrême, et se rattache ainsi à l'esprit des Chinois et des Orientaux ; il recherche le style et tend vers l'absolu. Mirages, impondérables, essence de toute chose ! Bouneau suggère et sait émouvoir par la compréhension secrète et poétique qu'il décèle et évoque dans l'homme, dans la nature, dans l'objet. Il perce le mystère de la forêt comme celui de la mer ou de l'équilibriste. L'infini dans une sensation, la rêverie du poète ébloui devant l'univers, la synthèse du monde pour en exprimer la beauté et la grandeur, enfin le mystère de la nature, dont nous parlions plus haut, voilà l'art incomparable d'Emile Bouneau.

AMEDEE DE LA PATELLIERE reste avec Dunoyer de Segonzac un de nos grands maîtres de l'art contemporain, qui, réagissant, après 1918, contre le cubisme, revient vers la grande tradition de la peinture française de la réalité. Réalité poétique, bien entendu. La Patellière eut une prédilection pour les sujets rustiques, et il sut pénétrer et traduire dans toute sa noblesse, à la suite de Louis Le Nain, la noblesse et la distinction de l'âme paysanne et de la vie champêtre. Comme chez Georges de La Tour, l'art de La Patellière est tout d'intériorité et de mysticisme. Dans la magnifique exposition de ses dessins à la Galerie Marcel Guiot, on est ému par ce sens de la mesure, ce recueillement et cette sérénité poétique : l'homme chez La Patellière reste étroitement lié au grand rythme universel du monde.

LE prix de la Jeune Peinture vient d'être décerné à Pierre Henry. Dans ces colonnes nous avions déjà souligné le talent très personnel de ce peintre, tout ce qu'il apportait de neuf, de sensible, de poétique ; combien son graphisme très pur et distingué était générateur de formes et lourd de pensée. Nous sommes heureux que ce talent soit enfin reconnu, et nous félicitons le lauréat.



P. BERTRAND « Paysage à Eze-sur-Mer. »

PIERRE BERTRAND a un talent délicat de coloriste. Dans ses paysages il reste épris de l'art des impressionnistes et il évoque la lumière et l'atmosphère avec sensibilité. Dans ses vues d'Eze-sur-Mer, notamment, Pierre Bertrand excelle à pénétrer l'âme même de ce site ; son sentiment de l'espace, son sens du rythme et ses coloris atteignent ici à plus de subtilités nuancées. Peinture sincère, saine, joyeuse et vibrante (Galerie Cambacérès).

JULIE MANET (Mme Ernest Rouart) expose ses œuvres dans son atelier de la rue Paul-Valéry. Fille de Berthe Morisot et nièce d'Edouard Manet, elle évolua tout enfant dans le milieu impressionniste, dont son art reste encore tout imprégné. Certaines de ses copies exécutées à l'huile ou à l'aquarelle, d'après Manet, sont mêlées parfois de touches à la Renoir ou à la Berthe Morisot. Les paysages, portraits, natures mortes ou nus sont riches de couleurs et de lumière et expriment la joie de peindre.

UNE exposition de l'œuvre de Jacques Vengeon à la Galerie de la Maison des Beaux-Arts consacre le beau et noble talent de ce jeune sculpteur mort prématurément, à vingt-quatre ans. Elève de Georges Saupique, il fut imprégné de la grande tradition de son métier. Sa personnalité apparaît dans les quelques bustes qu'il exécuta au cours de sa trop brève carrière et dans ses plus nombreux dessins, études de mouvements et de formes, œuvres denses, expressives, sensibles, et parfois monumentales et grandioses, telle cette admirable tête d'homme où s'accuse la beauté des très grands talents.

ISABELLE ROUAULT a su dans sa peinture, et nous l'en félicitons vivement, déjouer l'écueil redoutable d'être la fille d'un peintre exceptionnel. Aucune appartenance à l'art et au style de Georges Rouault. Elle peint avec sa propre sensibilité, fine et distinguée ; elle a une palette qui ne doit rien à celle de son père, et si nous insistons sur ces faits, c'est tout à l'honneur d'Isabelle Rouault, car cela dénote une personnalité évidente que de ne pas se laisser entamer par celle, si forte, d'un père tel que le sien. Celui-ci, dans la préface qu'il lui consacre, parle d'un « modeste et discret sillon »... La sincérité, en art, est la base essentielle à tout talent véritable, et nous apprécions dans l'œuvre d'Isabelle Rouault cette sincérité et cette modestie (Galerie Bernheim Jeune).

UNE remarquable exposition de dessins, aquarelles et estampes d'Hiroschigé, organisée à la Galerie Huguette Berès, nous montre comment un des plus grands maîtres de l'estampe japonaise innova avec une incroyable audace dans tous les domaines : composition, dessins, coloris, expression poétique, et quelle fut la portée de son art hors même de son pays, puisque Van Gogh, Gauguin et les Nabis et bien d'autres artistes encore lui doivent tant. Puisse cette nouvelle manifestation consacrée à l'œuvre d'Hiroschigé être le point de départ de nouvelles inspirations artistiques et de découvertes de nouveaux talents ! L'artiste, l'amateur, le profane même seront séduits par l'art de ce prestigieux maître, présenté ici avec le plus grand goût. Nous attirons spécialement l'attention sur la beauté et la rareté d'un album de quarante dessins.

LEOPOLD SURVAGE est un visionnaire, une sorte de surréaliste épris de cubisme. Mais ces tendances chez lui sont exemptes de formules, il n'aime pas le procédé, et son art reste plutôt l'héritier des grands principes chers aux artistes mosaïstes byzantins. Rigueur, sens du grandiose, vision quasi mystique d'un monde réel mais plein de mystère, telle nous apparaît l'exposition de Léopold Survage à la Galerie Drouant-David.

BENN « Danseuse. »

LES PLUS GRANDS FAUX DU MONDE
SE SONT DONNÉ RENDEZ-VOUS AU GRAND PALAIS

PAR **JEROME CHARLES**

CE DEGAS EST FAUX. Dans le vrai, universellement connu, la danseuse n'est pas le motif central.

D'APRES UNE ESTIMATION des musées nationaux, il y a soixante et une fausses « Joconde » en circulation à travers le monde.

ON connaît peut-être le mot d'Alfred Capus sur Corot : « L'auteur de 3.000 tableaux, dont 10.000 ont été vendus en Amérique. » Alfred Capus est aujourd'hui dépassé : c'est à 103.227 que se monte la dernière estimation des toiles de Corot qui ont traversé l'Océan. La même statistique fait état de 113.254 sanguines de Watteau et de 140.000 Utrillo. Une bagatelle...

Il ne pouvait donc être question d'exposer tous les faux Corot à l'exposition du « Faux dans l'art et dans l'histoire » du Grand Palais, même pas toutes les sortes de faux imaginables, il y en a trop ! Mais ce qu'on a rassemblé est autrement instructif.

On doit d'abord préciser les intentions des organisateurs, et pourquoi cette exposition se situe dans le cadre du Salon international de la police, qui rassemble, si l'on ose dire, les violons d'Ingres des policiers de seize nations. Car l'idée que poursuivent M. Théus, président du comité d'organisation, le commissaire Isnard et ses collaborateurs, MM. Le Gurun, Fauvel et Richard-Blanchard, paraît, si l'on examine l'ensemble du catalogue, remarquablement nette ; il s'agit de montrer :

1° Que le faux, si parfait soit-il, peut être décelé ;

2° Que les services de répression et les laboratoires techniques sont armés pour cette détection ;

3° Que le public peut être éduqué et que c'est à lui, bien souvent, qu'il appartient de s'entourer des précautions nécessaires s'il veut éviter d'être victime de la fraude.

CE qui frappe le plus, en effet, dans ce « musée temporaire du faux » (où il faut peut-être voir l'esquisse d'un musée permanent), c'est d'abord la grossièreté de certaines pièces.

On a déjà vu, à l'exposition plus réduite qui eut lieu l'an passé, la célèbre collection Vrain-Lucas ; elle dépasse en cocasserie tout ce qu'un humoriste pourrait imaginer. Rappelez-vous l'histoire : pendant huit années, de 1860 à 1869, le grand géomètre Michel Chasles, de l'Institut, l'une de nos plus pures intelligences mathématiciennes, crut avoir découvert une mine d'autographes sensationnels. « Mine » est le mot puisque le naïf collectionneur n'acheta pas moins de 27.345 documents, attribués à 660 personnages différents. Les joyaux de cette collection unique au monde sont sans doute les lettres d'Alexandre le Grand à Aristote, de Cléopâtre à Jules César, et de Lazare ressuscité. Michel Chasles aurait sans doute vécu toute sa vie dans l'euphorie du collectionneur comblé, s'il n'avait eu finalement la malencontreuse idée de communiquer à l'Institut des lettres de Pascal prouvant que celui-ci avait découvert avant Newton la gravitation universelle.

A côté de ces chefs-d'œuvre d'humour la tiare de Saïtapharnès paraît un amusement d'enfant.

Il est vrai que la simplicité des acheteurs est proprement insondable. Voici un tableau de Jongking signé « Jonkind », sans g... Voici un Daumier qui porte au dos une reproduction destinée à l'authentifier ; regardez, un coup d'œil suffira : les détails du décor ne sont pas les mêmes sur le tableau et sur la reproduction... Voici un sous-bois de Corot portant un cachet « Vente Corot » ; or les cachets « Vente Corot » sont connus ; ils sont au nombre de deux ; ils sont soigneusement conservés ; ils ont été reproduits partout ; et ceux de notre

UTRILLO ET LUCIE VALORE, sa femme, faisant la différence d'un vrai et d'un faux Utrillo avec M. le commissaire principal G. Isnard (à gauche) et M. L. Boyaval, vice-président de l'A. N. P. (à droite).

LORSQUE LES EXPERTS en art sont indécis sur l'authenticité d'un tableau, il reste encore de nombreux moyens scientifiques, tels que ceux dont se sert M. Cordovado, pour déceler les faux. Rappelons que le Musée du Louvre notamment (voir « France-Illustration » Noël 1950) dispose d'un service scientifique doté d'un laboratoire où, grâce à la microphotographie, à la macrophotographie, aux rayons infra-rouges et ultra-violets, à la spectroscopie et à la spectrographie, toute fraude peut être mise en évidence.

« Sous-Bois » n'ont aucun rapport avec l'un quelconque d'entre eux ! Voici un faux Monticelli dont les empâtements caractéristiques ont été réalisés avec des petits cailloux mêlés à la pâte et repeints : inutile de dire que la radiographie doit être très spéciale... Voici... Mais il y a naturellement des réalisations plus sérieuses, et c'est là que notre méfiance a besoin d'être éveillée.

LE faux, en effet, s'étend à tous les domaines. Faux papiers, faux passeports, faux autographes, faux silex et fausses haches néolithiques, choisissez ! Les faux débordent le département des timbres, des billets de banque, des monnaies, des dentelles, des étoffes, des sculptures, des objets d'art et des tableaux. Ils gagnent l'archéologie, l'ethnographie. Ne possède-t-on pas le « fac-similé » du pacte qu'Urbain Grandier, « le sorcier de Loudun », signa avec le diable, et qui porte la signature authentique de Belzébuth ? La plus ancienne contrefaçon connue se situe un siècle avant Jésus-Christ : il s'agit de bouchons d'amphores gauloises qui permettaient de faire « passer » le vin gaulois pour du vin de Naples (leurs rapports sont à peu près ceux du vin d'Algérie et du chambertin). Il y a même des faux papillons ; ne riez pas, ils ont été prêtés par Eugène Le Moult, le grand entomologiste qui vient de publier ses Mémoires et qui fait autorité en la matière.

Certains faux représentent un grand effort d'ingéniosité. Vous souvient-il de la « Vénus au navet » ? L'aventure vaut qu'on s'y arrête : vers 1936-1937, un paysan découvrit dans un champ de Saint-Just-sur-Loire un buste de statue que les autorités compétentes qualifièrent de gallo-romaine. Admiration, réunions, estimations, communications, jusqu'au moment où un sculpteur, nommé Crémonèse, si je ne me trompe, prétendit que la fameuse « Vénus » avait été exécutée quelques mois plus tôt dans son atelier. Protestations. Contestations. Mais le sculpteur sortit, comme d'une boîte à malices, le nez cassé et le bras coupé de la statue, qui s'adaptaient exactement au buste retrouvé !

JE ne reprendrai pas l'histoire des faux Millet, ni celle, plus récente, des faux Vermeer : le commissaire Isnard a fort bien exposé cette dernière dans le volume qu'il vient de consacrer aux « Pirates de la peinture » (Flammarion, éditeur). Si vous examinez le « Lavement de pieds » et la « Dame à l'épinette », vous pouvez juger vous-même des qualités exceptionnelles de ce faussaire du nom de Van Meegeren, qui restera longtemps maudit des Hollandais et des amateurs d'art. En attendant, les tribunaux n'ont pas encore jugé le procès qui opposait le collectionneur Van Beuningen et l'expert Coremans au sujet des « Disciples d'Emmaüs » et de « la Cène ». Ils ne le jugeront peut-être jamais, puisque la mort vient de frapper l'une des parties.

Et l'affaire de la mâchoire de l'homme de Piltdown ?

En avait-elle fait couler de l'encre, cette mâchoire ! C'était un des hauts sujets de l'anthropologie. Les uns y voyaient une mâchoire de chimpanzé, d'autres faisaient observer (je cite R. Broom) « combien il serait invraisemblable qu'un homme eût laissé son crâne sans sa mâchoire et qu'en même temps un chimpanzé eût laissé sur place sa mâchoire sans son crâne ». Puis l'unanimité se fit. Puis la mâchoire devint classique. Puis l'on découvrit — beaucoup plus tard — que la mâchoire était un faux.

Ne jetons pas pour cela la pierre aux experts. Admirons plutôt l'ingéniosité avec laquelle ils ont forgé tout un matériel pour s'y reconnaître : voyez plutôt comment, de la loupe au microscope, de la microphotographie à la macrophotographie, de la lumière de Wood aux rayons X et aux rayons ultra-violets, M^me^ Hours, qui dirige les Services scientifiques du Musée du Louvre, démonte, touche par touche, une œuvre qui, pour l'œil, paraît authentique.

CAR il faut un matériel varié pour répondre à la variété des moyens mis en œuvre par les faussaires.

S'agit-il de monnaies ? Vous avez le choix entre divers procédés : les matrices de bois, les moules en plâtre et la galvanoplastie.

On ne trouvera mentionnées ici que les ventes principales, celles où ont figuré plusieurs Corot importants :

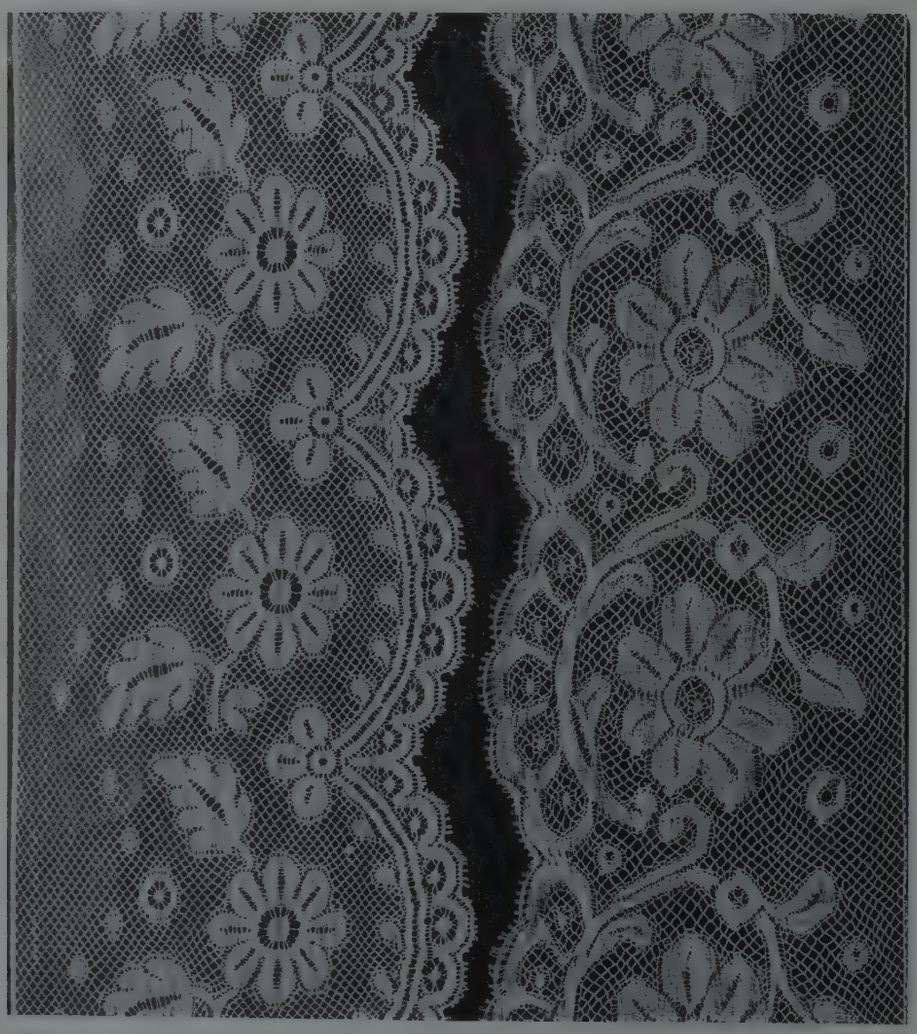
1858 14 avril, Paris, *Vente de trente-huit tableaux par M. C. COROT paysagiste* (Hôtel Drouot).

1875 26 mai, *Vente posthume Corot.* Catalogue des études esquisses, dessins et eaux-fortes par Corot dressé par M. ALFRED ROBAUT lithographe et de tableaux, dessins, curiosités diverses composant sa collection particulière (506 tableaux). L'exemplaire annoté par Alfred Robaut, avec des croquis à la plume en marge de chaque tableau, est reproduit en fac-similé dans le grand ouvrage de Robaut et Moreau-Nélaton (tome IV). Sur toutes les œuvres figurant à cette vente a été imposé l'un des deux cachets ci-dessous :

VENTE COROT

VENTE COROT

NOTEZ BIEN ces deux graphismes : sur toutes les œuvres de Corot dispersées aux enchères a été apposé, pour les authentifier, l'un de ces deux cachets. Ce qui n'empêche pas les faussaires d'en inventer.



L'ART DES FAUSSAIRES se donne libre cours dans tous les domaines où il peut y avoir de l'argent à gagner. Non seulement la peinture et la sculpture, mais encore les monnaies, les timbres-poste, les écrits d'auteurs ou de personnages célèbres, voire même les dentelles, rien n'échappe à leur coupable industrie. Ci-dessus, de ces deux « valenciennes », seule celle de gauche est vraie, l'autre n'est qu'une imitation.

Vous intéressez-vous aux timbres ? Sachez que l'on distingue, au moins (outre le « faux total », aujourd'hui délaissé) : le maquillage, le lavage, la réparation abusive, la fausse surcharge, la fausse oblitération, les faux « tête-bêche », les truquages, la modification des dentelures et l'altération des nuances. C'est ainsi que la transformation d'un « zéro » en « cinq » fait d'une vignette courante une variété rare ; c'est ainsi qu'un « jus » bleu appliqué au banal « 20 centimes Empire non dentelé » en fait le « bleu sur verdâtre » infiniment rare.

Et puisque j'en suis au chapitre des timbres, je ne puis résister à vous parler de Sperati... N'a-t-il pas prêté 32 pages pour l'exposition ?

Jean de Sperati passe pour faire le désespoir des experts en timbres-poste. Non que ses imitations ne soient décelables ; on peut, paraît-il, arriver à les reconnaître ; mais la fidélité en est exemplaire. C'est que Sperati n'est pas un faussaire : il considère sa production comme de la « philatélie d'art » et accepte même de la signer. Pourtant, lorsqu'un « Sperati » est en circulation, tout peut arriver...

PREFEREZ-VOUS savoir à quoi l'on s'expose en achetant de la peinture sans s'informer ? J'emprunte la réponse à Simone Jean Cahen-Salvador, qui a examiné une à une, longuement, toutes les toiles de l'exposition et en a rédigé les notices. Voici qu'il faut distinguer les copies serviles, l'interprétation, les montages, les emprunts partiels, les fausses esquisses d'œuvres authentiques, les « à la manière de » et les faux grossiers. Pourtant, conclut-elle avec optimisme, « il arrive parfois que savoir-faire et talent imprègnent assez une imitation ou un faux pour leurrer pendant quelque temps savants et connaisseurs. Mais l'erreur ne saurait durer ; en effet, il se dégage des faux, si parfaits soient-ils, une atmosphère, une « aura » qui rend mal à l'aise le savant ou l'amateur éclairé ; le sceau de la falsification transparaît toujours à la fin ».

De tous les grands musées étrangers, avec générosité, les exemples destinés à vérifier cette thèse sont venus pour aider à l'éducation du public.

BIEN sûr on rencontre des cas litigieux : ainsi, dans la mémorable affaire de Glozel, il vaut mieux s'en tenir à exposer les deux théories en présence... Bien sûr, on rencontre aussi des « canulars » ; témoin le retentissant « Coucher de soleil » signé Boronali et qui avait été peint par la queue d'un âne.

On peut épiloguer à l'infini.

Il vaut mieux jouer au jeu des « faux et des vrais Dufy », qui promet d'être un des meilleurs souvenirs que laissera aux visiteurs cette exposition : vrais et faux exposés côte à côte, à vous de vous débrouiller !

Je trouve cela, pour ma part, infiniment savoureux.

S'il ne vous plaît pas, vous pouvez méditer à loisir sur les lettres de Pata à Courbet : celui-là y remercie celui-ci d'avoir bien voulu signer les toiles qu'il lui avait soumises. Il est vrai que, lorsque Gustave Courbet trouvait les toiles de Pata indignes de lui, il l'autorisait à les signer seulement « G. C. ». L'une d'elles porte même leur double signature...

POUR terminer, je voudrais raconter une histoire que j'ai entendue il y a longtemps. J'ignore si elle est exacte, mais elle correspond à mon propos.

Il s'agit d'un riche collectionneur qui achète un Raphaël en Italie à l'époque où l'exportation du patrimoine national est interdite. Pour le passer à la frontière, il le fait recouvrir d'un portrait de Mussolini. Puis, parvenu sans encombre dans son pays, il le donne à nettoyer à son restaurateur habituel et va se reposer dans sa maison de campagne.

Au bout de quelques jours il reçoit le télégramme suivant :

« Ai gratté Mussolini, ai trouvé Raphaël. Stop. Ai gratté Raphaël, ai trouvé Mussolini. Stop. Dois-je continuer ? »

Je la dédie aux courageux organisateurs de la Sûreté nationale.

LES PIÈCES DU MOIS

PAR GILLES DEBOISGE

LE PAVILLON DES ENFANTS . A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

ÉLIZABETH LA FEMME SANS HOMME SANS FILET

AU THÉATRE MARIGNY

DANS toutes ses pièces Jean Sarment s'est montré un poète, mêlant le rêve et la réalité, alliant au présent le souvenir et ses mirages. Bien souvent le résultat fut excellent. Qu'on se rappelle « le Pêcheur d'ombres », « Léopold le bien-aimé », « les Plus Beaux Yeux du monde ».

Les huit tableaux du « Pavillon des enfants » sont pleins de nostalgie. Ce pavillon s'élève quelque part du côté du Havre, non loin d'une vaste maison de campagne, et nous y assistons, au début, aux jeux presque innocents d'un garçon et de deux fillettes, déjà capables pourtant de souffrir et d'être cruels. Nous les retrouverons cinquante ou soixante ans plus tard dans ce même lieu, centre de la vie familiale. Entre ces enfants du premier tableau devenus des vieillards, Numa, Herminie et Céleste, la pièce, assez compliquée, va se dérouler.

Numa est un septuagénaire gaillard. Marié depuis cinquante ans à Herminie, il ne se loue pas trop de son existence conjugale. Surtout, il a dû supporter à son foyer la sœur de sa femme, Céleste, cauteleuse et tyrannique, qui prétend régenter la maison. Il la déteste, il l'injurie, il la malmène, il va jusqu'à tirer sur elle (à blanc). Or cette Céleste ne lui a pas toujours été indifférente. Le jour de ses noces d'or, Numa découvrira qu'il a été l'unique amour de la vieille fille. Et il découvrira en même temps que si Céleste a pu tenir dans la maison la place qu'elle y a prise, c'est qu'elle faisait « chanter » Herminie qui a eu autrefois une liaison avec Marius, le frère de Numa (ces Normands ont des prénoms bien méridionaux). Une liasse de lettres enfouie dans le cheval mécanique que l'on conserve dans le pavillon éclaire Numa sur son infortune.

Parallèlement se déroule une autre intrigue. Anne-Marie, la petite-fille de Numa,

LE PAVILLON DES ENFANTS, de Jean Sarment, d'une poésie assez mélancolique, à trouvé, à la Comédie-Française, des interprètes de grande classe. En voici trois : MM. Escande, Clariond et Mme Bretty.

LE MOIS THÉATRAL

LA reprise du CAPITAINE SMITH au théâtre Montparnasse a été accueillie très favorablement. La comédie de M. Jean Blanchon, que Marcel Herrand révéla au public, écrite soigneusement et élégamment, est un fort aimable divertissement. On sait qu'elle repose sur l'étude du caractère d'un vaniteux que l'auteur a délibérément poussée vers la bouffonnerie. « La vanité n'entend raison que lorsqu'elle est contente », a dit Joubert, ce qui n'est sans doute pas la plus profonde de ses pensées. Le capitaine Smith, brave navigateur, laisse à terre, pendant ses voyages, une jeune et charmante femme qu'il traite sans trop d'égards quand il est là, tant il est infatué de lui-même et de tout ce qui se rapporte à son importante personne. Il arrive ce que vous pensez, pour la plus grande commodité des auteurs dramatiques. Mais notre homme est si « glorieux » qu'il finira par accepter, après une résistance assez molle, et bientôt même par tirer grand honneur des espoirs de postérité venus à son épouse en contemplant longuement et passionnément l'image de son seigneur et maître ! Ce n'était d'ailleurs qu'une

LES FILS de Georges Feydeau, Mme Georges Courteline et Mme Jean de Létraz au cocktail de Bobino.

fausse espérance. La dame tâchera de mieux faire pendant le prochain voyage de son mari.

On aurait souhaité que le metteur en scène, M. André Clavé, poussât plus résolument vers la farce cette histoire d'une drôlerie absurde et qui, ici, se décolore un peu. Avec sa robuste carrure et sa voix profonde, M. Raymond Souplex devait être un excellent « captain » ; Mlle Anne Carrère, toute gracieuse, forme, avec Alain Mac-Moy, charmant jeune premier comique, un couple séduisant. Et après avoir loué MM. Jean Bolo, André Laurent et Mme Madeleine Barbulée, qui donne beaucoup de relief à Mme Berkeley, il faut dire que le décor et les costumes de Mme Galliard-Risler sont pleins d'esprit.

AU théâtre des Arts : T. T. X. Il y a d'abord un étonnant comédien nommé Darry Cowl. Il bafouille et s'embrouille avec un art savant et un naturel parfait. On ne lui résiste pas. La scène où il explique le sartrisme et l'existentialisme est véritablement désopilante. Et comme il ne paraît pas au deuxième acte, que ce deuxième acte semble long ! Pourtant il y a d'autres excellents acteurs. Alice Cocéa, si fine, si malicieuse, si élégante, qui a réglé la mise en scène, Robert Vattier, Christiane Wiegant, Claude Rich, Françoise Favier, Jean Lagache, une distribution éclatante ! Les décors, les costumes sont agréables. Bref, Mme Roubé-Jansky a mis cette

retrouve un cousin qui est allé gagner sa vie hors de France, et qu'elle aime, et qui l'aime. Va-t-elle se laisser séduire par l'aventure et fuir ? Mais non. Elle n'est pas faite pour l'aventure et elle restera avec le fiancé calme et plein d'assurance qu'on lui a choisi — pas un rêveur, celui-là !

La pièce démarre lentement et on se demande même pendant les premiers tableaux s'il y aura vraiment une pièce. Traits éparpillés, répliques inachevées, silences pleins d'intentions, un art pointilliste. Mais peu à peu l'action s'organise, se resserre, prend du relief, et la dernière scène entre Numa et Céleste est d'une vigueur émouvante. Ces deux personnages sont remarquablement dessinés. On ne les oublie pas. Ils ont, il est vrai, bénéficié de l'interprétation de deux très grands acteurs. Mme Berthe Bovy et M. Aimé Clariond ont été admirables. Mme Béatrice Bretty, dans un rôle bien difficile, languissant, larmoyant et quasi immobile, n'a pas été moins remarquable. Et l'on ne voit que des compliments à adresser à Mlle Yvonne Gaudeau, à Jean Piat, excellent dans un emploi qui n'est pas le sien, à Julien Bertheau, qui a heureusement réglé la mise en scène dans les décors très réussis de François Ganeau et à qui peu de répliques suffisent pour affirmer son autorité, à tous enfin, en détachant pour leurs intelligentes compositions Denise Gence et Magali de Vendeuil.

On a parlé, à propos de ce « Pavillon », de Tchékhov. Il était loisible aussi de nommer Jean-Jacques Bernard et, en remontant, Curel et même l'Henry Bataille tourné vers son enfance. Mais ces rapprochements n'empêchent point la pièce d'être fortement marquée de l'empreinte si personnelle de Jean Sarment. Seulement, l'ironie qui se jouait autrefois à travers ses propos sensibles s'est durcie. Il nous a paru plus rude, plus amer.

QUAND « Elizabeth la femme sans homme » fut créée (Germaine Dermoz y trouva un de ses grands rôles), l'explication imaginée par M. André Josset du « cas » de la reine vierge fut reçue comme une trouvaille audacieuse. Aujourd'hui, cette explication physiologique (M. André Josset est médecin) ne nous touche guère et nous choque peu. La moindre lueur psychologique nous intéresserait davantage. Après tout, il se peut que, comme le veut M. Josset, Elizabeth, violée dans sa jeunesse, en ait conservé une inhibition. Sans doute de nos jours la psychothérapie la délivrerait-elle de cet état obsessionnel. Mais il faut avouer que cette révélation, dont l'auteur attend visiblement grand effet et qu'il retarde de tableau en tableau jusqu'au dernier, ne nous bouleverse pas.

Cela dit, la pièce de M. André Josset est adroitement construite. L'habileté de l'auteur est même grande si l'on réfléchit que la première partie ne fait que répéter la même situation. Essex, favori de la reine, réclame sans cesse charges et honneurs. Elizabeth lui en accorde, mais non pas généralement ceux qu'il souhaitait, car elle entend rester maîtresse de ses décisions. Et Essex, vaniteux et peu adroit, se répand en fureurs. La fin de la pièce offre un beau prétexte à l'interprète de la vieille souveraine pour montrer sa virtuosité. Mme Annie Ducaux n'y a pas manqué, et nous avons admiré la comédienne. M. Roland Alexandre paraît un peu mince dans Essex, M. Bernard Dhéran est très fin en François Bacon. Quant à Mlle Hélène Perdrière, charmante à son habitude, quand se décidera-t-on à lui confier les rôles que mérite son talent ? Car enfin Mary Howard...

Cette reprise s'imposait-elle ? En cherchant pourquoi elle nous a un peu déçus, il semble qu'il en faille trouver la raison dans l'absence de style. M. Josset écrit d'une façon claire. Mais sa langue n'est jamais évocatrice et porteuse de la poésie sensuelle, éclatante et farouche du siècle d'Elizabeth.

CEUX qui avaient vu, à la Comédie des Champs-Elysées, l'an passé, le trio des Gobbi ont été, je pense, un peu déconcertés d'abord par le spectacle, présenté par Alberto Bonucci, qui fut un des Gobbi, au théâtre Marigny. La formule des Gobbi valait par la concision, le ramassé, le trait percutant. Sans doute eût-elle été un peu noyée sur la vaste scène de Marigny. Bonucci a cherché autre chose. Il nous offre une vaste parade avec clowns et ballerines dont le titre pourrait être « la Vie est un cirque ».

Le thème est toujours le même, la dépersonnalisation de l'individu, écrasé par une société mécanisée où la liberté n'est qu'un mot presque séditieux, où le rêve et la poésie n'ont pas de place. N'allez pas pourtant chercher du Kafka là-dessous. Si l'humour se dilue parfois un peu, la bonne humeur subsiste généreusement. « Anne » est une charge excellente des mœurs cinématographiques. « La Ville » fait penser à Charlot.

Et puis Alberto Bonucci et ses compagnons sont de merveilleux acteurs. Mimes, chanteurs, danseurs, acrobates, ils ont toutes les cordes ; ils passent avec aisance d'un exploit à un autre. Et leurs voix éclatantes sonnent avec une gaîté de fanfare.

ELIZABETH, l'héroïne de M. A. Josset, incarnée par Mme A. Ducaux, et son favori Essex (M. R. Alexandre).

LE MOIS THÉATRAL

(SUITE)

fois beaucoup d'atouts de son côté. Il manque malheureusement une pièce. Car la série de sketches que M. Cecil Saint-Laurent a cousus négligemment ne forme pas une comédie. L'idée était heureuse de tracer un tableau railleur de ces organisations internationales qui pullulent aujourd'hui. Mais il y aurait fallu du trait, de la vigueur, de la pénétration, une fantaisie véritable, tantôt narquoise, tantôt cinglante. Rien de cela. La grande scène du deuxième acte est tout à fait ratée. Je ne voudrais pas avoir l'air de faire systématiquement l'éloge du théâtre d'autrefois. Mais je vous assure que « le Roi », c'est autre chose !

ABANDONNANT momentanément les spectacles de music-hall, Bobino a décidé de se vouer pendant tout l'été à la comédie. Une série de pièces gaies vont ainsi se succéder à l'affiche. La première a été le vaudeville fameux de Jean de Létraz, LA BETISE DE CAMBRAI. A cette occasion, Mme Jean de Létraz a offert un cocktail où se sont retrouvées de très nombreuses personnalités du théâtre : Jean-Pierre Feydeau, René Dorin, Raoul Praxy, François Sée, Maurice Dekobra, Pierre Stephen, Duvallès, Jean Valmy, Arletty, Marguerite Pierry, Gaby Sylvia, Madeleine Ozeray, etc. Mme Georges Courteline avait tenu à assister à cette réception, où M. Edmond Sée fit en quelques mots spirituels l'éloge du théâtre gai et rappela le souvenir de grands humoristes disparus : Feydeau, Courteline, Pierre Veber, Tristan Bernard, Rip.

A LA Comédie-Wagram, une revue sans prétentions et adroitement troussée de Jean Marsan, LA FEMME SERA TOUJOURS LA FEMME, a été accueillie avec beaucoup de sympathie. Elle est jouée avec un entrain communicatif par l'auteur, par Eddy Rasimi, qui s'affirme de plus en plus comme un de nos meilleurs comiques, et par un lot de jolies femmes gaies et adroites. Dans une scène de rupture qui constitue une très bonne piécette, Maxime Faber a obtenu un grand succès personnel. Au total, une charmante soirée.

LE FESTIVAL D'ANGERS

Le festival dramatique d'Angers, dont la direction est passée à Jean Marchat depuis la mort de Marcel Herrand, a donné cette année « Hernani », avec Daniel Yvernel, Michèle Alfa et Jean Marchat, « les Fourberies de Scapin », avec « l'Illusion comique » et « la Double Inconstance ». Ci-dessus : Robert Hirsch, de la Comédie-Française, essaie son costume de Scapin.

UNE DES SCENES les plus spectaculaires parmi celles présentées par l'Opéra de Pékin et que nous a restituées l'intéressante émission de Pierre Dumayet et Georges Desgraupes intitulée « Ecouter, voir ».

DANS LES COULISSES DE LA RADIO-TÉLÉVISION

PAR JEAN-PIERRE MORPHÉ

L'ORACLE EST POUR LES GRANDS-PRETRES

JEANNE était dans sa cuisine, luttant contre une mayonnaise qui se dérobait. Elle luttait aussi contre sa mauvaise conscience ; on est toujours un peu responsable de l'échec d'une mayonnaise. Il y a dans la vie des femmes des moments néfastes pour la mayonnaise ; on ne peut se réjouir de tout à la fois. Il y a aussi des proportions à observer, un instant à saisir ; il faut les sentir comme un artiste devant sa toile, un musicien inspiré. La mayonnaise tournait sans fin sous le batteur en un liquide pâle qui refusait de se coaguler. Les enfants, le buste courbé sur leur cahier, avaient cessé de se donner des coups de pied sous la table. Ils devinaient que l'instant, tendu, romprait en gifles à la moindre erreur et fuyaient le prétexte qui donnerait à leur mère une justification. Alors, l'oracle se mit à parler. Il était posé sur la cheminée, émettant une musique douce comme une pâte à berlingots. Il s'arrêta, respira profondément et répandit la bonne parole. « Vous prenez, dit-il, une forte cuillerée de caviar et vous l'étendez sur des toasts préalablement recouverts de beurre fondu. Versez la vodka dans des verres que vos invités devront vider d'un trait, et vous aurez ainsi un début de repas qui ne demandera pas une longue préparation. Ensuite une langouste à l'armoricaine, puis, à votre choix, une perdrix aux choux ou un filet de chevreuil avec une purée de marrons. Le foie gras était autrefois servi comme hors-d'œuvre. L'habitude est prise maintenant de le voir apparaître à la fin du repas avec la salade. Présentez le plateau de fromages. Pour le dessert, achetez une glace à la vanille toute prête. Mais, comme seule elle semblerait un peu triste, accompagnez-la d'une meringue à la crème Chantilly avec des fraises et des framboises. A la fin du repas, un ananas apportera le soleil sur votre table. » Ayant dit, l'oracle passa à une émission sur la relativité.

Jeanne resta immobile, le batteur en main comme un sceptre inutile. Si elle allait acheter un peu de caviar pour remplacer la mayonnaise définitivement abandonnée ? Elle se souvint d'avoir vu des petits pots de grès blancs, soigneusement alignés dans une vitrine comme des lingots dans un coffre-fort. C'était cela, le caviar. « Aux délices de la Volga. » Le prix lui avait semblé sans mesure. Il lui paraissait même singulier qu'un chiffre aussi élevé pût se relier à l'idée de nourriture. Certains vins, peut-être, ou le champagne, qui porte avec lui sa taxe de luxe. Mais une enfance française élevée dans le respect du pain jugeait l'idée du caviar comme une mauvaise pensée. Vraiment, l'oracle voyait grand.

L'ORACLE, qui, dans l'intervalle, avait réfléchi, au son de marches militaires vivement demandées d'ailleurs par les auditeurs, reprenait le fil de ses conseils pratiques. La mode de printemps le préoccupait. Jeanne tendit l'oreille. Elle possédait un petit tailleur dans une étoffe claire, où le dos parfaitement droit marquait la mode de l'an dernier. Un empiècement ferait le même effet qu'une rature sur un acte de baptême. La concierge, les voisins reconnaîtraient évidemment la couleur, mais on ne vit pas toujours dans son quartier. L'oracle aurait-il la bonne idée de parler d'empiècement ?

Pour le moment, l'oracle était chez Cartier. Il considérait avec satisfaction des rivières de diamants, des clips d'or et de rubis et passait moralement au doigt de toutes les femmes qui l'écoutaient une bague, d'un travail simple mais délicat, faite, sur un jonc de platine, d'un brillant gros comme un œuf de pigeon. Jeanne, elle, s'en tenait à ces fausses pierres qu'on nomme bijoux fantaisie. Il n'était pas question d'empiècement dans tout cela. Elle soupira et suivit l'oracle dans sa promenade parisienne. Il descendit la rue de la Paix, la rue de Rivoli, prit les Champs-Elysées et arriva chez Christian Dior.

Les vues de Christian Dior dépassaient nettement le petit empiècement qu'on peut ajouter à un dos droit pour rajeunir un tailleur de l'an passé. C'était un peintre exposant à la Galerie Charpentier. On ne pouvait attendre qu'il vous indiquât un modèle de pinceau pour repeindre votre cabinet de toilette. Pourquoi Christian Dior n'entrerait-il pas à l'Institut ?

Jeanne admettait très bien que la cuisine et la couture fussent de hautes expressions françaises et qu'il était bon qu'on parlât d'elles, que l'oracle devînt trompette de la Renommée pour les célébrer.

Elle comprenait aussi qu'on pouvait les considérer comme des arts. Quand l'oracle parlait de Van Gogh, vous saviez raisonnablement que vous ne pouviez pas désirer un Van Gogh dans votre cuisine, « l'Homme à l'oreille coupée » au-dessus de l'oracle,

RENDEZ-VOUS avec Germaine Montero. Jacqueline Joubert nous a appris en recevant Germaine Montero que celle-ci n'est pas Espagnole.

ENCORE UN SPECTACLE DE VARIETES parfaitement homogène et réussi par Gilles Margaritis. Et, une fois encore, les excellentes Blues Bell's Girls, gracieuses et impeccablement disciplinées.

mais le désir qu'il pouvait créer d'acheter une reproduction de Van Gogh était à la fois salutaire et réalisable. Pour Cartier, pour Christian Dior, il n'était question que d'admirer de loin, avec un peu d'amertume. Les conseils pratiques, la commodité révélée, l'idée simple, peu onéreuse, l'oracle les ignorait. Il planait en plein ciel avec les ailes de la gloire.

JEANNE descendit très vite chez l'épicier. Les enfants purent, pendant son absence, jouer à se tirer les cheveux. Elle revint avec trois tomates qu'elle coupa pour en faire une salade pendant que l'oracle expliquait qu'il y a fourrures d'été et fourrures d'hiver et que le manteau de chinchilla doit relayer l'étole de vison.

IMAGES PASSEES

NOUS NE SOMMES PLUS DES ENFANTS. — Léopold Marchand, mort il y a trois ans, est un peu entré dans l'oubli où tombent pour quelque temps les auteurs aimables. La gentillesse est un sport qui dévore. On manque de génie, de noblesse, de grandeur, mais il y a toujours des gentils pour remplacer les gentils qui disparaissent. On devient donc plus rapidement oublieux de ceux qui vous ont séduit que de ceux qui vous ont contraint. La télévision a eu raison de remonter la meilleure pièce de Léopold Marchand, « Nous ne sommes plus des enfants ». Que faut-il faire lorsque, devenu chef de famille, on retrouve, mariée elle aussi, la charmante compagne de ses années d'étudiant ? Courir derrière sa jeunesse ? On le tente. Un sage, qui fut pourtant le plus gai de vos amis, vous rappelle qu'on ne remonte pas le fleuve. Et chacun retourne à son foyer. Cette œuvre aimable n'est pas si mineure. Elle contient, dans un ton léger, toute la mélancolie du temps qui passe. Elle illustre avec une agréable aisance du dialogue le mot amer d'Oscar Wilde : « Quand on vieillit, ce qui est grave n'est pas de vieillir, mais de rester jeune. » Vingt ans séparent les deux premiers actes. Certains acteurs doivent donc composer la maturité et d'autres, la jeunesse. Mais on ne dira pas lesquels et la pièce était bien jouée.

QUATRE PAS DANS LES NUAGES. — Si vous avez aimé cet excellent film de Blasetti, ne le lui dites pas. Il a fait aussi « la Couronne de fer », ce B. de Mille italien qui nous a un peu fait sourire et même un peu vengés pendant l'occupation. A la libération, nous nous sommes empressés d'oublier, parce que l'Italie nous apportait sa gentillesse et son émotion amère avec

RENEE FAURE et J. Bertheau dans « les Caprices de Marianne ». — CI-DESSOUS, la télévision est toujours présente aux grands événements sportifs.

des « Quatre Pas dans les nuages » et des « Voleurs de bicyclette ». Mais Blasetti garde la nostalgie de « la Couronne de fer » et gémit d'avoir dû faire, avec « Quatre Pas dans les nuages », ce petit film de rien, qui nous enchante.

JOUR DE FETE. — Autre histoire de bicyclette. Tati est d'ailleurs admiré en Italie pour « les Vacances de M. Hulot ». Le pouvoir d'émotion et de vérité de la télévision sert les gros plans douloureux. Le film comique s'y dilue. Tout le début de « Jour de fête » paraît lent et trahit l'œuvre de Tati. Il faut arriver au morceau de bravoure final pour retrouver un peu de mouvement. La télévision est impitoyable pour tout ce qui est simplement suggéré. Il faut faire vite et direct. Les auteurs de films ne sont évidemment pas responsables, mais la leçon est bonne pour les créateurs d'émissions.

TOUTES VOILES DEHORS. — La série s'achève. Dommage. Toutes voiles dedans plutôt. La mer chez soi. Le corps de poisson du bateau, son aile d'oiseau portent jusque dans les maisons les images de vacances. On a bien rêvé devant son poste.

LE FRANÇAIS MOYEN. — On se lasse toujours d'une longue attente chez le coiffeur. Jean Thévenot a pris un Français moyen, l'homme de ce vaste chœur, suivant le mot de Renan, « sans lequel le drame serait froid et dépourvu d'acteurs sympathiques ». C'était un coiffeur. Sympathique peut-être, mais pas acteur. Une heure est longue pour se raconter quand on a peu de choses à dire. L'idée de Thévenot est bonne, sans doute, de fuir les vedettes et les arrivées de Martine Carol entre six motocyclistes. Mais son émission gagnerait en mouvement à présenter à la fois plusieurs types de cette humanité modeste qui vaut justement par le grand corps qu'elle forme.

IMAGES D'UN DRAME

LA Télévision avait fait un grand effort pour assurer les reportages des 24 Heures du Mans. Cinq relais étaient prévus, à Favières, à Vichères, à Montmail, à Gazoufier et sur les tribunes. Chacun était pourvu d'une tour métallique de 25 mètres. Dix cameras, trois cars, une centaine de techniciens, une semaine d'essais et une passerelle pour les reporters d'Allemagne, de Suisse, d'Italie, de Hollande, de Belgique et de France.

On devait retransmettre des images de voitures déchirant l'air, de phares trouant la nuit. Les symboles de cette course folle tournant en rond dans le jour et dans l'obscurité ont fait place à la plus effrayante réalité. Dans quatre éditions différentes de la journée, on a pu voir l'explosion de la voiture, l'incendie des bottes de paille, les

L'ABBE PIERRE, à son retour d'Amérique, a communiqué aux téléspectateurs les circonstances de son voyage et les résultats de sa campagne en Amérique du Nord en faveur des sans-logis.

corps déchiquetés. Le destin a fait trop bien pour les cameramen. On est un peu gêné d'assister chez soi à ce spectacle désolant, d'être le premier informé, d'être un témoin privilégié. Pour la télévision, la promptitude à saisir le document quel qu'il soit est une réussite. Pour nous, nous sommes partagé entre l'admiration des techniques qui ont supprimé les distances, la nécessité de la présence personnelle, et la gêne qui nous étreint lorsque, bien assis dans notre fauteuil et le verre de fine en main, nous nous sentons tout à coup indiscret devant un drame authentique qui passe entre deux programmes de fiction !

IMAGES FUTURES

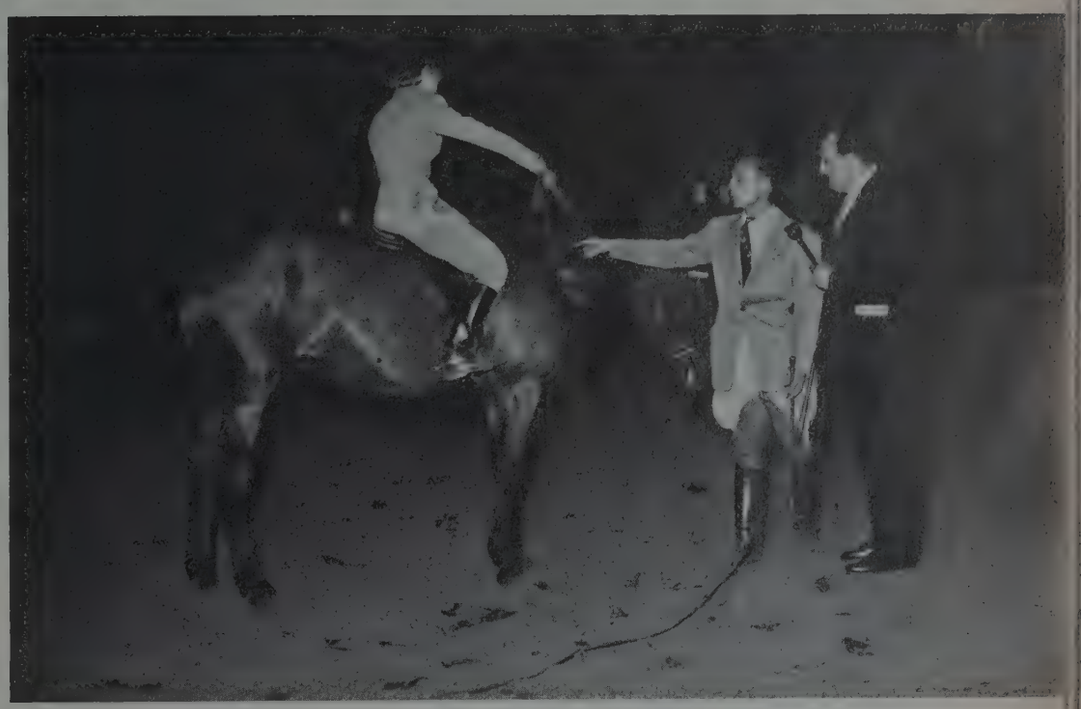
IL faut se faire une raison. Le 11 juillet s'éteindra la dernière des « Trente-Six Chandelles ». Mais Jean Nohain n'est pas à court d'idées. Il en a même trop, et la Télévision lui avait rendu, en coupant son émission de Bruxelles, un double service. D'abord, en lui donnant auprès de ses fanatiques la palme du martyre ; ensuite, en libérant les autres spectateurs, qui commençaient à trouver qu'un défilé de trois heures sur un écran finissait par traîner en longueur. On rêve d'un Jean Nohain économe. Econome des vedettes qui ne revêtiraient plus les costumes les plus bizarres pour dire un seul mot, économe de numéros qui se dévorent les uns les autres, économe de sa gentillesse radiophonique et de sa vélocité. Il lui resterait encore sa gentillesse naturelle et son sens indéniable du contact avec le public dans ce grand spectacle national qu'est la télévision.

— La France va retrouver son âme collective : le Tour de France va prendre le départ. La Télévision en donnera chaque jour une relation à 12 h. 30, et un camion de développement qui suivra pour la première fois la course permettra de donner, suivant la distance, les images de l'arrivée dans le dernier journal télévisé du jour ou dans celui du lendemain. Quelquefois même, quand les relais le permettront, l'arrivée sera donnée en direct.

— Le 14 Juillet sera célébré dans ses deux images traditionnelles : la revue des Champs-Elysées, de 10 heures à midi, et les bals du soir.

Il y aura aussi un 14 Juillet de village, avec les pompiers et les tirs forains, dont les cameras prendront des croquis légers dans un bourg de l'Ile-de-France.

— La musique classique n'est pas considérée comme un sport d'été. Dernière de « Musique pour vous » le 24 juillet.



LE SPORT HIPPIQUE, et en particulier le jumping, intéresse un public de plus en plus nombreux. C'est pourquoi la Télévision a jugé bon de montrer à celui-ci, grâce au chevalier d'Orgeix et à sa femme (Michèle Cancre), comment doit se réaliser l'union entre le cavalier et sa monture.

— Le théâtre télévisé chômera un peu pendant la période des vacances. Les acteurs sont dans les festivals ou dans les casinos ; les spectateurs aussi. On verra cependant la charmante pièce de Régis Gignoux que Jouvet avait créée avant la guerre avec, bien sûr, Valentine Teissier et un jeune acteur débutant, Jean-Pierre Daumont, qui depuis a fait abandon de son D. Il y a beaucoup d'acteurs qui changent de nom lorsqu'ils apprennent que la distribution sera « par ordre alphabétique ». Mais Jean-Pierre Aumont n'avait pas besoin de cela pour être remarqué.

LES HARLEM GLOBE TROTTERS restent toujours d'extraordinaires basketteurs, mais ils semblent maintenant sacrifier moins au spectacle.

VOUS DEVEZ ALLER VOIR LE " CINÉRAMA "...

PAR DENIS MARION

APRES les Etats-Unis, le Japon, le Canada, l'Angleterre, le Cinérama conquiert l'Europe. Milan et Paris en ont eu la primeur. Décrivons d'abord le procédé.

Trois cameras synchronisées enregistrent et projettent trois images raccordées latéralement, tandis que six pistes sonores « dirigent » un son vers les haut-parleurs disposés tant sur les côtés de la salle que derrière l'écran.

Ici, une remarque préliminaire s'impose. Sans accuser personne ni de contrefaçon (les brevets précédents étaient tombés dans le domaine public) ni de plagiat (nombreux sont les chercheurs qui se sont attaqués à ce problème avant que triomphe la solution actuelle), nous devons regretter que le préambule rétrospectif et la publicité omettent de signaler les travaux des précurseurs français. A l'exposition de Paris en 1900, le Cinéorama de Raoul Grimoin-Sanson, avec dix appareils synchronisés ayant chacun un angle de 30 degrés, couvrait la totalité d'un écran circulaire de 100 mètres de circonférence. Les spectateurs prenaient place au centre, et le film retraçait l'ascension d'un ballon qui, parti de Paris, atterrissait successivement à Bruxelles, à Londres, à Barcelone et à Tunis. En 1926-1927, pour deux séquences de son *Napoléon*, Abel Gance emploie trois cameras synchronisées. Des brevets, qu'il prend seul le 13 août 1929, et avec André Debrie le 10 mai 1932, permettent une perspective sonore par l'emploi de haut-parleurs multiples derrière l'écran, sur les côtés de la salle, et même au plafond. Ce système sera utilisé pour la projection de la version sonore de *Napoléon*, en 1935, et pour *un Grand Amour de Beethoven*, en 1936. Enfin, le défilé du 14 juillet 1953 a été enregistré en Polyvision.

NOUS reconnaissons volontiers que, si le principe est le même, le Cinérama y a ajouté des perfectionnements techniques nouveaux. Le vaste écran (celui de Paris a 22 mètres de longueur, 11 mètres de hauteur, soit au total 240 mètres carrés) reproduit la courbure exacte de la rétine et est composé de 1.100 rubans verticaux en matière plastique qui assurent une meilleure réverbération de l'image. La stéréophonie représente un progrès considérable sur les systèmes précédents. Enfin, le Technicolor (toute question artistique mise à part) donne des couleurs plus nettes et plus franches.

Toutefois, dans le premier spectacle présenté, deux imperfections subsistent. Les deux raccords entre les trois images, rarement invisibles, laissent le plus souvent une trace brunâtre. De plus, chaque image donne l'impression d'une carte postale gondolée dans le sens de la hauteur, et, pour les images latérales, la perspective est faussée, les horizontales absolues se relèvent sensiblement vers l'extérieur.

Fondamentalement, l'impression produite est différente de celle du Cinémascope : la vision est à la fois plus nette et plus enveloppante. Le spectateur se croit vraiment à l'intérieur du spectacle au lieu de se trouver devant une fenêtre — plus large que celle de l'écran normal. La supériorité du système sonore y contribue d'ailleurs beaucoup.

VENONS-EN au film même. Les différents réalisateurs en Cinémascope sont tombés dans l'erreur diamétralement opposée à celle qui avait été commise en 1929 par les réalisateurs des premiers films parlants.

Les auteurs de Cinérama (après s'être adressés à Robert Flaherty — et nous ne regretterons jamais assez que la mort l'ait empêché de mener à bonne fin ce projet) sont revenus aux sources et ont mis leurs pieds dans les pas de Lumière et d'Edison. Ils ont cherché quels sujets documentaires pourraient souligner les possibilités nouvelles de leur procédé. Ils ont filmé une course en scenic-railway, des chœurs qui se déplacent, le ballet d'*Aida* à la Scala de Milan, des acrobaties de ski nautique, des vues aériennes d'Europe et d'Amérique. Toutefois, ils n'ont pas été au plus facile. La séquence où un bombardier (dans le nez duquel avait été installée la triple camera) s'engage entre les parois à pic d'un canyon étroit ne connaît pas de précédent, que je sache.

Ils n'ont pas cherché à compliquer une tâche qui devait être déjà suffisamment ardue : rien que des plans d'ensemble, à l'exclusion de plans rapprochés ; aucun panoramique, à peine un timide et court travelling (sauf ceux, tout naturels, qui résultaient de l'installation de la triple camera sur un canot automobile ou dans un avion) ; un montage élémentaire. Bien entendu, aucune tentative semblable à celles d'Abel Gance pour créer un « montage spatial » en établissant des rapports entre trois images distinctes projetées en même temps, chacune sur un tiers de

CES COLLOQUES, ces discussions animés entre ces ecclésiastiques n'ont pas lieu au cours d'une conférence sur un problème théologique ou social, mais sont bien provoqués par le spectacle extraordinaire d'une séance de Cinérama à laquelle religieux et religieuses avaient été spécialement invités.

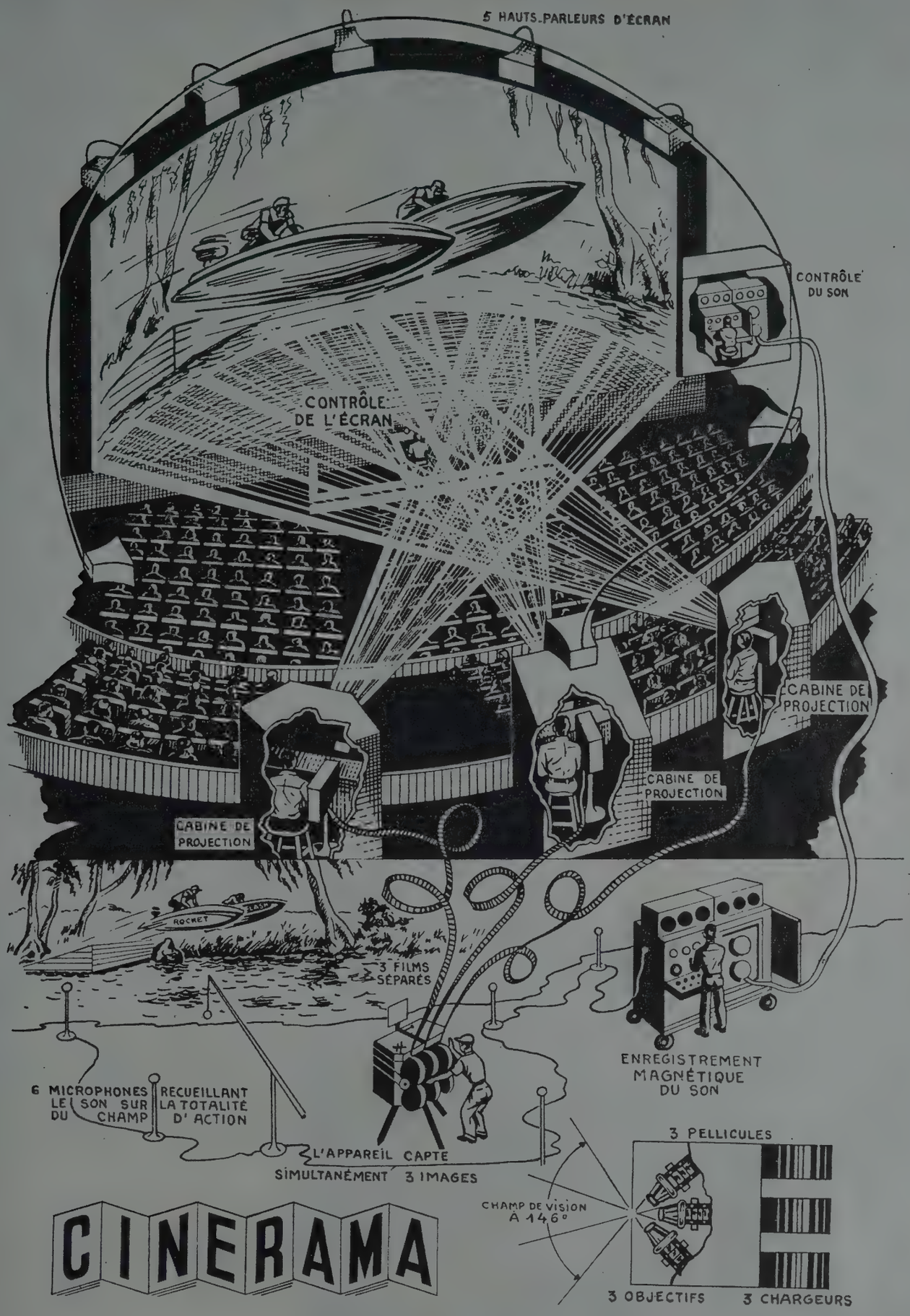
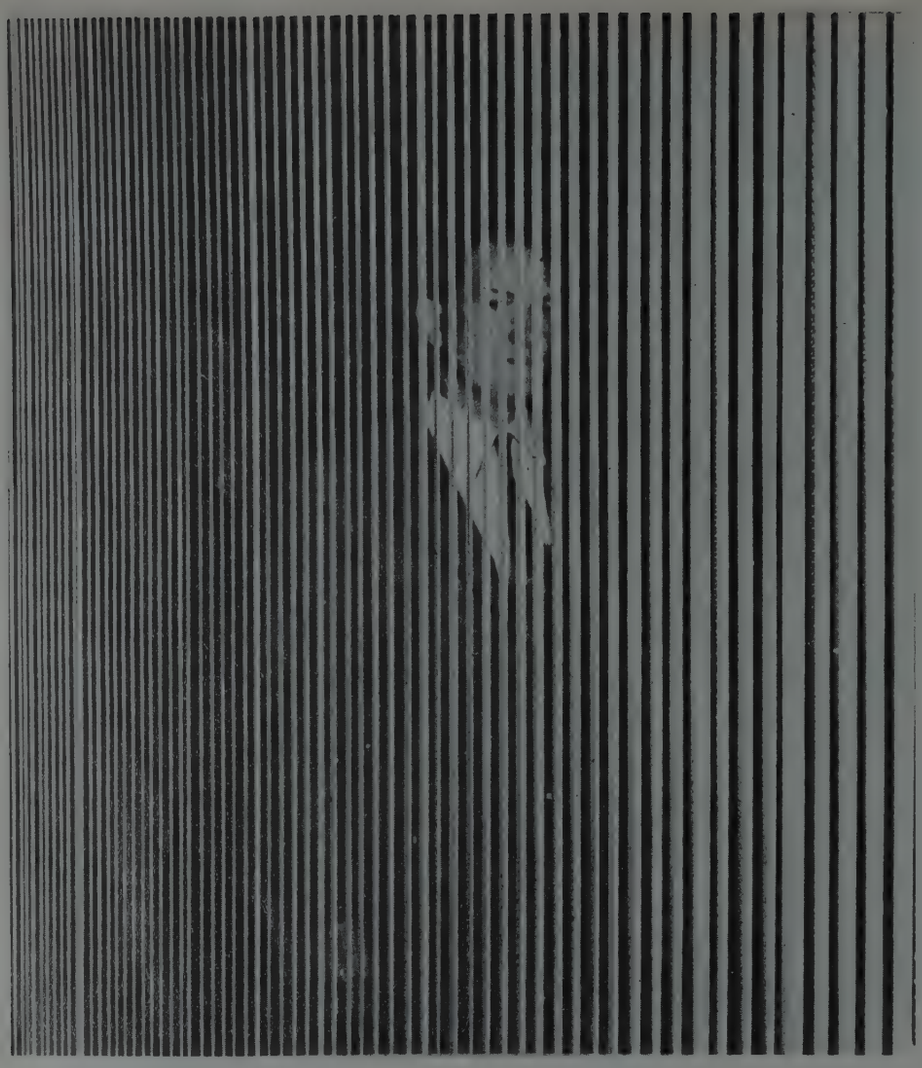


SCHÉMA EXPLICATIF



LE VASTE ECRAN CONCAVE du Cinérama, qui mesure 22 mètres de long à la base et 11 mètres de haut, a une courbe qui correspond exactement à celle de notre rétine. Vu de loin, il semble uni ; à la vérité, il est formé par un dispositif en lamelles comprenant 1.100 rubans verticaux en matière plastique qui renvoient la lumière vers tous les points de la salle. — CI-DESSOUS, devant la cabine centrale de projection est « accroché » le poste de contrôle du son et de la lumière. Assis devant ses appareils — véritable pilote — un opérateur dose et mène le jeu. A l'Empire le contrôle de l'écran est placé aussi devant la cabine centrale, alors qu'à l'origine, ainsi qu'il est indiqué sur le schéma de la page précédente, ce contrôle était installé près de l'écran.

LES FILMS DU MOIS

LE VILLAGE MAGIQUE, réalisé par Jean-Paul Le Chanois. (Français.)

Les Parisiens qui vont passer les vacances dans un village de toile en Sicile est un fort bon thème de comédie divertissante. Les paysans siciliens qui occupent les terres laissées en friche par les méchants riches est un prétexte excellent à néo-réalisme. La mayonnaise qui résulte de la combinaison de ces deux ingrédients n'en est pas moins ratée.

Quant à Robert Lamoureux, il n'a pas intérêt à sortir sans sa bonne (et sans papa, ni maman).

RAZZIA SUR LA SCHNOUF, réalisé par Henri Decoin. (Français.)

Si vous n'êtes pas dégoûté du scénario : « Un policier se fait passer pour un dur de dur afin d'épingler toute une bande », vous pourrez admirer à loisir la force de conviction de Jean Gabin, le charme de Magali Noël et le talent de composition de Lila Kedrova. Le monde des drogués et de leurs fournisseurs est pris sur le vif : à signaler la danse lubrique d'un colosse nègre chez les intoxiqués de marihuana. Le dialogue utilise l'argot tout en restant accessible à ceux qui ne connaissent que le français.

FENETRE SUR COUR, réalisé par Alfred Hitchcock. (Américain.)

Beaucoup mieux qu'un simple policier : l'humour ne manque pas dans cette peinture réaliste de l'existence quotidienne des différents locataires d'un immeuble newyorkais, et la psychologie d'un reporter photographe condamné par une jambe cassée au rôle de « voyeur » échappe aux conventions habituelles, de même que ses rapports avec une fille ravissante qu'il aime sans vouloir l'épouser. Il faut dire que James Stewart et Grace Kelly dans ces deux rôles valent à eux seuls le dérangement.

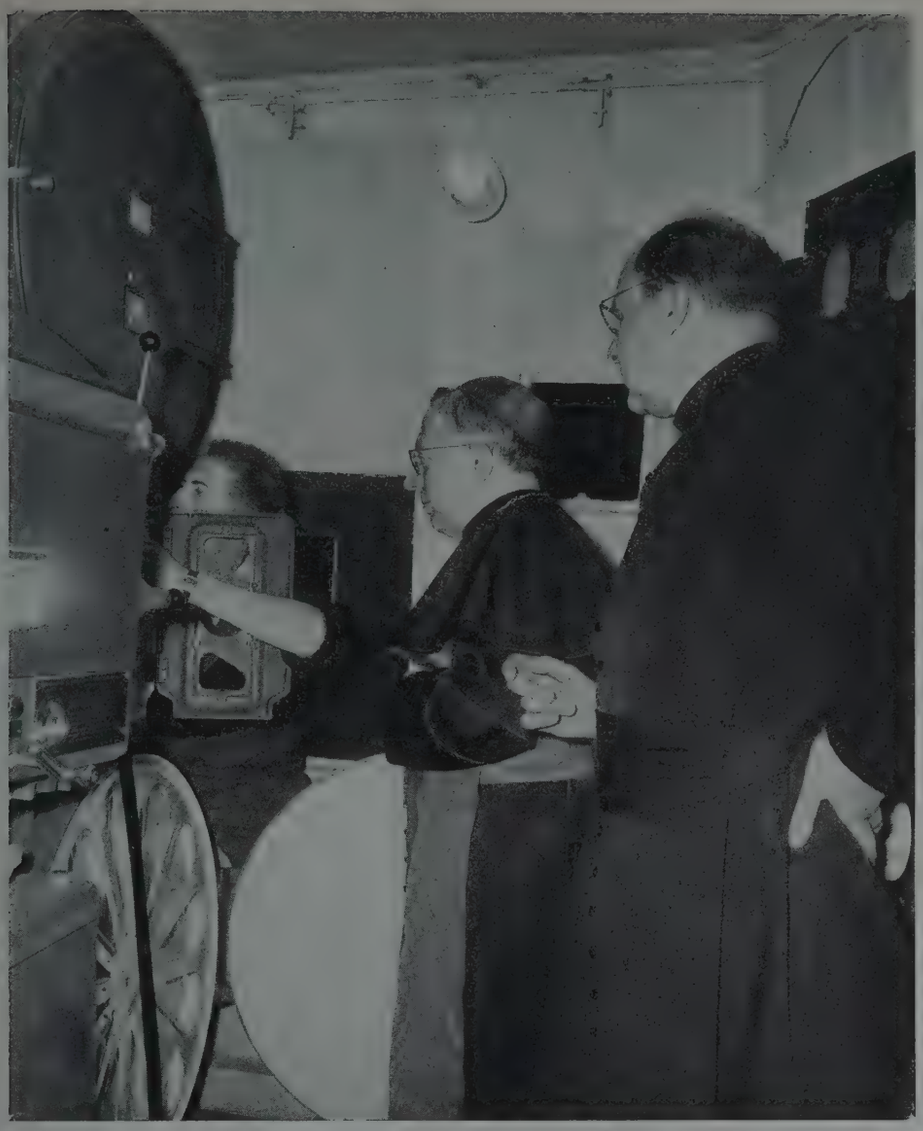
LE VOYAGE EN ITALIE, réalisé par Roberto Rossellini. (Italien.)

Un couple, marié depuis huit ans, est sur le point de divorcer. Il finit par se réconcilier. Quant aux raisons de leur brouille et de leur réunion, elles ne cessent d'être, non pas mystérieuses, mais absolument inconnues. Cette absence totale de justification psychologique, qui pourrait être due à la simple incapacité de Rossellini, suffit à certains de ses admirateurs pour croire à son génie.

Mais on sera d'accord avec eux pour trouver le documentaire sur Naples et ses environs parfaitement réussi, et Ingrid Bergman aussi grande actrice que belle.

FRENCH CANCAN, réalisé par Jean Renoir. (Français.)

Un divertissement agréable, qui présente sur « le Fleuve » et « le Carrosse d'or » la supériorité de n'être pas prétentieux, mais qui ne constitue pas une plus grande réussite. Il n'y a ni histoire, ni dialogue, les interprètes de grande classe sont nombreux mais ne sont pas particulièrement bien dirigés. Quant à rapprocher la couleur de celle des grands impressionnistes et d'Auguste Renoir entre autres, c'est tout simplement de l'abus de confiance. Les plans moyens sont heureux, sans plus, et les plans d'ensemble sont ratés sans exception. « Moulin-Rouge » utilisait avec bien plus d'habileté la palette de Toulouse-Lautrec. Reste le numéro final de French



AU COURS DE LA SEANCE PRIVEE réservée aux ecclésiastiques, Mgr Marella, nonce apostolique, ne se passionna pas seulement pour le spectacle. Les trois cabines de projection, les bobines géantes et le robot de synchronisation l'intéressèrent vivement.

l'écran. C'est très satisfaisant, étant donné la simplicité des thèmes.

Bref, alors que le Cinémascope nous a fait penser : « C'est du cinéma perfectionné, mais est-ce que le jeu en vaut bien la chandelle ? », le Cinérama nous amènerait plutôt à poser la question : « C'est autre chose, mais est-ce encore un art ? » En d'autres termes, quand un, dix ou cent spectacles du même ordre auront épuisé notre curiosité, disposerons-nous là d'un nouvel instrument capable de nous raconter des histoires, de nous faire vivre dans un univers de fiction et de satisfaire notre goût esthétique ?

IL est exclu de trancher cette question par un raisonnement. Seule l'expérience nous apportera la réponse. D'autant plus que Michael Todd, qui a réalisé les séquences européennes du Cinérama, a abandonné ce procédé pour un autre — encore inédit, mais avec lequel la fameuse opérette *Oklahoma* vient d'être tournée pour l'écran — qui est intermédiaire entre le Cinérama et le Cinémascope. Selon toute apparence, plusieurs années se passeront en perfectionnements successifs jusqu'à ce qu'un système qui combine le maximum d'avantages avec le minimum d'inconvénients élimine ses concurrents.

Une évolution irréversible paraît néanmoins acquise. Elle est beaucoup moins importante et plus limitée que celle de 1929 à la suite de laquelle le parlant, une fois pour toutes, a supprimé le muet, ou, du moins, l'a réduit au rôle d'esclave. Elle peut mieux se comparer à celle de la couleur, qui, artificielle ou naturelle, a existé dès le début du cinéma sans jamais remplacer le noir et blanc.

De même, il est peu probable que le grand écran amènera la disparition de l'écran normal. Et ses dimensions actuelles — plus exactement, son triplement en largeur, qui pour l'instant prédomine — sont une solution aussi provisoire que celle du synchronisme du disque et du film, qui permit les premiers parlants.

Mais je suis convaincu que, dorénavant, un certain genre de films — ceux où le décor compte autant ou plus que l'action — ne pourra plus être réalisé qu'en grand écran (quel que soit le procédé), en couleurs et en son stéréophonique.

LES FILMS DU MOIS

(SUITE)

cancan, qui, sans dépasser pour le mouvement ce que nous ont donné déjà d'autres films, n'en tire pas moins le meilleur parti des danseuses.

LA VEUVE NOIRE, réalisé par Nunnaly Johnson. (Américain.)

Le film demeure fidèle à l'excellent roman policier de Patrick Quentin. Mais, au cours de l'adaptation, l'intérêt s'est perdu en route. Le dialogue est plus brillant que dans l'original, l'interprétation comprend une Ginger Rogers fort à l'aise dans un rôle de garce et un Georges Raft cruellement vieilli depuis « Scarface ». Accusons donc le cinémascope, dont l'emploi est contre-indiqué pour une histoire qui se passe dans des chambres en principe exiguës.

08/15, réalisé par Paul May. (Allemand.)

LES GAITES DE L'ESCADRON transposées en Allemagne avant la seconde guerre mondiale. Le traitement des « bleus », dans toutes les armées de tous les pays, est un thème qui prête à rire ou à s'indigner, selon le tempérament de l'auteur. Mais c'est sans doute la première fois que le cinéma allemand ose s'y attaquer : quand il avait été évoqué par les Américains dans l'adaptation de A L'OUEST RIEN DE NOUVEAU, on sait quelles bagarres en étaient résultées.

Cette audace n'en demeure pas moins prudente. Les allusions au régime nazi sont voilées. On n'a pas osé escamoter la photo de Hitler, qui figurait obligatoirement dans les casernes, mais le cadrage la décapite. Les sous-officiers sont des brutes, mais les officiers conservent une dignité humaine. Par ailleurs, le succès retentissant du film outre-Rhin a déclenché la fabrication de toute une série qui aborde les problèmes irritants qui se posent à la conscience allemande, au lieu de les éluder purement et simplement.

Pour le public français, ce n'en demeure pas moins un document plutôt qu'une œuvre.

DERRIÈRE LE PLATEAU

LE FRANÇAIS TEL QU'ON LE PARLE

Roland Lesaffre est arrivé à Cannes pendant les derniers jours du Festival pour discuter affaires avec les six producteurs qui se le disputent.

« Tu peux travailler au milieu de cette agitation ? lui demande un ami rencontré sur la Croisette.

— Je mets des ornières et je ne vois plus rien », répond en toute simplicité le génial interprète de « l'Air de Paris ».

ENFIN LIBRE

La cinémathèque quitte l'avenue de Messine et n'a pas grand espoir d'être relogée avant deux ans. Mais Henri Langlois n'en a pas moins le sourire :

« Je vais avoir enfin le temps d'aller au cinéma. Vous me croirez si vous le voulez, mais, depuis 1945, il y a des films que je n'ai pas vus ! »

LA BONNE RECETTE

La Fox et la Metro lancent une nouvelle formule de films musicaux : courts métrages en stéréophonie. Les exploitants lui font un triomphe.

« Dès que le public entend les premières mesures, explique l'un d'eux, il se rue dans le hall et achète des esquimaux et des bonbons acidulés jusqu'à ce que ce soit fini. »

LE MOIS LITTÉRAIRE

PAR GÉRARD CAILLET

LANZA DEL VASTO, DE LUC DIETRICH A GANDHI ET A VINOBA

C'EST très banalement que j'avais « connu » Lanza del Vasto : en lisant, comme tout le monde, « le Pèlerinage aux sources ». J'avais admiré, un peu envié — à cause de la détermination qu'il présentait — son voyage à pied à travers l'Inde et l'enseignement qu'il avait reçu de la bouche même de Gandhi ; j'avais été heurté, cependant, par le ton extrêmement lyrique du récit, une certaine complaisance apparente à soi-même qui me paraissait mal convenir à un être avide de détachement : j'en conservais une certaine méfiance.

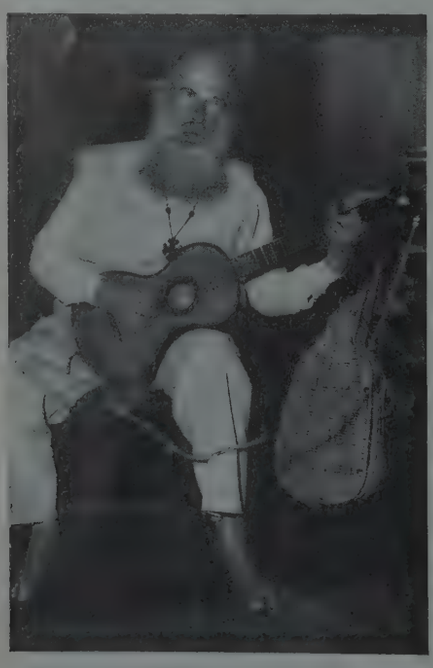
Cette méfiance s'accrut au fur et à mesure que se répandait dans les milieux littéraires, dits parisiens, une légende chuchotée où l'on faisait état d'une « communauté » que l'écrivain, plus ou moins converti à l'hindouisme, avait fondée sous le signe du retour à la terre ; on le dépeignait volontiers comme une sorte de synthèse inachevée de Gurdjieff et de Raymond Duncan. Je connaissais l'espèce : elle n'offre guère qu'un intérêt de curiosité.

Pourtant le bât me blessait : en compagnie de Luc Dietrich, Lanza del Vasto avait publié « le Dialogue de l'amitié » ; j'accordais beaucoup d'importance à l'amitié et à Luc Dietrich. Il y avait peut-être lieu de reconsidérer la question.

Je la reconsidérai quand fut publié le « Commentaire de l'Evangile ». Ces notes, prises au cours de conversations avec des compagnons, étaient proprement admirables. On y trouvait tout ce dont chacun assurait que Lanza del Vasto était dépourvu : un sérieux et une rigueur de pensée bien éloignés de toutes les élucubrations trop familières à tant de faux thaumaturges ; une élévation qui paraît à chaque page ; un souci de concilier l'enseignement de l'Inde et le catholicisme, sans ridicule dévotion envers celui-là, sans timidité à l'égard de celui-ci — qui étaient bien sympathiques.

Puis je cherchai des témoignages sur l'homme. Dans un petit livre, qui lui fut récemment consacré, j'en trouvai deux : le premier était le texte de la règle imposée aux hommes qu'il avait rassemblés sur les terres de Tournier ; on n'y rencontre rien que de simple et d'attirant ; le second était le récit d'un compagnon qui vécut à Tournier : la netteté du ton absolvait d'un coup Lanza del Vasto de tous les péchés dont on l'accablait.

Enfin ce fut « Vinôbâ ou le nouveau pèlerinage ». Je n'y retrouvai rien de ce qui m'avait agacé ; j'y trouvai, au contraire, un portrait merveilleusement ému de celui qui est peut-être le plus grand sage de notre planète : le successeur de Gandhi, à la voix de qui, à l'heure actuelle, les possédants sortent de la foule pour offrir leurs terres à ceux qui n'en ont pas. J'avais bouclé le cycle. Celui qui avait écrit un tel livre sur « Vinôbâ », celui-là ne pouvait être lui-même qu'un sage, au moins à quelque degré, et je commençais fort bien à m'en représenter l'image.



LANZA DEL VASTO, disciple de Gandhi, auteur du « Pèlerinage aux Sources » et de « Vinôbâ ».

JE le vois tel que je me le suis imaginé d'après ses photographies : un Père missionnaire qui aurait lu Pythagore et pratiqué l'exemple de saint Jean de la Croix; le front haut et les idées larges.

Comme je ne peux pas lui dire tout ce que je viens d'écrire, car nous serions ridicules, la conversation, au bout de trois minutes, s'arrête sur Luc Dietrich, dont on publie à nouveau les œuvres.

Lanza del Vasto m'explique qu'il serait heureux qu'on puisse faire quelque chose pour son souvenir. Car personne, assure-t-il, ne l'a réellement compris.

Les mots coulent lentement. J'écoute cette diction dont on a dit joliment qu'elle « germait du dedans ».

C'est d'abord le récit de la première rencontre, quand Dietrich a dix-neuf ans et quand Lanza habite un petit hôtel au-dessus du Pont-Marie :

« Je sentis tout de suite qu'il s'était accroché à moi. Il me dévorait du regard sans rien dire... » Puis Lanza apprend que son nouvel ami est gravement malade. « Je suis allé le voir une fois, deux fois ; rien ne sortait... Il m'avait donné une plaquette d'une poésie délicate qui contrastait avec sa face de diable... Gauche et tendre. Rogue et attaché... »

Mais la véritable vocation littéraire de Dietrich date du moment où — tandis que Lanza ne sait comment lui dire ce qu'il pense réellement d'un « énorme bouquin embêtant » où le jeune écrivain a mis toute sa science — celui-ci, soudain, lui raconte « un rêve tellement fantastique que je lui ai dit : « Vous êtes un grand poète ; vous n'avez plus qu'à l'écrire. » Il me répondit : « Je rêverai autant que vous voulez », et improvisa vingt récits à la file... Souvent, par la suite, j'ai dû lui redicter ce qu'il m'avait raconté ; il était dans un état de demi-sommeil.

» Des rêves, Dietrich passa au récit de sa vie : ce furent « l'Injuste Grandeur », « le Bonheur des tristes », « l'Apprentissage de la ville ».

» Cependant, je ressentais en lui une vraie inquiétude spirituelle, une vraie recherche de la vérité... »

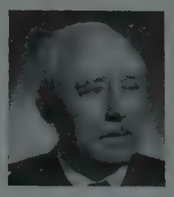
Un peu plus tard, Lanza del Vasto me dira :

« C'est lui-même qu'il a peint dans ses livres, car, s'il y a une part d'arrangement, c'est pour que cela ne soit pas tout à fait invraisemblable ; mais il est toujours resté en deçà de la réalité : le Créateur seul peut inventer une telle histoire ! Voilà pourquoi j'ai de la peine quand je vois qu'on le critique comme n'importe qui.

» Alors qu'il a des descentes dans la conscience, des réflexions sur la condition humaine, sur la mort, sur nos cavernes intérieures qui peuvent compter parmi les plus belles pages de la langue française !

» Je ne suis pas un amateur de romans : mais ses romans, ce sont des confessions, c'est l'œuvre d'un homme qui bat sa coulpe.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE



PAR ALBERT MOUSSET

SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

L'HISTOIRE

Jacques Hilairet, que « Evocations du Vieux Paris » ont classé au nombre des meilleurs historiens de la capitale, « évoque » cette fois « le Palais du Louvre, sa vie, ses grands souvenirs » (Editions de Minuit, 204 pages).

Nos visiteurs étrangers sont tentés de ne voir dans le palais que le cadre d'un des plus grands musées du monde. Nul monument n'a cependant tenu dans notre passé une place plus prestigieuse : d'Henri II à Louis XIV, ce fut le palais royal. Mais il n'en est pas non plus dont l'histoire soit plus compliquée : sa création s'étend sur près de sept siècles, au cours desquels l'affectation des lieux fut maintes fois modifiée.

Jacques Hilairet s'est attaché à faire revivre les scènes dont les salles existantes furent les témoins : là où nous ne songeons qu'à la « Vénus » de Milo est morte Anne d'Autriche ; dans la salle des Bijoux, Louis XIV reçut les ambassadeurs espagnols venant s'excuser pour l'affaire des préséances ; dans la salle des Cariatides, le corps d'Henri IV fut exposé pendant vingt jours, et Molière y joua, pour la première fois, la comédie devant Louis XIV, etc.

Un remarquable choix d'illustrations éclaire le texte, dont quelques-unes étaient demeurées inédites.

Nous nous associerons au vœu de l'auteur, qui aimerait voir des pancartes un peu détaillées rappeler aux visiteurs l'histoire de chaque salle.

On ne s'éloignera pas trop du Louvre en lisant la passionnante monographie que Philippe Erlanger consacre à « Diane de Poitiers » (N. R. F. Gallimard, 374 pages et une table généalogique). Diane incarne les contradictions de deux époques au carrefour desquelles elle a vécu. Epouse irréprochable d'un infirme qui était de quarante ans son aîné, elle exerça sur son amant, le roi Henri II, une influence qui eut pour la France des conséquences néfastes. Du moins a-t-elle légué à la postérité le mythe d'une beauté illustrée par les artistes de son temps et entourée de gracieuses légendes.

Le futur Henri II était un enfant de sept ans quand s'éveilla en lui le sentiment qui devait l'attacher pour la vie à Diane, la seule qui lui eût donné des marques d'affection à Bayonne alors que tout le monde s'affairait autour du dauphin partant en exil pour Madrid. Jamais tendresse enfantine n'eut pareille répercussion sur la destinée d'un Etat.

Entremêlé de drames et d'aventures galantes, ce récit, d'une scrupuleuse historicité, ne puise le romanesque que dans la réalité. Le lecteur le mettra en bonne place, à côté du « Henri III » et du « Louis XIII » qui valurent à l'auteur d'unanimes éloges.

M. Robert Christophe revise un procès célèbre en retraçant « les Amours et les guerres du maréchal Marmont » (Hachette, 304 pages). Il le fait, dans un esprit de parfaite objectivité, en restituant, sur la base d'une documentation en grande partie inédite, cette prodigieuse carrière où alternent exploits guerriers, aventures galantes, complots et « affaires ».

Il était le contraire d'un cynique, il était un tourmenté. On l'a mis dans la ligne de toute une littérature qui va de Céline à Sartre : il ne ressemble pas plus à l'un qu'à l'autre ! »

J'écoute cette improvisation à l'amitié qui est en même temps un beau morceau de critique littéraire. Lanza évoque Dostoïevsky, Villon. Il en vient à l'homme intérieur.

« Il avait fait un immense chemin ; il est mort à trente ans ; il avait acquis, sur la fin, une manière de sagesse intermittente.

» Car tout ce qu'il ne raconte pas, ce sont ses bonnes œuvres, les conseils, les soutiens, l'ingéniosité qu'il mettait, par exemple, à réconcilier des époux... Tantôt inquiétant, tantôt désopilant. On passait avec lui de la plaisanterie enfantine au drame, à l'horreur magique ou religieuse... J'ai rencontré beaucoup de gens sous bien des climats ; je n'en ai jamais connu d'aussi riche. »

Et Lanza del Vasto conclut sur un mot qui ouvre d'immenses horizons :

« Les choses élémentaires seules lui manquaient ; il était facile de les lui fournir. »

LES immenses horizons, ce n'est pas en une heure qu'on les parcourt avec Lanza del Vasto.

Je l'interroge pourtant encore sur toutes ces choses élémentaires qu'il a fournies à bien des hommes de bonne volonté ; ces choses élémentaires que d'autres hommes de mauvaise volonté refusent.

J'apprends que la communauté de Tournier, dissoute parce qu'elle atteignait à un idéalisme impossible, a été, après une crise d'un an, reformée à Bollène. On y travaille toujours de ses mains et Lanza y forme des artisans, surtout des ciseleurs. « Tout le monde peut devenir ciseleur ; il suffit de former le goût : c'est tout le secret des tailleurs de pierre du moyen âge. »

Il ajoute :

« On voit ensuite le goût gagner leur vie. »

J'apprends encore qu'il compte bientôt regagner une troisième fois les Indes. Cette fois, il cessera d'être disciple et il prendra la parole : il y aura là-bas un grand tournant politique avec les élections, et il n'est pas mauvais de montrer aux Indiens, épris d'Occident, que certains hommes d'Occident ont, au contraire, le regard tourné vers eux...

Puis nous évoquons l'efficacité d'une action spirituelle en Occident. Sur les individus, elle n'est pas discutable. Sur le monde ?... « Sur le monde, dit-il, elle se fera sentir après la prochaine catastrophe. Alors les hommes seront mûrs pour se grouper sous d'autres règles.

— Parce que les règles actuelles ?...

— Ils croient qu'on peut vivre en paix sans s'aimer. »

J'ai simplement voulu porter témoignage. Je crois que ces quelques notes valent mieux qu'un portrait.

DU ROSE POUR LES VACANCES

DEVANT la multiplication des romans noirs, on réagit comme on peut. Je me demande si la vague de récits humoristiques qui déferle sur nous, depuis quelques années maintenant, n'est pas une forme de cette réaction. Pour ma part, je les lis, je l'avoue, avec bonne humeur, j'en coche quelques lignes, puis je passe à autre chose. Il m'arrive même quelquefois de cocher des lignes du même genre dans des ouvrages tout à fait sérieux. Cela commence à constituer une petite anthologie. C'est cette anthologie dont je voudrais vous donnner des échantillons.

Voici d'abord une histoire du dessinateur Don ; elle se passe à Deauville :

Lorsque André a bâti l'hôtel du Golf, il m'a fait une proposition très curieuse :

« J'ai envie de mettre dans toutes les chambres de ce nouvel hôtel des tableaux originaux. Il m'en faut mille. Je te donne 100.000 francs pour me les procurer. »

Et il ajoute :

« Bien entendu, tout encadrés.

— 100 francs, un tableau tout encadré ! Tu n'y penses pas ! »

Bref, nous discutons. J'avais mon idée, et nous transigeons à 750 tableaux. Il ne pouvait être question de les peindre tous moi-même ! Je rentre à Paris, je cours les ateliers de tous les camarades peintres, et j'achète 100 francs, l'un dans l'autre, tout ce qu'ils voulaient bien me céder...

... J'ai pu réunir à temps les tableaux promis, et je dois dire que, dans le tas, il y en avait beaucoup de remarquables, tellement remarquables que certains clients les glissaient souvent dans leur valise.

Je croyais André furieux de ces petits vols. Au contraire, il se frottait les mains.

« Encore un de disparu, crois-tu, hein ! Quel succès ! »

(« Rien que des souvenirs », Gallimard.)

D'un ouvrage très sérieux du docteur Maurice Mathis, consacré, pourquoi pas ?... à la vie des poux, ce petit tableau de performances :

Epreuves ouvertes aux poux de corps :

1° Parcours de 30 centimètres horizontal : le record est de 49" ;

2° Même parcours sur satin noir à 45 degrés : le record est de 2'53" ;

3° Même parcours sur du drap rugueux : le record est de 2'51".

Epreuves ouvertes aux poux de tête :

Parcours vertical d'un cheveu de 20 centimètres.

Le record est détenu par une femelle qui a effectué le parcours en 1'25". Le champion mâle, dans les mêmes conditions, a mis 25" de plus.

Record de la descente :

C'est le mâle qui le détient avec 2'46". Ce sujet d'élite, peu nourri le lendemain, est remis en piste. Il met 8'57". Bien gavé par la suite, il a catégoriquement refusé de participer à l'épreuve.

(« La Vie des poux », Stock.)

Il y a des gens qui trouvent que la biologie est une science ennuyeuse...

George Mikes est un humoriste professionnel, anglais d'adoption. Voici ses impressions de récent naturalisé ; il raconte ses visites chez son dentiste :

Après ma dixième visite, il (le dentiste) pensa sans doute me connaître assez intimement pour se risquer à me demander ma profession.

« Journaliste et écrivain », lui dis-je.

Un long silence ponctua cette réponse, puis il reprit :

« J'ai un autre client qui se dit également écrivain.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Maugham. Pour autant que je m'en souvienne... oui, c'est cela... un certain Somerset Maugham.

— Oh ! fis-je d'un ton admiratif.

— Vous le connaissez ? me demanda le dentiste.

— Non.

— Alors pourquoi faites-vous oh !

Dans l'impossibilité de fournir une explication plausible, je lui posai quelques questions sur Somerset Maugham. Le dentiste réfléchit quelques instants, puis résuma ses impressions par cette phrase :

« Il parle beaucoup moins que vous ! »

(« A Bas tout le monde ! », Hachette.)

Et pour finir, un mot, pour le moins curieux, de Voltaire rapporté par le grand voyageur Boswell, dont on publie les papiers retrouvés. Il est saisi sur le vif dans sa brièveté, au cours d'une discussion sur Shakespeare :

Boswell : « Je vais vous dire pourquoi nous admirons Shakespeare. »

Voltaire : « Parce que vous n'avez pas de goût. »

(« Boswell chez les Princes », Hachette.)

Si le jeu vous amuse, nous pourrons le continuer.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

(SUITE)

La défection qui a tant été reprochée à Marmont, et qui lui a valu un rappel infamant dans le testament de Napoléon, est jugée ici avec plus de mesure. Le premier qui abandonna Napoléon fut Eugène de Beauharnais : Marmont ne fut qu'un sous-ordre, dont le « lâchage » était la conséquence de la reddition du 30 mars.

De même, les accusations de mollesse à réprimer l'insurrection de 1830 sont ici soumises à une critique impartiale qui montre les raisons plus ou moins valables qu'avait le maréchal de ménager la révolution. Marmont accompagna d'ailleurs Charles X dans son exil en Angleterre : le vieux roi lui dit alors qu'il n'oublierait jamais « les bons, fidèles et constants services qu'il avait rendus à la monarchie ».

Ce livre est non seulement une mise au point, mais l'évocation brillante et mouvementée d'une des périodes qui soumirent à la plus rude épreuve la constance et le loyalisme des hommes placés au premier plan de la scène historique.

Avec son « Napoléon en campagne, de Wagram à Waterloo » (Hachette, 304 pages), Marcel Dupont nous donne le troisième volume d'une série consacrée à l'épopée impériale. On y retrouve le même talent d'exposition, le même souci d'exactitude, le même sens des nuances que dans les livres précédents. Ici, nous sommes en face du drame sur lequel l'épopée va se refermer. Après son séjour à l'île d'Elbe, Napoléon a profondément changé. Les moments d'oisiveté ont été néfastes à ce tempérament qui ne donnait sa mesure que dans l'action. Puis, à Paris, il avait trouvé une opinion hostile à une reprise de la guerre et, dans l'armée, d'inquiétantes défections : Berthier, Marmont, Victor. Il ne disposait que d'une armée de 120.000 hommes contre une force d'invasion qui en totalisait 800.000. Lui-même est en proie à des déficiences physiques qui se manifestent par des sortes d'engourdissement.

Et c'est la bataille de Waterloo, dont nous trouvons ici la brève et émouvante évocation. « Je n'avais plus en moi, dira l'Empereur, le sentiment du succès définitif... je sentais qu'il me manquait quelque chose et j'avais l'instinct d'une issue malheureuse. »

Cette étude magistrale nous donne une vision hallucinante, mais certainement exacte, de ce soir d'épopée. Elle fait revivre en traits de feu l'étonnante personnalité de Napoléon, sur laquelle, tant qu'il y aura des historiens, il y aura toujours quelque chose à dire...

LES SITES DE FRANCE

C'est le « pays privilégié, riche de pampres et de pierres, pétri d'histoire et marqué d'une inaltérable grandeur » que nous décrit Jean Bonnerot dans le bel album « Bourgogne » (Hachette, 126 pages, 68 planches, dont huit en couleurs ; photographies de Jacques Boulas), avec la rigueur scientifique qui caractérise son œuvre.

Par ses églises et ses abbayes, par ses châteaux et ses villes, la Bourgogne, près de deux fois millénaire, est un vaste musée. Le génie de cette province est aussi riche que son sol : mystique lyrique, savant ou jovial, il a donné une pléiade d'illustrations rivalisant de siècle en siècle avec ce que la France compta de plus éclatant.

Sous une forme attrayante, cet album est à la fois un ouvrage documentaire et un guide maniable d'une présentation parfaite.

UNE BRILLANTE RÉUSSITE DE L'E. D. F.

LE BARRAGE des Echelles d'Annibal, édifié sur l'Isère en aval de Moutiers.

LE 17 juin a été inaugurée la centrale électrique souterraine de Randens, en Savoie, qui, par la conception et l'exécution, prend place parmi les grands travaux accomplis par l'Electricité de France pour doter notre pays de puissantes ressources en énergie. Dans le cadre du premier plan de modernisation et d'équipement, l'Electricité de France avait entrepris l'équipement hydro-électrique de la Haute Tarentaise : barrage de Tignes, usine de Brévières et de Malgovert, créant en tête de la vallée une réserve de 235 millions de mètres cubes. L'Electricité de France décida ensuite d'augmenter l'utilisation énergétique de cette réserve par un équipement situé en aval. Ainsi fut résolu l'aménagement Isère-Arc.

A l'occasion de l'inauguration de la centrale de Randens, M. Marcel Flouret, président du Conseil d'administration de l'Electricité de France, a présenté à ses invités, pendant un bref voyage d'études en Maurienne, les installations hydro-électriques de l'ensemble Isère-Arc. Beaucoup d'entre eux venaient de prendre part, à Evian, à la Biennale de l'Information. Le thème Information et Energie fut d'ailleurs développé par M. Marcel Flouret au cours de cette journée d'études.

LA CENTRALE SOUTERRAINE DE RANDENS ET L'AMÉNAGEMENT D'ISÈRE-ARC

PAR RENÉ PARNAY

DANS tous les pays, les centrales souterraines fournissent aux spécialistes de l'hydro-électricité un sujet de discussions techniques. En faisant, il n'y a pas très longtemps, cette remarque devant une assemblée de spécialistes, M. Olivier-Martin, maintenant contrôleur général, et qui dirigea à l'Electricité de France la région d'équipement hydraulique Alpes-II, se demandait avec quelque humour s'il n'y avait pas des modes dans le domaine technique. Sans vouloir se prononcer, il appelait l'attention de ceux qui l'écoutaient sur les conditions d'aménagement d'une usine de ce genre. L'opinion de M. Olivier-Martin en ces questions a d'autant plus de poids qu'il a mené à bien l'aménagement de l'usine de Randens, en Savoie, qui constitue certainement un des grands travaux les plus remarquables qui aient été exécutés par l'E. D. F. Depuis le percement du souterrain du Lœtschberg, en Suisse (1913), aucun grand souterrain n'avait, en effet, été construit en Europe.

La centrale de Randens fait partie de l'aménagement de la chute d'Isère-Arc, chute d'environ 150 mètres entre l'Isère, à l'aval de Moutiers, et l'Arc, dans la région d'Aiguebelle. Elle dérive les eaux de l'Isère, après son confluent avec le Doron, de Bozel à Moutiers, et les restitue dans l'Arc, à Randens. (Il n'est que juste de signaler la part prise dans l'exécution des travaux concernant cette chute par M. Kobilinsky, ingénieur en chef à l'Electricité de France.)

Nous venons de dire qu'il s'agit là de l'un des plus considérables aménagements entrepris en ces dernières années par l'E. D. F. Il l'est, en effet, par l'importance et la nature des ouvrages qu'il comprend et aussi par l'importance de sa production d'énergie. Il bénéficie de la régularisation apportée par le réservoir de Tignes, et il est appelé à bénéficier de celle du réservoir de Champagny projeté sur le Doron.

LE premier ouvrage de l'ensemble que nous allons décrire est un barrage sur l'Isère, à l'aval de Moutiers, dans la région dite des Echelles d'Annibal. Ce barrage, de 20 mètres de hauteur, est situé à la sortie des gorges du Pont-Séran. Sa largeur est de 32 mètres entre les piliers qui s'appuient latéralement aux rochers des rives. La nature du terrain a posé des problèmes délicats aux constructeurs. Le barrage repose dans l'axe de la rivière sur une voûte en béton armé qui répartit les efforts sur les roches des rives.

A raison des terrains traversés, les ouvrages d'amenée ont également offert des difficultés. En béton armé, la conduite d'amenée, de 6 mètres de diamètre, longe l'Isère à flanc de coteau, d'abord, en souterrain, ensuite, jusqu'à Notre-Dame-de-Briançon. De ce point, une galerie de plus de 11 kilomètres traverse le massif du mont Bellachat, à près de 2.000 mètres sous sa crête, entre la rive gauche de l'Isère et la rive droite de l'Arc. C'est un ouvrage tout à fait analogue aux grands tunnels de chemin de fer. A son extrémité aval, cette galerie communique avec une cheminée d'équilibre, qui n'a pas moins de 50 mètres de hauteur et 18 mètres de diamètre. Creusée dans le roc, cette cheminée est destinée à compenser les mouvements d'une masse d'eau de 500.000 mètres cubes. Elle se termine par deux galeries d'expansion : l'une, de 63 m. 50 ; l'autre, de 34 m. 50. Ainsi le tunnel sera protégé contre ce que les ingénieurs nomment les « coups de bélier ».

ET nous arrivons, au terme de l'aménagement, à la centrale souterraine située à Randens. Elle comprend quatre groupes à axe vertical d'une puissance unitaire de 36.000 kVA. et deux groupes transformateurs avec sortie directe en câble à la tension de 150 kV. La productibilité, en année moyenne, est de 450 millions de kW.-h. Les eaux

turbinées rejoignent l'Arc par un canal de fuite de 1.300 mètres de longueur, dont 180 mètres en souterrain.

L'usine comprend deux parties : l'une a 33 mètres de longueur et l'autre, qui constitue la centrale proprement dite, a 58 mètres de longueur. Elles ont toutes deux la même ouverture et un même axe légèrement décalé par rapport à celui de la galerie d'accès.

A l'abri d'une voûte générale en béton, la partie avant de la centrale comprend, de part et d'autre du hall d'accès qui a 5 mètres de largeur, à droite, deux cellules de transformateurs avec leurs pompes et leurs réfrigérants, les transformateurs auxiliaires et un magasin. A gauche, se trouvent la salle des accumulateurs, le groupe électrogène de secours, différents autres locaux, notamment les salles d'appareillage et de relais ; enfin, la salle de commande, qu'une passerelle prolonge sur toute la longueur de l'usine.

Dans la centrale proprement dite sont installés une plate-forme de montage et de démontage de 11 mètres de longueur, puis les quatre groupes composés de turbines Francis à axe vertical de 45.000 CV surmontées d'alternateurs verticaux. Des conduites forcées, une pour deux turbines, assurent l'alimentation. Des dispositions spéciales ont été prises pour renforcer les poteaux des ponts roulants, dont la portée est de 14 mètres. Enfin, au fond de la centrale, entre celle-ci et le canal de fuite, a été installée une salle des pompes. Celles-ci assurent le prélèvement dans le canal de fuite et la circulation des eaux de refroidissement des alternateurs et des transformateurs.

Les travaux de construction de la centrale de Randens ont duré à peine plus de trois ans. D'importantes reconnaissances géologiques ont précédé l'exécution. Il est, en effet, essentiel d'être fixé sur la nature du terrain et sur la qualité du rocher. Lorsque les techniciens procédèrent à l'étude générale de l'aménagement projeté, le choix de l'emplacement de la tête aval du grand souterrain suscita de longues discussions. Si, en effet, on débouchait le plus à l'aval possible dans l'Arc, de façon à augmenter la hauteur de chute, le tracé du souterrain principal s'allongeait sensiblement. Après des recherches poussées, le choix s'arrêta finalement sur un emplacement qui correspondait à la longueur minimum de ce souterrain. Au terme des études préliminaires, la question de l'option entre les deux solutions qui s'offraient : centrale extérieure ou centrale souterraine, fut examinée. En définitive, l'usine souterraine fut choisie.

Pourquoi ? Parce qu'il est apparu que ce choix était le moins onéreux. En effet, pour des raisons techniques qu'il serait aride d'exposer ici, une économie pouvait être réalisée sur les fondations de l'usine souterraine. Une deuxième économie pouvait être obtenue sur les conduites forcées, d'abord à raison de leur raccourcissement sensible, ensuite grâce à la réduction d'épaisseur des tôles. Enfin, une économie était également réalisable sur le matériel. En effet, de bonnes conditions de régulation devaient être obtenues sans qu'il fût besoin de prévoir un déchargeur, grâce à la courte distance séparant la cheminée d'équilibre de la vanne d'entrée de la turbine. Or, en dehors même de l'économie, il était extrêmement important de se passer de déchargeur. Ces engins, liés aux turbines Francis (celles qui sont en service à Randens), sont encombrants, délicats, difficiles à placer.

Si ces raisons d'économie amenaient à conclure en faveur de la centrale souterraine, elles n'étaient pas les seules. Elles apparaissaient comme déterminantes puisque les dépenses nécessairement élevées qu'il fallait prévoir pour l'excavation où serait implantée l'usine étaient compensées par les économies que nous venons d'énumérer. Mais d'autres avantages s'y ajoutaient, dont le moindre n'était pas de soustraire le travail aux inconvénients résultant des changements de saison. Car on peut tenir pour certain que les délais de construction d'une centrale extérieure eussent été plus longs ou qu'il eût fallu, pour se préserver des intempéries dans une région où l'hiver est généralement rigoureux, engager des dépenses élevées. Or dans la construction de Randens le travail de bétonnage et de montage put être accompli en toute saison. Nombre de points sujets à discussion ont été réglés après examen minutieux des décisions à prendre. Nous n'en signalerons qu'un : l'installation des transformateurs, qui pouvait présenter des risques d'incendie. Les cellules des transformateurs ont été munies de portes métalliques résistant à une pression de 500 grammes par centimètre carré, et la plate-forme de montage a été équipée de rampes de projection de gaz carbonique et d'eau pulvérisée. La ventilation a également fait l'objet de soins spéciaux.

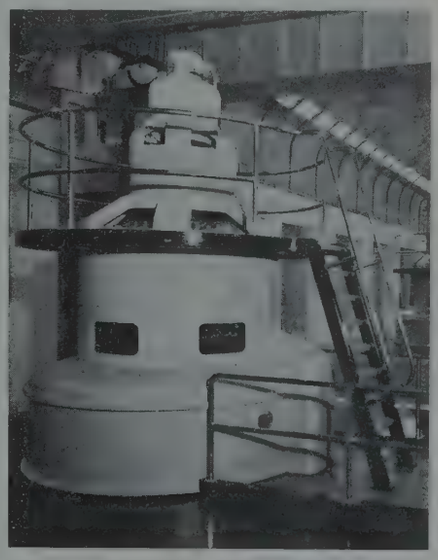
Nous n'entrerons pas dans le détail de l'exécution des travaux, menée, on l'a vu, à bonne allure, en dépit d'incidents inévitables. (Il n'y en eut pas d'ailleurs de très graves.)

En juin 1949 fut commencée la perforation du souterrain principal, et au début de 1951 on entama les travaux de la centrale proprement dite. La voûte était terminée au 1er septembre de la même année. Dès le 1er avril, la perforation du canal de fuite fut entreprise. Fin août 1951, les puits des conduites forcées avaient été terminés. Il fallut cependant parer à des désordres qui s'étaient produits aux débouchés des aspirateurs dans le canal de fuite et des conduites forcées dans la centrale. La pose d'anneaux de béton empêcha ces incidents de se poursuivre.

Le 15 février 1953 arrivait la carcasse du premier stator, et, lorsque le 1er mars 1954 il fut procédé à la mise en eau de la galerie, deux groupes montés étaient prêts pour les essais.

La centrale proprement dite est logée dans une excavation qui a exigé des déblais de l'ordre de 35.000 mètres cubes. Quant au béton utilisé, il est évalué à 10.000 mètres cubes environ.

Ce travail, mené à bonne fin en moins de quarante mois et qui, selon l'expression heureuse de M. Olivier-Martin, a transformé « une énorme masse rocheuse en une centrale vivante », fait le plus grand honneur à tous ceux qui y ont participé.



CI-DESSUS, à gauche : la galerie d'accès à la centrale souterraine de Randens ; à droite, un des turbo-alternateurs de Randens.
Photographies E. D. F. — H. BARANGER.

ÉNERGIE ATOMIQUE ET GRANDS BARRAGES

L'ELECTRICITE DE FRANCE a entrepris, avec le Commissariat à l'Energie atomique, la construction de centrales pouvant produire 100.000 kilowatts d'ici quatre à cinq ans. M. Marcel Flouret, président de l'E. D. F., a annoncé cette nouvelle au cours du banquet offert à Versailles par le cinquième congrès des grands barrages à près d'un millier de congressistes.

Mais l'appel aux différentes sources d'énergie, dont la France, précise M. Flouret, a l'heureuse fortune de posséder un échantillonnage complet, reste nécessaire et les programmes de barrages continuent. Aussi bien la variété de la structure géographique de notre pays permet-elle d'y retrouver la plupart des types de barrages construits dans le monde, facilitant ainsi à nos ingénieurs la solution de presque tous les problèmes qui se posent à cette occasion.

LES 24 HEURES DU

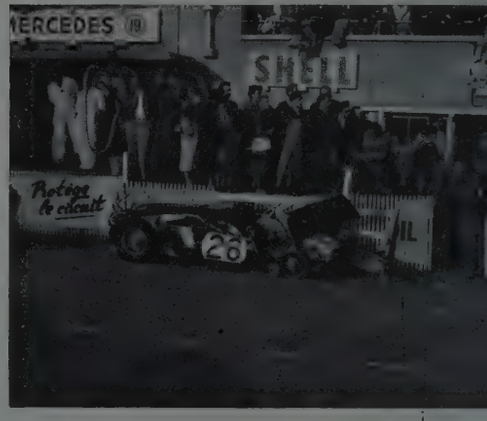
2 H. 30 MINUTE

ET LA COURSE CONTINU SOUS UN CIEL ENDEUIL

PAR **R. MIOMANDRE**

LE DRAME EST CONSOMME. Tandis que la voiture continue de brûler, on ramasse les vêtements, les débris. On cherche les papiers des victimes. A cet emplacement désolé, il y avait, une demi-heure auparavant, plusieurs centaines de personnes enthousiastes. — CI-DESSOUS, pendant que l'on ramasse les victimes la course continue, et la foule, impassible, suit les bolides.

UN PRETRE qui était présent sur le circuit est venu a nistrer les mourants et bénir les morts après la catastro



CE QUI RESTE de l'Austin Healey de Lance Maklin train arrière est complètement enfoncé. — CI-DESSO l'essieu meurtrier de la Mercédès de Levegh.

MANS

DE COURSE FOLLE « 10 SECONDES DE TRAGÉDIE »

AU WELCOME, les drapeaux de toutes les nations participant à la course, qui flottaient au vent joyeusement depuis le départ, ont été mis en berne.

Un tragique destin pèse cette année sur les compétitions automobiles. Depuis le commencement de la saison, il n'est pas une grande épreuve qui n'ait été marquée d'un ou plusieurs accidents mortels. A chaque course, un champion du volant, grande vedette ou débutant, est victime de la vitesse, de son amour du risque.

C'est ainsi que successivement l'Italien Alborghetti se tuait à Pau en avril dernier ; puis l'ex-champion du monde, Alberto Ascari, miraculé du Grand Prix d'Europe à Monte-Carlo, connaissait le même destin, deux jours plus tard, à l'autodrome de Monza ; puis, en mai dernier, à l'autre bout du monde, sur la célèbre piste d'Indianapolis, Bil Vakovitch périssait carbonisé dans son bolide ; et, enfin, il y a quelques jours, c'était Le Mans qui voyait se dérouler le drame le plus affreux sur le circuit des 24 Heures. A 260 à l'heure, la voiture Mercédès piloté par le Français Pierre Levegh sortait de la route, explosait et prenait feu en arrivant sur la murette faite de terre, de sacs de sable et de fascines entrecroisées. Pierre Levegh était à demi carbonisé, tandis que l'avant-train de la voiture, séparé du reste de la carrosserie, partait en avant, durant 150 mètres environ, et, telle une gigantesque faux, abattait tout ce qui était sur son passage. Plus de deux cent cinquante personnes étaient atteintes : une centaine devaient succomber et une trentaine d'entre les autres étaient mutilées pour le restant de leur vie.

Les 24 Heures du Mans, suivies au départ par plus de deux cent cinquante mille personnes, s'annonçaient pourtant comme sensationnelles. A l'entraînement, les accidents et les incidents avaient été nombreux. Deux journalistes et le pilote Jean Behra avaient été blessés lors d'un télescopage aux stands de ravitaillement de deux voitures ; le lendemain, le Marseillais Elie Bayol, au volant de la Gordini 3 litres, avait quitté la route à plus de 200 à l'heure, s'était fracturé le crâne et s'en était tiré par miracle !

Tous les records de vitesse avaient été battus. Jean-Manuel Fangio, tout d'abord, au volant de la 300 SLX Mercédès de 3 litres de cylindrée — équipée, tout comme il y a trois ans, de volets « intrados » faisant office de freinage supplémentaire — avait réalisé 196 km. 500 sur le circuit de 13 km. 492 ; puis, le second jour, l'Italien Luigi Castellotti, avec la Ferrari 4 l. 200, avait prouvé que la voiture italienne était capable de tenir tête aux « racers » allemands. Il avait porté ce record à près de 197 km.-h.

Les « Jaguar » avaient bien caché leur jeu. Elles s'étaient contentées de tourner à une vitesse inférieure de

DANS LA COURBE après la ligne droite, courbe qui mène au Tertre Rouge, Juan-Manuel Fangio (Mercédès) mène devant la Jaguar, pilotée par Hawthorn, qui gagnera l'épreuve, et la Ferrari de Castellotti. Sur la Mercédès, le volet « intrados », qui est utilisé comme freinage, se lève ou se baisse mécaniquement.

5 ou 6 kilomètres à celle de leurs rivales, et l'on ne pensait pas qu'elles pussent inquiéter les voitures allemandes et italiennes. Mais en course tout allait changer.

DUEL FANGIO-CASTELLOTTI

Au milieu de l'allégresse générale, par un temps magnifique, devant une assistance record, dans cette ambiance particulière aux 24 Heures du Mans, soixante voitures avaient pris le départ, le samedi à 16 heures.

Tout de suite la lutte s'était engagée entre Luigi Castellotti (Ferrari), parti en tête, et J.-M. Fangio (Mercédès), attardé au départ. Fangio, en trente-cinquième position au premier tour, était troisième à l'issue de la première heure. Dans la folle poursuite qu'il avait engagée, il portait le record officiel du tour à 195,379 km.-h., soit le temps de 4' 8" 6/10. L'ancien record appartenait depuis l'an dernier à l'Argentin Gonzalès (Ferrari) avec 4' 16" 8/10, (189,139 km.-h.)

LE RETOUR DE MIKE HAWTHORN

En tête on ne s'amusait pourtant pas : Mike Hawthorn (Jaguar), qui avait pris un bon départ, était à 6 secondes de Castellotti. Il précédait Fangio, qui le poussait sur le premier, seulement à 2 secondes. La lutte était magnifique et déchaînait l'enthousiasme de la foule, tellement le spectacle de ces bolides lancés à plus de 260 à l'heure dans la ligne droite était beau à voir.

Durant la deuxième heure, Fangio portait l'estocade. Dans la ligne droite des tribunes, il n'est qu'à quelques mètres de Hawthorn et de Castellotti. Il les saute irrésistiblement dans la courbe après les tribunes, exactement sous la passerelle « Dunlop ». Dans la bagarre, Castellotti, dont le moteur semble peiner, est passé par Mike Hawthorn. La Jaguar a subitement trouvé des chevaux, et c'est un chassé-croisé entre Fangio et le champion anglais, qui porte le record du tour à la fantastique moyenne de 196,963 km.-h., soit 4' 6" 6/10. Fangio et Hawthorn se succèdent au commandement.

LE DRAME

Puis c'est le drame. Il est 18 h. 30. Tous les concurrents ont été doublés, dans l'ordre, par Hawthorn, Fangio et Castellotti. Les leaders s'apprêtent à prendre un deuxième tour à Pierre Levegh, qui est septième au classement général. On voit de la tribune de presse arriver à grande vitesse plusieurs voitures : deux de couleur sombre et deux argentées. Un peu avant le chronométrage, à l'entrée des stands de ravitaillement, une voiture sombre, l'Austin Healey pilotée par Lance Maklin, est sautée par une autre plus puissante, la Jaguar de Mike Hawthorn, qui se rabat légèrement à droite comme pour s'arrêter à son stand. L'Austin déborde un peu à droite, mais, voyant la Jaguar continuer, freine pour l'éviter, ce qui la déporte légèrement en travers. Derrière arrive la Mercédès de Pierre Levegh lancée à 260 à l'heure. Pour éviter l'Austin, le pilote fait un à droite et

LA PORSCHE de Polensky et von Frankenberg, victorieuse à l'indice de performance, a réalisé une magnifique moyenne en battant le record dans sa catégorie de quelque 25 kilomètres.

UNE MURETTE un peu enfoncée, des barrières noircies, c'est tout ce qui rappelle l'effroyable catastrophe. Là où, la veille, quelque deux cents personnes ont été accidentées, d'autres spectateurs sont venus s'installer : ils veulent être le plus près possible de la piste, pour mieux voir les bolides. Oubli ou inconscience ?...

percute le parapet du passage souterrain, qui va des tribunes aux stands de ravitaillement. Cela ne l'empêche pas de prendre l'Austin à l'arrière. Le choc est effroyable, l'Austin est projetée à droite contre le stand Mercédès, où elle fauche deux journalistes avant de rebondir au milieu de la piste, tandis que la Mercédès de Levegh, dans un bruit de tonnerre, monte sur le parapet, explose et se désagrège dans une gerbe de flammes et de fumée, semant la mort.

Pendant ce temps, Fangio est passé au milieu de la fumée : il avait pu voir — il le dira par la suite — Pierre Levegh lever la main pour le prévenir de ralentir. Il ajoutera en apprenant la mort du coureur : « Pierre Levegh, par son geste, m'a sauvé la vie ; je ne l'oublierai jamais ! »

Quant à Lance Maklin, il a sauté sur la route et couru droit devant lui, halluciné, se demandant de quel enfer il revenait ; c'est miracle qu'aucun des bolides ne l'ait touché.

MAIS la course continuait... Les Mercédès, pilotées par Fangio et Kling, prenaient du champ et puis, vers 2 heures du matin, elles abandonnaient, en signe de deuil. Dès lors, c'était fini : il n'y avait plus de lutte. Jaguar l'emportait avec Mike Hawthorn à 174 de moyenne, ce qui constitue, il est vrai, le record absolu des 24 Heures, mais, acquise dans de telles conditions, cette victoire ne signifie pas grand-chose, et les Anglais n'en peuvent tirer une grande gloire.

ADAPTER LES RÈGLEMENTS AUX PROGRÈS TECHNIQUES

APRES la terrible catastrophe du Mans, il n'est pas possible de se taire. Sans doute, les règlements en vigueur n'ont pas été enfreints, mais il paraît de plus en plus certain que ces règlements sont devenus parfaitement insuffisants devant les immenses progrès réalisés dans le domaine de la vitesse.

Sans vouloir, bien entendu, incriminer le moins du monde les organisateurs responsables des courses, constatons avec Trintignant (il l'a déclaré l'année dernière à la radio tout de suite après les 24 Heures) :

1° Que la route formant le circuit est follement étroite si l'on songe aux vitesses qu'atteignent les bolides ;

2° Que c'est provoquer le danger que de faire courir simultanément les voitures de petite cylindrée et les voitures de grosse cylindrée ; les premières peuvent atteindre le 200 à l'heure, les secondes abordent maintenant le 300 à l'heure. C'est dire que le ruban de route est diminué pour les grands bolides de toute la largeur empruntée par les petits bolides ;

3° Que sur un point particulier du circuit, à la hauteur des stands de ravitaillement, la largeur de la route devrait être au moins triplée par rapport à ce qu'elle est sur le reste du circuit pour diminuer les terribles dangers d'accidents;

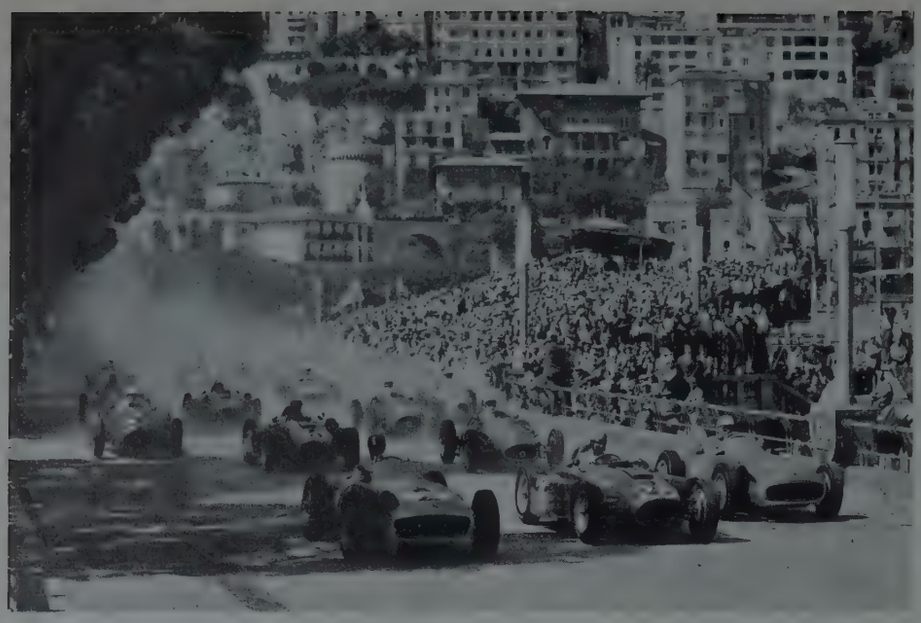
4° Que le circuit du Mans, établi sur une route comme d'autres circuits similaires, est insuffisamment signalé, la nuit en particulier.

Au cours de ces 24 Heures, d'autres accidents eurent lieu. Plusieurs voitures furent incendiées ou sortirent de la piste, mais, fort heureusement, les pilotes s'en sont tirés avec seulement des contusions, sauf l'Anglais Jacobs, qui, la jambe cassée et brûlé sérieusement en différentes parties du corps, dut être transporté dans une clinique mancelle.

VINGT VOITURES A L'ARRIVEE

QUANT à la casse mécanique, elle était des plus importantes. Sur les soixante voitures qui prirent le départ, vingt seulement étaient à l'arrivée. Les Ferrari, les Maserati, les Gordini, les Panhard avaient successivement disparu de l'arène. La mécanique, soumise à de très grands efforts, n'avait pu résister, et les anglaises de même que les allemandes se taillaient la part du lion. Porsche enlevait et sa catégorie et le classement à l'indice de performance, tandis que Bristol classait ses trois voitures à l'arrivée, remportant également et sa catégorie et le record à 152 de moyenne.

Quant à la construction française, elle devait sa seule victoire à un modeste constructeur, René Bonnet, dont la petite D. B. de 745 centimètres cubes de cylindrée l'emportait en catégorie 501 à 750 centimètres cubes, avec Louis Cornet et Mougin, à 132 de moyenne. C'était d'ailleurs la seule voiture qui terminait dans cette catégorie sur dix au départ.



DANS UN BRUIT DE TONNERRE les bolides sont partis. Au centre, Ascari (26), qui tombera à la mer et sera miraculeusement repêché indemne ; à droite, Moss, qui prendra feu, et, à gauche, Fangio, dont la direction se cassera. Trintignant, qui sera vainqueur, est au sixième rang.

DU GRAND PRIX D'EUROPE AU GRAND PRIX DE BELGIQUE

MAURICE TRINTIGNANT, VAINQUEUR A MONACO

Le Grand Prix d'Europe de vitesse, qui s'est déroulé cette année à Monaco, sur un circuit tourmenté de 3 km. 145 de développement tracé en pleine ville, dangereux au possible, avec des virages courts bordés de maisons, fut aussi dramatique. Un grand champion, Alberto Ascari, faillit y rester. A la suite d'un « tête à queue » sur un point particulièrement dangereux du circuit, en bordure de mer, sa voiture fut précipitée à l'eau. Miraculeusement éjecté de son siège, Ascari, repêché, s'en tirait sans grand mal.

Hélas ! il ne devait pas échapper à son destin.

Quelques jours plus tard, sur l'autodrome de Monza, il était victime de sa passion de la vitesse — tout comme son père l'avait été trente ans plus tôt, en 1925, sur l'autodrome de Montlhéry. Essayant un prototype, Ascari sortait de la route à près de 250 à l'heure. Sa voiture faisait plusieurs tonneaux, explosait, et les personnes accourues au bruit ne trouvaient qu'un cadavre.

C'est en tenue de ville, avec le casque de son élève Castellotti, que le grand champion trouva la mort. Luigi Castellotti venait d'essayer le prototype. Il causait avec Ascari quand celui-ci lui dit : « Passe-moi ton casque. Je veux l'essayer. » On ne pouvait résister à une pareille demande. Ascari faisait un tour, deux tours, très vite, et au troisième, c'était fini.

Quant au Grand Prix d'Europe lui-même, il était fertile en incidents. Les Mercédès avaient d'abord dominé avec Fangio et Moss, puis Fangio avait connu la panne ; et, alors qu'on voyait déjà Moss vainqueur, celui-ci s'arrêtait à son stand : du capot de la voiture s'échappait une intense fumée : une tuyauterie d'huile avait lâché. C'était fini, et Ferrari, avec Maurice Trintignant, remportait une victoire inespérée, certes, mais bien gagnée, car Trintignant, qui se savait moins vite au départ que les Mercédès, avait joué la place. Il la joua avec intelligence, ne se laissant jamais trop distancer malgré de rudes attaques de l'Italien Castellotti (Lancia). Comme Le Mans, Monaco connut l'affluence, et Trintignant, à 106 de moyenne, battait le record de l'épreuve, qui était de 101 km.-h.

LA LANCIA d'Alberto Ascari est remontée du fond de la mer où elle gisait par 8 mètres de fond.

SUR LE QUAI, en bordure de mer, un peu après l'endroit où Ascari est tombé à la mer, passe Trintignant, qui l'emportera à 106 de moyenne, battant le record du circuit.

FANGIO L'EMPORTE A SPA

Au Grand Prix de Belgique, revanche du Grand Prix d'Europe, la compétition connaissait le même succès populaire et sportif. Plus de cent mille personnes. Tous les records battus, le 200 de moyenne approché, un accident, peu grave heureusement, dont était victime le champion Jean Behra, et la victoire nette, sans tache de Mercédès, avec Juan-Manuel Fangio et Stirling Moss, roues dans roues. Record du tour de 14 km. 120, par Fangio, avec 4' 20" 6/10, soit 195,057 km.-h., et record général, par le même Fangio, à 191,231 km.-h., contre 185 km.-h., ancien record par Maserati.

Raymond Miomandre.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A

L'AVENIR DE L'EUROPE

Un livre d'André Siegfried ouvre toujours un nouveau champ à nos méditations. Dans ses « Aspects du siècle » (Hachette, 224 pages), celles qu'il nous propose vont bien au delà des préoccupations de l'heure présente. Il s'agit de l'issue prévisible de la lutte qui se poursuit entre la conception traditionnelle d'une civilisation de source méditerranéenne, grecque et chrétienne, et une technique mécanique relevant de principes peut-être incompatibles avec les legs du passé. L'auteur analyse, avec son habituelle finesse psychologique et sa profonde expérience, les malentendus en face desquels nous place la révolution scientifique et industrielle à laquelle nous assistons, et qui est appelée à gagner tous les continents à la suite du nôtre. Le moyen est devenu le but : on croit que la technique se suffit à elle-même et qu'elle constitue à elle seule tout le progrès.

Si, dans son ultime évolution, notre civilisation en vient à asservir la haute culture aux besoins supérieurs de la pratique industrielle, une page de la vocation spirituelle du monde aura été tournée, et la vieille tradition gréco-latine, qui a façonné nos sociétés, appartiendra à un passé révolu.

Nous entrerons alors dans l'ère de l'inhumain, celle des esclaves de la machine.

LES SITES DE FRANCE

Existe-t-il un Parisien de vieille souche plus amoureux de sa ville que René Héron de Villefosse ? Son « Histoire de Paris » (Grasset, 268 pages) est la flânerie d'un érudit à travers le temps et l'espace. Elle nous mène de la conquête romaine aux journées héroïques d'août 1944 et fait lever sous nos pas, dans chaque quartier, dans chaque rue, un monde d'évocations tour à tour dramatiques, pittoresques et galantes.

Et cette érudition, jetée à pleines mains, s'allie à une émotivité tantôt attendrie, tantôt combative. « Violent comme je me sens, dit l'auteur, éprouverais-je un tel sentiment de si longue durée en faveur d'une créature dont l'âme ne serait pas mouvante ? » Aussi a-t-il l'art d'être à la fois exact et passionné, enthousiaste et caustique. Les inutiles laideurs, la vulgarité l'étouffent. Il est indulgent pour l'Opéra, mais déchaîné contre le Grand Palais. Il s'alarme de monstrueux projets comme ceux qui menacent de couper le Palais-Royal ou la perspective des Tuileries.

L'illustration est d'une qualité exceptionnelle : vues, images politiques ou scènes de mœurs, elles n'avaient, pour la plupart, jamais été tirées de collections d'estampes où elles étaient inaccessibles au grand public.

LA GUERRE 1939-1945

On a souvent dit que la bataille de Stalingrad avait dans la seconde guerre mondiale joué un rôle identique à celle de Verdun durant la guerre 1914-1918. On pourra se rendre compte de ce qu'a été la vie des combattants de la 6e armée russe après son encerclement par les troupes allemandes en lisant « J'étais médecin à Stalingrad » (Edit. France-Empire) par le médecin commandant Dibolt. C'est un document vécu, objectif et humain.

ALBERT MOUSSET.

Depuis un demi-siècle aucune Histoire de France n'a eu autant de lecteurs que

L'HISTOIRE DE FRANCE racontée à Juliette

par JEAN DUCHÉ

312e MILLE

pourquoi ?

parce que : " *avec lui au moins* on s'est bien amusé ". (Henri Muller, Carrefour).

parce que : *c'est* " un feu d'artifice *brillant et nourri* ". (Pierre Audiat, Le Figaro Littéraire).

parce que : *Jean Duché* " *a le don du trait saisissant, son récit est d'un* haut goût, piquant, *nourri d'anecdotes savoureuses* ". (La Revue des Deux Mondes).

parce que : " *on retrouve chez lui* l'esprit des fabliaux, *leur verve narquoise, un goût de se moquer même de ce qu'on respecte le plus* ". (Régine Pernoud, Les Nouvelles Littéraires).

parce que : " *son irrévérence n'est pas légèreté* ". (Claude Elsen, La Table Ronde).

parce que : " *autant que sa gaieté, l'on apprécie sa constante* honnêteté intellectuelle. *Tout ce qu'il dit est* exact ". (Georges Mongredien, Les Nouvelles Littéraires).

parce que : " *Jean Duché suscite dans l'esprit du lecteur des réflexions qui le haussent jusqu'à la* philosophie de l'Histoire ". (Firmin Roz, *de l'Institut*, Radiodiffusion Française, *La Voix des Lettres*).

parce que : " *en fait d'enseignement par la joie, on n'a encore jamais fait mieux* ". (Anne Manson, L'Est Républicain).

parce que : elle est " le roman d'amour de la France, écrit avec amour ". (Jean Prasteau, Le Figaro).

P.L. AMIOT-DUMONT

A L'ISLE - ADAM

Ravissante Propriété

SITE AGRÉABLE ET REPOSANT

Dans l'Ile du Prieuré, sur l'Oise, 17 chambres, bains, tout confort. Dépendances, Pavillon garde 9 chambres, garage. Grand parc, 9.000 m2 de terrains

Conviendrait particulièrement pour :

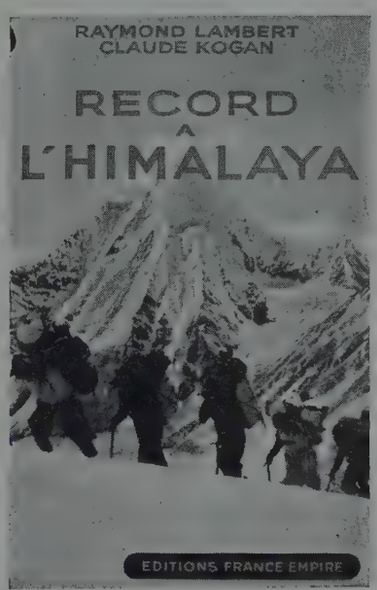
HOTEL RESTAURANT DE LUXE
PENSION GRANDE CLASSE
CLINIQUE - MAISON DE REPOS
ŒUVRES SOCIALES
DE GROSSES ENTREPRISES

Renseignements : **M. Ledissez, 8, rue Denfert-Rochereau — ASNIÈRES (Seine)**

Téléphone : **GRE. 24-36**

Pour lire en vacances...

L'EXTRAORDINAIRE ÉQUIPÉE DE LA FEMME LA PLUS HAUTE DU MONDE



Un volume 13×20 - 320 pages
Jaquette 4 couleurs - 24 photos hors texte.

GÉRARD LEROY

ÉQUIPE DE POINTE

un roman d'amour et d'action parmi ces aventuriers modernes que sont les spéléologues.

Le Roman inédit néD à 330 fr., ttes Libr. et Biblio. des Gares et n. édit. Debresse, 38, rue de l'Université, PARIS-7e - C.C.P. Paris 3388-58.

BIBLIOPHILIE
LIVRES PRÉCIEUX, GALANTS XVIIIe
Textes princeps, complets, rares, limités.
CHEFS-D'ŒUVRE illustrés par des MAITRES
ÉDITIONS D'ART ERYX
120, Bd de la Chapelle, Paris-18e
Catalogue illustré franco 4 timbres

En vacances, en voyage d'affaires...

LES GUIDES BLEUS
Clés du Monde

...pour votre profit et votre plaisir

RAYMOND BLOCH

L'ART ET LA CIVILISATION ÉTRUSQUES

1 carte et 83 illustrations

"CIVILISATIONS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI"

PLON

LES BATEAUX
ROLAND BRÉJAT
47, quai de Champagne - LE PERREUX (Seine)
TRE. 41-77

CANOT AUTOMOBILE
mer et rivière 16 pieds (4 m. 88)
prévu pour moteurs hors-bords 15-25-40-50 CV
en mono et accouplés.

BATEAU FAMILIAL 3 m. 75
moteur de 3 à 16 CV.

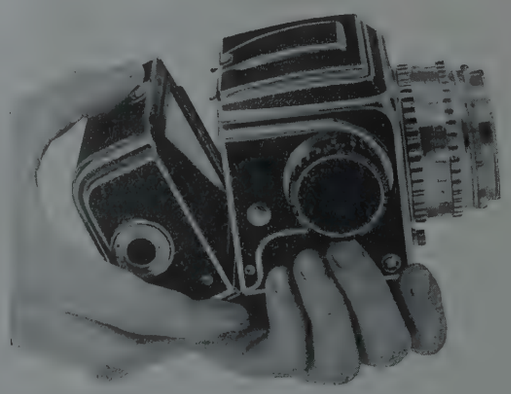
•

Documentation et catalogue franco.

ESSAIS A L'EAU (Détaxe de mer)

HASSELBLAD
SUEDE

LE PLUS GRAND SUCCÈS DE
L'EXPOSITION BIENNALE DE LA PHOTOGRAPHIE



VÉRITABLE
REFLEX 6/6 UNIVERSEL
Objectifs, magasins, viseurs interchangeables

NOTICE SUR DEMANDE
GROS EXCLUSIVEMENT PHOTO-SERVICE R. JULY 68, RUE D'HAUTEVILLE PRO. 25-20 PARIS-X[e]

LE MOIS MUSICAL PAR L. MAURICE-AMOUR

« JEANNE AU BUCHER » A ROUEN

Le plus beau spectacle « son et lumière » qu'on puisse désirer, la ville de Rouen vient de l'offrir avec la représentation de *Jeanne au bûcher*, dans la cour du palais de Justice.

Pour sa fête municipale, la cité qui vit s'accomplir le martyre et la glorification de la sainte avait choisi l'ouvrage où la conjugaison Claudel-Honegger a donné l'un de ces chefs-d'œuvre de l'art dramatique dont notre temps est si avare. C'est un « mystère lyrique ». Le drame sacré donne à deux acteurs essentiels la parole et le geste : Jeanne, liée au poteau, et, à ses pieds, Frère Dominique. « Ne sont-ils pas tous deux de la même laine ? » Pour la douce ignorante, le religieux feuillette le livre de l'histoire qu'elle ne sait pas lire. La miraculeuse aventure s'anime. Jeanne revit son épopée. Autour des solitaires, la foule s'agite. A chaque page tournée par Dominique, cris et chants alternent ou s'entremêlent. Les bêtes hurlent et les saintes apparaissent. La Vierge domine le ciel. L'enfer et le paradis viennent à nous par les sons et les couleurs. Selon Honegger, Claudel fut une sorte d'associé qui aurait pu signer avec lui la partition :

« ... Il m'a indiqué scène par scène la construction musicale... le contour mélodique. Je n'ai fait que suivre ses indications... pour tenter de réaliser de mon mieux la musique qu'il avait lui-même créée... »

Mais la joie que le moderne prophète de la lyrique chrétienne eût éprouvée à ce spectacle, nous pouvons l'imaginer ! Si l'Opéra avait délégué ses meilleurs solistes, ses costumes, ses notations scéniques, là s'arrêtait sa part : le merveilleux décor de plein air, notre première scène musicale a dû l'envier ! Car c'est à de vraies étoiles que Jeanne-Claude Nollier parlait familièrement et c'étaient de véritables voix du ciel qui tombaient des hauteurs où les apparitions exhortaient la martyre. Jamais la belle tragédienne ne fut plus émouvante, jamais plus vibrante et pure la musique de sa voix, jamais plus rayonnant son regard. Et de Frère Dominique nous ne verrons plus d'autre portrait que celui, droit, solide et dru, laissé par Louis Noguera. Je veux croire à l'un de ces moments d'exception où passait la ferveur sacrée dont les plofonds d'une salle close auraient brisé l'élan, mais qui sous le ciel constellé s'épanouissait dans toute sa plénitude. Sans doute l'assistance entière a-t-elle senti cette métamorphose mystique.

L'orchestre du Conservatoire national de Rouen ne mérite que des éloges. Un très important effectif choral le renforçait, l'essentiel étant dû à des formations locales dont j'ai plaisir à saluer la discipline et la foi. L'ensemble donnait la vive impression d'une masse mouvante aux sensations directement perceptibles. Je ne puis féliciter les divers chefs de chœurs : que chacun trouve ici, sous le nom de Lucien Brasseur, la part personnelle qui lui revient. Les jeux de lumière, l'adaptation scénique, parfaitement réglés, s'appropriaient exactement au sujet et au cadre. Quant à l'effort de direction musicale — soli, chœurs et orchestre — il reposait sur Albert Beaucamp, dont l'enthousiasme et la sensibilité ont suscité l'unanime adhésion des spectateurs.

MÉDECINS, MÉDECINE, MALADES

A PROPOS DU VACCIN DE SALK

En mai dernier *France - Illustration* prenait part au concert enthousiaste déclenché par la découverte du vaccin antipoliomyélitique de Salk. Néanmoins, la voix de *France-Illustration* était, à cette occasion, celle de la prudence. L'épigraphe de l'article rappelait l'opinion du professeur Lépine et recommandait d'attendre l'avis des cliniciens et des immunologistes, c'est-à-dire des garanties d'inocuité et d'efficacité. La conclusion était un appel en faveur de la recherche.

Dans le corps du texte était souligné le caractère accéléré de l'expérimentation américaine, dû à la pression de l'opinion publique et cause de l'anxiété où nous sommes devant les accidents observés. Ces accidents ne font qu'apporter un trop vif appui aux restrictions formulées.

Une d'entre elles mérite d'être développée : le vaccin de Salk se présente comme une émulsion de virus inactivé par le formol. Cette conception remonte à Pasteur et à son école, qui en ont tiré des résultats excellents. Elle a été, en France encore, entre les mains du professeur Ramon, l'occasion de deux succès brillants : c'est l'inactivation de la toxine diphtérique et de la toxine tétanique par le formol qui, après vieillissement et chauffage, donne les anatoxines correspondantes, dont le pouvoir vaccinant, après vingt ans et plus d'expérimentations, se montre si remarquable que diphtérie et tétanos sont devenus des maladies très rares. Il faut insister sur le fait que, dans les deux cas, le professeur Ramon a opéré sur des toxines bacillaires : toute possibilité de contamination était ainsi éliminée. Le docteur Salk a opéré sur des émulsions de virus. C'était prendre le risque de voir apparaître des accidents. Ceux qui se sont produits semblent graves et sont loin d'être interprétés complètement. On tend même à penser que, dans certaines préparations américaines, il restait du virus actif. Il faut évidemment parfaire les préparations. Il restera à juger de leur efficacité. Il faudra ensuite répondre aux adversaires systématiques des méthodes d'immunisation active. Tout ceci n'est qu'arguments supplémentaires pour la continuation de recherches méthodiques et objectives. — R.-J. M.

LA COUPE DE FRANCE

Le 29 mai s'est jouée, sur le stade de Colombes, et en présence de soixante mille spectateurs enthousiastes et bruyants, la finale de la Coupe de France de football, qui mettait aux prises les équipes de Bordeaux et de Lille. Cette dernière, qui devait remporter la victoire par 5 buts à 2, était, fait unique, dans l'obligation, par suite de son médiocre classement en championnat de 1re division, de rencontrer en barrage l'équipe de Rennes. Mais celle-ci, sans doute pour respecter la logique, succomba devant les gagnants de la Coupe. Celle-ci a été remise au capitaine lillois Jean Strappe, à l'issue du match de Colombes, par M. René Coty, qui, selon une tradition maintenant bien établie, présidait la grande fête du ballon rond.

AVIS FINANCIER

B. N. C. I.

La Commission de Contrôle des Banques a approu é les comptes de l'exercice 1954 et la répart on aux parts bénéficiaires d'un dividende d 90 fr. net payable le 1er juillet.

Elle a, en outre, ratifié l'augmentation du capital de 525 millions à 4 milliards, et celle des réserves à 800 millions.

LES GRANDES ÉPREUVES HIPPIQUES

Le Derby d'Epsom, la grande course anglaise, a été gagnée par un cheval français appartenant à Mme Volterra, Phil Drake, monté par Palmer. Le même jockey, montant Rapace, a gagné le prix du Jockey-Club, tandis que le Prix de Diane revenait à Douve, la pouliche de M. Goudechaux.

UNE « NUITÉE » AU CHATEAU DU MARQUIS DE SADE

A Lacoste, un petit village vauclusien perché sur le Lubéron, le château du fameux marquis de Sade, bâti sur un rocher à pic, n'était plus que ruine. Un syndicat d'initiative, présidé par M. André Bouër, qui s'est attaché patiemment à reconstituer ce domaine morcelé après la Révolution, y organise le 16 juillet une « nuitée », que présideront le préfet du Vaucluse et le comte de Sade, au profit de la restauration du château. Au cours de cette nuitée, la « Comédie de Provence », que dirige Douking, donnera dans le parc une représentation de *l'Arlésienne* avec le concours de Valentine Tessier.

LE GRAND PRIX DE L'A.-O. F.

Le Grand Prix littéraire de l'A.-O. F. a été décerné par l'Association des écrivains de la mer et d'outre-mer, que préside Jean d'Esme, à M. Guy Le Rumeur pour son livre *le Grand Méhariste* (Edition Berger-Levrault). Méhariste lui-même, l'auteur a su retracer les aventures de ses compagnons et les exploits du fameux Lecocq, qui s'illustra dans la poursuite de l'émir de Réguibat.

UNE EXPOSITION AU MUSÉE DE LA GUERRE

Le musée de la Guerre, qui a pour origine les collections réunies de 1914 à 1918 et offertes à l'Etat par M. et Mme Henri Leblanc, était avant la dernière guerre installé au pavillon de la Reine du château de Vincennes. L'incendie provoqué par les Allemands le 24 août 1944 détruisit complètement ce pavillon. Fort heureusement, la partie la plus intéressante des collections du musée, mise à l'abri par le conservateur de l'époque, M. René Jean, échappa à la destruction. Ces collections viennent de regagner le pavillon de la Reine, dont la restauration est en voie d'achèvement sous la direction de M. Trouvelot, architecte en chef des Monuments historiques. En attendant sa réouverture définitive, le musée de la Guerre a présenté, pendant quelques semaines, dans les salles restaurées du pavillon, une exposition d'œuvres de peintres de 1914-1918, qui comprenait notamment trois importants ensembles de Dunoyer de Segonzac, de Luc-Albert Moreau et d'André Mare. Signalons à ce propos que Dunoyer de Segonzac a fait don au musée de la totalité des œuvres qu'il a exécutées au front et à la section de camouflage qu'il dirigeait, ainsi que des gravures et illustrations qu'il a faites pour les livres de Roland Dorgelès.

De son côté, Mme Luc-Albert Moreau a tenu à grouper au musée l'œuvre de guerre de son mari, et Mme André Mare a présenté le journal illustré du peintre et ses carnets de croquis.

LE LIVRE FRANÇAIS A AIX-EN-PROVENCE

Dans le cadre exceptionnel du pavillon Vendôme, à Aix-en-Provence, se tiendra, du 9 au 31 juillet, sous les auspices de la municipalité, une exposition du livre français du XVe siècle à nos jours.

Les trois cents volumes sélectionnés proviennent, pour une grande part, des bibliothèques provençales anciennes ou contemporaines. Les organisateurs, MM. L. de Boulois et L. Vaccon, ont ainsi voulu souligner le constant intérêt des Aixois pour le beau livre, intérêt attesté dans le passé par les noms de Peiresc, de Mgr d'Inguimbert, du marquis de Mejanes, de Marieton, et qui se perpétue aujourd'hui dans quelques grandes bibliothèques et dans l'activité des bibliophiles de Provence.

LES BOURSES DE ZELLIDJA

Les bourses Zellidja sont dues, on le sait, à la généreuse initiative de M. Jean Walter, et ce nom leur a été donné parce qu'il est celui de la société minière que celui-ci préside en Afrique du Nord.

Chaque année, un certain nombre de lycéens et de collégiens sont désignés pour entreprendre en France ou à l'étranger un voyage. Recrutés parmi les élèves de la seconde aux classes préparatoires, ils sont nantis d'un pécule de 20.000 francs. Et il leur est demandé de tenir, chemin faisant, un carnet de notes à l'aide duquel, à leur retour, ils rédigeront un rapport sur leur voyage. Plus encore d'ailleurs que sur sa présentation, ce rapport sera jugé sur les qualités de caractère qu'il fait ressortir chez son auteur. Jules Romains, qui s'est vivement intéressé à l'initiative de M. Walter, en a décrit d'une façon excellente le mécanisme. « Chacun des élus, dit-il (ils ont été désignés au vote secret par leurs camarades), est autorisé à présenter le programme du voyage qu'il voudrait faire dans une partie quelconque du monde. Un jury, composé d'universitaires éminents, retient les deux cent cinquante projets qui lui paraissent les meilleurs. Chacun de ces lauréats reçoit, nous l'avons dit, 20.000 francs et un diplôme. Il est bien entendu que ce que l'on offre aux boursiers, ce n'est pas un voyage de tourisme : c'est l'occasion de faire preuve d'initiative, d'énergie virile, dans une direction qu'ils ont eux-mêmes choisie. La modicité du viatique écarte les âmes faibles ; elle excite les autres. Une si petite somme assure la mise en train. Au lauréat ensuite de s'ingénier. Il se fera embaucher comme steward sur un bateau, travailleur temporaire dans une ferme, une usine, etc. Tout gagne-pain est le bienvenu, s'il est honorable. »

Au retour, chaque boursier rédige un rapport. Les cinquante meilleurs sont récompensés par l'octroi d'une nouvelle bourse, et les cinquante nouveaux rapports qui en résultent sont à leur tour l'objet de récompenses qui, pour quelques-uns de leurs auteurs peuvent prendre la forme d'une aide continue qui s'étendra jusqu'à la fin de leurs études, avec séjour à la Cité Universitaire.

Le palmarès pour 1955 inscrit pour le premier prix (prix du Président de la République, 100.000 francs) Daniel Pierlot, du lycée Buffon, à Paris, pour son rapport : *A la recherche de la Rome étrusque.* Les seconds prix ont été décernés à Dominique Cinq, Bernard Fintz, Marco Juan, Philippe Molle. Ces jeunes gens étaient d'ailleurs boursiers pour la seconde fois.

Leurs rapports ont été exposés au Musée pédagogique, et, au cours de la cérémonie d'inauguration, M. Edgar Faure, président du Conseil, qu'entouraient M. Walter et M. Louis François, inspecteur général de l'Education nationale, a prononcé une allocution.

ALLEMAGNE
saison en toutes saisons

Renseignements et prospectus auprès des agences de voyages ou l'Office d'Informations Touristiques pour l'Allemagne, 4, Place de l'Opéra, Paris 2e

BADEN-WURTTEMBERG
Le sud-ouest romantique de l'Allemagne
FORÊT-NOIRE
LAC DE CONSTANCE
Rhin supérieur • Neckar • Danube

Renseignements et prospectus auprès de: Landesverkehrsverband Württemberg, Stuttgart • Badischer Fremdenverkehrsverband, Freiburg/Br. • Landesfremdenverkehrsverband Nordbaden, Heidelberg

Badenweiler Forêt-Noire méridionale — 450 m d'altitude. Sources chaudes —. Piscines thermales — Bains médicinaux — Parc — Concerts — Tennis — Excursions.
HOTEL RÖMERBAD. Dir.: L. Joner. PARKHOTEL. Dir.: E. Gloeser. 170 lits — 60 salles de bains. Chambres avec bains thermaux.

Feldberg — Hinterzarten — Titisee
Appréciés en été comme en hiver. 900—1500 m en Haute Forêt-Noire. Tennis — Natation — Randonnées. Pension complète de fr. 590.- à fr. 2500.-.

Freiburg et son Schauinsland La capitale de la Forêt-Noire — 268 à 1284 m. Dans l'ambiance joviale du Midi vinicole — belle en toute saison. Prospectus auprès de Städtisches Verkehrsamt, Freiburg/Breisgau.

Herrenalb Station aux bienfaits d'un climat tempéré dans la Forêt-Noire. Grand parc, tennis, piscine. Pens.: 700 à 1600 fr.

Stuttgart
Métropole au milieu des forêts et des vignobles.
Exposition régionale de Bade-Wurtemberg du 1er juillet au 2 octobre 1955.
Fête populaire de Cannstatt du 24 septembre au 5 octobre 1955.
Terrain moderne de camping.
Renseignements: Verkehrs- und Wirtschaftsförderungsamt Stuttgart.

Visitez le musée de l'automobile Mercedes-Benz, la plus ancienne usine d'automobiles du monde.

Triberg Haute Forêt-Noire — 700—1000 m — Saison toute l'année — Chambres toutes catégories.
PARKHOTEL WEHRLE. Pension fr. 1300 à 1700 av. bain, max. fr. 2100.-.

HAUTE-BAVIÈRE
Renseignements et prospectus auprès des agences de voyages ou le Fremdenverkehrsverband München-Oberbayern, München 15, Sonnenstraße 24.

Berchtesgadener Land Joies de vacances dans le cadre féerique de haute montagne
Autostrade alpine jusqu'à l'altitude de 1800 m, lacs Königssee, Hintersee, 2 téléfériques • gorges de montagnes • plages lacustres • concerts. Pens. comp. dep. fr. 800.— ttes taxes comp. Rens.: KURVERWALTUNG.
HOTEL GEIGER. Situation paisible — Tout confort — Garages.
HOTEL SCHIFFMEISTER sur le lac Königssee. 100 lits. garage.

Garmisch-Partenkirchen
Le centre de tourisme international dans les Alpes bavaroises.
Toutes installations pour détente et sports. — A 90 minutes au sud de Munich.
Cures de climat — Très beaux chemins de crêtes — golf — tennis — équitation — natation — remontées mécaniques.
Pension, tout compris de fr. 850.- à fr. 2600.- par jour.
PARKHOTEL ALPENHOF. Ultra-moderne, près du Kurpark. Pens. dep. fr. 1700.-.
GOLFHOTEL SONNENBICHL. Vue unique — tout confort. Pens. dep. fr. 1350.-.
HOTEL MARKTPLATZ. 1ères classe, restaurant réputé. Chambres dep. fr. 600.-.
HOTEL SCHÖNBLICK. Situation tranquille dans un parc. Propr.: Fr. Stanner.

Suggestions

LA MAISON

LUMAREL
LUMINAIRES
ET DÉCORATION
STYLE ET MODERNE

— Créations —
Dépositaires
BOHLMARKS — Suède
INDOOR — Hollande
SOCOMO — Belgique, Allemagne

Liste revendeurs : 41, rue des Vinaigriers, PARIS — Nord 33-07

Ce secrétaire :
(120×80)
est une création
Roger **LANDAULT**

Édité par les
Éts A. B. C.
163, rue Pelleport
PARIS - Mén. 87-89

Toutes les créations Roger LANDAULT
Salles de séjour, Chambres, Petits meubles
SONT DISTRIBUÉES PAR : **GODFRID & Cie**
60, Fg-Saint-Antoine, PARIS. DOR. 82-97

JEUNESSE - SANTÉ - LONGÉVITÉ
(conservée) (dynamique) (heureuse)
s'obtiennent par la technique de **"Surrepos"** du **Dr Pascaud** de la Faculté de médecine de Paris, médaille d'or Expos. intern. Paris 1921. Documentez-vous sur cette technique adoptée par les plus hautes personnalités françaises et étrangères.

Demandez notice I A et références inter. au SURREPOS du Dr PASCAUD, 167, bd Haussmann, Paris, Bal. 32-05.

PETITOT
LUMINAIRES
★
En vente :
Grands magasins
et bonnes maisons
d'éclairage.

Création
ROBERT LEMPEREUR
Bar portatif
métal laqué
6.300 fr.
★
En vente chez :
DENNERAY
169, Bd Haussmann
Paris-VIIIe
DENISE LEMPEREUR
49 bis, rue Saint-Jean
Le Touquet

chaise longue confortable à 2 positions permet la *RELAXATION SCIENTIFIQUE*
★ *La position "pieds en l'air" procure un repos rapide et un bien être total.*
PARIS - 57, rue Crozatier 12e
LYON - 12, rue de la Barre
LILLE - 15, rue des Chats Bossus
BRUXELLES - M. HERVE 14, r. L. Lepage

L'AUTOMOBILE

AUTOMOBILISTES...
VOTRE MOTEUR RÉNOVÉ POUR 1.800 fr.
sans immobilisation, grâce à **B. CAMPOUND**, produit scientifique breveté, dont l'efficacité a été reconnue par les Laboratoires de l'État et par les Arts et Métiers de Paris.

B. CAMPOUND s'introduit par l'orifice des bougies et son action immédiate redonne au moteur toute sa vigueur. Économie d'huile et d'essence, résultats formellement garantis.

B. CAMPOUND est le régénérateur de moteurs pour toutes marques d'automobiles, camions, tracteurs, canots, motoculteurs, motocyclettes, vélomoteurs et tous moteurs à explosion.

Prix du traitement : **1.800** fr. Double : **2.500** fr.
Écrire : **M. Maurice POULLE,** 17, rue des Garmants, **MALAKOFF** (Seine).

Votre intérêt est d'utiliser des bougies K. L. G. parfaitement adaptées à votre moteur. Une bougie trop froide s'encrasse. Une bougie trop chaude provoque de l'auto-allumage et fait plafonner votre voiture. *Une bougie neuve K. L. G., bien adaptée, réduit la consommation d'essence.* Parmi les *37 types* de bougies **K. L. G.** *« la meilleure bougie du monde »*, utilisez celui conçu pour votre moteur. Demandez un guide d'allumage à K. L. G., 177, boul. de la République, à St-Cloud (S.-et-O.).

Un COUTEAU-CLÉ à 10 usages
Pour votre voiture, vélo, moto, etc.
Chez vous, en voyage.

Un véritable outil indispensable, en acier supérieur nickelé, se composant d'une clé à molette 6 pouces, en acier chromé molybdène trempé, tournevis, dénude-fils, ouvre-bidon d'huile, règle graduée, poinçon, tire-bouchon, ouvre-boîte, décapsuleur, lame forte et tranchante.

Le couteau-clé **« MULTIPLE »** est vendu dans un superbe étui cuir au prix de **1.780 fr.** Paiement à la commande.

Écrire : M. Maurice POULLE, **17,** rue des Garmants, MALAKOFF (Seine).

AUTOMOBILISTES...
PUISSANCE ET ÉCONOMIES
Le **PRÉCARBURATEUR VIX** améliore la carburation du moteur — **PLUS DE PUISSANCE : 10 % — MOINS D'ESSENCE :** 30 %. Efficacité reconnue par les essais officiels effectués par les Laboratoires d'essais des Arts et Métiers de Paris ; plus de 13 millions de précarburateurs VIX en service dans le monde entier ; prix amorti en moins de deux mois.
PRÉCARBURATEUR VIX
Pour toutes marques d'automobiles, camions, tracteurs, cars, taxis, canots, motos, scooters, vélomoteurs, etc., et tous moteurs industriels fonctionnant à l'essence. Prix : **7.000** fr.
Écrire : **M. Maurice POULLE, 17,** rue des Garmants, **MALAKOFF** (Seine).

LE MOIS HIPPIQUE PAR TRÉ-HARDY

LE CALENDRIER DE JUILLET

JUILLET sera le mois le plus faste de l'année au point de vue concours hippiques, avec soixante-cinq réunions nationales, une internationale et deux internationales officielles inscrites à son calendrier. Des tournois se succéderont à cadence accélérée, se superposant parfois aux mêmes dates dans les mêmes régions, tant les week-ends de ces semaines d'élection sont guettés par les présidents de sociétés.

Etonnante prolifération des jumpings à l'âge atomique, au moment où la machine a déjà pris le relais, « la plus noble conquête », ayant parachevé sa phase utilitaire, subsiste cependant dans les concepts de la nouvelle génération comme le complément apprécié d'un sport dynamique et téméraire allant au-devant de son besoin d'action.

A vrai dire, les gentlemen auraient mauvaise grâce à se plaindre, alors que toutes les possibilités leur sont offertes. Veulent-ils visiter les plages à la mode en s'y faisant accompagner de leur écurie ? Le premier galop serait, dans ce cas, fourni à Dieppe les 2 et 3 juillet, afin de mettre les « jumpers » sur leurs jambes sous l'action vivifiante de l'air salin. Houlgate, monté par M. Luchaire, bénéficiant chaque année de sa position exceptionnelle, préfaçant Deauville, prendrait la suite le 10 juillet. La majorité des grandes cravaches y sont ordinairement engagées. Elles peuvent y comparer leur forme avant le test de la « Plage fleurie ».

Organisé par la S. H. F. en collaboration avec la municipalité et la Société des hôtels et casino, l'International de Deauville, rencontre majeure, interrompra la série nationale du 12 au 17 juillet, groupant l'élite des cavaliers européens sous la présidence du colonel Maurice Fresson et la présidence d'honneur de M. Fossorier, maire de Deauville. Les épreuves auront lieu sur la piste du stade, au sol élastique et ferme à la fois, aux obstacles classiques ayant de la masse et du front. Le « Great event » s'annonce comme devant être le Grand Prix de Deauville le 17 juillet dans l'après-midi, doté d'honneurs substantiels : la coupe attribuée après barrage y sera chaudement disputée.

Le Touquet terminera ce circuit des plages par quatre jours d'attractions, du 28 au 31 juillet. Les haies vives, les rivières et les quatre obstacles de terre de l'avenue Sanguet sont justement renommés. Il y a bien également Saint-Vast-la-Hougue, ou Villers-sur-Mer, le 31 juillet, pour ceux qui considéreraient Deauville comme un port d'attache, d'où l'on peut rayonner facilement.

Bien entendu, d'autres itinéraires plus ou moins longs se présentent à l'esprit : Joigny, 3 juillet ; puis Belfort ou Béthune, 10 juillet ; Vervins, 14 juillet ; Bourg-en-Bresse, 16 et 17 juillet ; ou bien Toul, aux mêmes dates. Royan, 23 et 24 juillet ; Nérac, 30 juillet, sont aussi à considérer. J'en dirai autant d'Avranches, de Saumur, de Tours et de Blois. Embarras du choix en vérité !...

Un mot sur les C. H. I. O. : Aix-la-Chapelle, où se disputera le Championnat du monde d'obstacles du 1er au 10 juillet, et Londres, « indoor jumping », du 17 au 23 juillet, réalisé sur la piste du Withe City Stadium, devant le « first set » et les « Royalties ».

L'ACTIVITÉ DU POLO

APRÈS la série des grands matches du mois de juin à Bagatelle, la première quinzaine de juillet enregistrera encore des rencontres d'importance sur la pelouse du Bois de Boulogne. Coupe Ganay, le 2 juillet, coupe de France. Prix du Conseil municipal, le 9 juillet ; le lendemain, coupe du Comité du Tourisme de Paris et, enfin, Prix de Saumur, le 14 juillet. Puis l'intérêt du polo se reportera sur Vittel, où une succession de tournois fameux sont prévus du 23 au 31 juillet, sous la présidence du baron Jacques de Nervo. Un *team* britannique fourni par l'armée d'occupation en Allemagne, une équipe italienne et, probablement, trois formations françaises, dont les capitaines seraient MM. Couturié, Macaire et le colonel Brau, ont déjà envoyé leurs engagements. Du beau sport en perspective avant la saison de Deauville, qui occupera tout le mois d'août.

L'ÉQUITATION SCOLAIRE

C'ÉTAIT reprendre une vieille idée laissée en sommeil depuis la première guerre mondiale que de remettre en honneur l'équitation scolaire. La Société d'Equitation de Paris, l'un des groupements les plus prospères dans ce genre, fait, en ce moment, un gros effort afin de rendre la pratique du cheval aussi populaire et aussi accessible à tous que la majorité des autres activités. Faisant suite à des éliminatoires disputées cet hiver, elle a organisé dernièrement sur le terrain du Centre hippique du Bois de Boulogne une épreuve d'obstacles dessinée par le colonel de Rolland. La direction des Sports du ministère de l'Education nationale était représentée sur le terrain par M. Montjallon ; la F. F. S. E., par le général Boucaud et le comte de Vienne.

Six établissements avaient délégué une équipe de trois cavaliers : lycée de Nogent, Saint-Martin-de-France, lycée Molière, Franklin-Saint-Louis-de-Gonzague, lycée Jules-Ferry, lycée Turgot.

Le collège Franklin-Saint-Louis-de-Gonzague remporta brillamment la coupe offerte par la F. F. S. E.

Si l'on croit à la valeur éducative de l'équitation, voici une initiative qui est à signaler et à encourager. Jeunes lycéens, à cheval !

LE MOIS CHORÉGRAPHIQUE PAR MARTINE CADIEU

SALUT A LA FRANCE, BONJOUR A L'AMÉRIQUE

BALANCHINE apporte la poésie, la musique, l'enchantement. Sa compagnie, semblable à un grand orchestre fait d'instruments vivants, déchaîne soudain dans Paris : rythmes tendres de Copland, rythmes fous de la *Western Symphonie*, rythmes chauds, fervents attardés du *Prélude à l'après-midi d'un faune*. Est-ce pour manifester une joie certaine que le comité France-Amérique avait organisé cette petite fête, un brin enfantine, un brin désordonnée, avec les charmes et les défauts d'une improvisation ? Danseurs de France : Michel Renault, Yvette Chauviré, Jean Babilée ; chorégraphes tels : John Taras, imprésarii, journalistes, amateurs étaient sagement assis autour de Balanchine et de Tanaquil Leclerc ; autour de la belle Maria Tallchieff et de Mélissa Hayden. Et l'on offrait à ceux-ci une vision dansante de cette France qu'ils n'auraient pas le temps de visiter. Une sorte de digest du voyage. Balanchine, l'air amusé, regardait les pieds des danseurs basques, des Provençaux et des Bretons. Plusieurs de nos danses populaires n'ont-elles pas influencé les danses folkloriques américaines et ne nous reviennent-elles pas modifiées, selon un phénomène à la fois simple et étrange, qui est celui des interférences et des réminiscences humaines. Les deux films présentés — sur Paris et Versailles — faisaient regretter que l'on n'ait pas plutôt promené le New-York-City-Ballet, dont c'était le seul jour de relâche, dans les rues mouillées et odorantes de ce Paris nocturne. Mais tout finit ici par des médailles et aussi par des hommages.... C'est bien le côté enfantin des humains.

Comment rendre honneur, comment codifier sa joie et son admiration, sinon en remettant à Balanchine et aux siens ces médailles et diplômes de la Ville de Paris, qui ne sont que des symboles, certes, mais offerts avec le cœur ?

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE PAR W.-L. LANDOWSKI

MUSIQUE SYMPHONIQUE

Le nom d'Ippolitov-Ivanov s'inscrit dans l'histoire de la musique russe du XIX[e] siècle. L'activité de « l'Ecole des Cinq » a produit une recrudescence d'œuvres artistiques. Nombreux sont alors les compositeurs qui, à son exemple, s'efforcèrent d'utiliser les ressources du folklore et d'en reproduire les accents dans des partitions nouvelles. Ippolitov-Ivanov, moins connu que son contemporain Glazounov mérite cependant d'être apprécié. Il écrivit, notamment, des « Sketches caucasiens » qui dépeignent à merveille le pays et la vie des habitants. Quatre morceaux lui suffisent pour brosser un attachant tableau. Voici tout d'abord : « En montagne », où l'on est écrasé par la beauté du site majestueux; « Au village », plus bruyant, a un aspect chatoyant ; « A la mosquée » se développe dans une ambiance recueillie, et la « Procession des Sardars » se déroule, bien scandée par des phrases joyeuses. « The Philharmonia Orchestra », sous la direction de Paul Kletzki, interprète à merveille ce poème symphonique, désormais destiné à être mieux connu grâce au disque (Columbia artistique). La lente sérénade en « ut » majeur de Tchaïkovsky figure au verso de cette plaque.

VARIETES

Sous le titre capiteux : « Nuits », la firme Decca vient d'avoir l'heureuse idée de réunir sur le même microsillon dix œuvres différentes : valses, chant hawaïen, tango, chanson, samba et blues, consacrées à la célébration de quelque enchantement nocturne. Anny Gould, les trois de Santa-Cruz, Lys Assia, Suzy Solidor, les sœurs Etienne, Josyane Hervé, parfaits interprètes, expriment voluptueusement les charmes des belles nuits aux Champs-Elysées, à Notre-Dame, à Saint-Germain-des-Prés, voire même à Megève, tandis que Django Reinhardt, Quintin Verdu, Raymond Legrand, Jack Ledru, Freddy Balta, Jerry Mengo, Wal-Berg et leurs orchestres apportent une large contribution à la réussite de cet enregistrement appelé à prendre place dans toutes les discothèques et à faire souvent revivre un moment de bonheur fugitif...

CHANSONS

« Les Cadets de Bourgogne » sont de joyeux garçons, authentiques artisans et ouvriers du vin, admirablement disciplinés, qui chantent les plus entraînants des airs à boire avec une gaîté, une ardeur incomparables, et c'est un plaisir d'entendre, enregistrés sur un disque longue durée « Decca », huit de nos plus truculents chœurs du terroir, parmi lesquels s'inscrivent notamment : « la Vigne au vin », « les Chevaliers de la Table-Ronde » et « la Polka des tonneliers ».

Georges Guétary, spirituel au possible, chante avec un élan magnifique et une science consommée « Noces de diamant » et donne le caractère sentimental et douloureux voulu à « la Roue tourne », accompagné par Jacques Metehen (Pathé).

POUR COMMÉMORER LA PREMIÈRE TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE SUD

FRANCHIR 3.173 kilomètres sans escale est maintenant à la portée de la plupart des avions de transport. Mais en 1930 cet exploit — car c'en était un — valut à l'équipage du *Comte-de-la-Vaulx* — Mermoz, Dabry, Gimié — de battre le record du monde de distance pour hydravion. Ce record serait peut-être aujourd'hui oublié s'il ne marquait une date importante dans les annales de l'Aéropostale. Jusqu'alors le courrier de France mettait une douzaine de jours pour parvenir en Argentine. Or le 11 mai 1930, à 5 h. 30, quelque 100 kilogrammes de courrier quittaient Toulouse et, le 14 mai en fin d'après-midi, parvenaient à Buenos-Ayres. Pour la première fois Saint-Louis du Sénégal et Natal avaient été reliés d'un coup d'aile (3.173 kilomètres).

Après une traversée qui fut particulièrement pénible. Elle faillit même coûter la vie au brillant équipage, notamment dans la fameuse traversée du « Pot au Noir ». Il convient en effet de ne pas oublier que les avions n'étaient pas encore dotés du matériel d'équipement actuel.

Si l'on veut bien se souvenir également que la vitesse de croisière des appareils d'alors était de quelque 200 kilomètres à l'heure et que leur autonomie de vol ne dépassait guère la distance de Dakar à Natal, on comprendra ce que représentait l'exploit de Mermoz en 1930.

C'est pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de cette traversée historique que M. Bernard Lafay, ministre de la Santé publique, à la tête d'une délégation française (ci-dessus), s'est rendu à l'aéroport de Buenos-Ayres, où, en présence de l'ambassadeur de France, il procéda à la pose de la première pierre d'un monument qui commémorera la première traversée de l'Atlantique-Sud par Jean Mermoz.

NÉCROLOGIE

PLUSIEURS personnalités ont disparu pendant la période qui vient de s'écouler. Ce fut d'abord Miguel Zamacoïs, mort à quatre-vingt-neuf ans, alors qu'il corrigeait encore des poèmes pour un nouveau recueil. Venu à Paris de son pays basque pour être peintre, il bifurqua très vite vers la littérature. Poète et homme de théâtre, il donna de nombreuses pièces, dont deux au moins connurent un succès retentissant : *les Bouffons*, que Sarah Bernhardt interpréta, et, à la Comédie-Française, *la Fleur merveilleuse*. Zamacoïs fut aussi, en plusieurs journaux, un chroniqueur brillant, très au courant des détails de la vie parisienne, qu'il racontait avec une spirituelle malice.

Plus qu'octogénaire lui aussi, Adolphe Boschot laissera le souvenir d'un musicographe à l'érudition sûre et au style élégant. Ses travaux sur Mozart et, surtout, sur Berlioz lui avaient assuré une juste réputation. Il tint longtemps la critique musicale à *l'Echo de Paris*. On lui doit aussi un livre excellent sur Théophile Gautier. Adolphe Boschot avait été élu secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

Notre confrère Gustave Fréjaville, mort à soixante-dix-huit ans, s'était consacré à la critique des spectacles de variétés. Il avait été le fondateur et restait le président d'honneur de l'Association de la presse du music-hall et du cirque.

Le chevalier René de Knyff, d'origine belge, naturalisé français et engagé volontaire en 1914, fut une des personnalités marquantes du monde sportif. Il était président honoraire de l'Automobile-Club de France.

A SIGNALER encore la disparition de la poétesse Jeanne Catulle-Mendès, qui laisse une œuvre abondante et d'une délicate sensibilité ; elle était officier de la Légion d'honneur. Quant à Marcel-Samuel Rousseau, Grand Prix de Rome en 1905, il a pendant de nombreuses années enseigné l'harmonie au Conservatoire. Compositeur, il a surtout écrit pour le théâtre, où il obtint des succès avec *Tarass Boulba*, *le Hulla* et *le Bon Roi Dagobert*, et surtout avec deux ballets excellents : *Promenades dans Rome* et *Entre deux rondes*. Il était membre de l'Institut.

Suggestions

LE CONFORT MÉNAGER

ULTRA-GRILL vous permet de faire griller viandes, poissons, charcuterie et pâtisserie.
THERMOSTAT - Fabrication suisse très soignée.
Garantie sérieuse.
110 ou 220 v.
Documentation :
TURICA
44, rue La Boétie-8e
BAL. 42-52

LA CAFETIÈRE qui triomphe dans le monde entier
Melior
2, rue Dunois
PARIS (13e)
Avec elle, vous donnerez à tous des leçons de café

1.000.000 de FAMILLES fabriquent chaque jour leur yaourt à domicile avec les appareils et ferments
YALACTA
ÉCONOMIE
HYGIÈNE
Documentation : 51, rue Lepic, Paris

Voyez sans être vu !

le plus petit judas optique du monde permet de voir de face comme de côté tout visiteur ami ou importun qui se présente à votre porte
OSCOP
51, rue de Provence, PARIS - Tri. 88.31

N'enfoncez plus de clous dans vos murs.
Servez-vous du VÉRITABLE
CROCHET "X"
qui se fixe avec une aiguille dans tous les murs, même en brique. Porte 5 - 10 - 20 kg.
EXIGEZ l'**X** gravé sur chaque véritable crochet **X**.
Souvent imité, jamais égalé.
(Marque déposée)

Bon outil... Bon travail
Pour réussir un bon collage (même facile) il n'est que d'avoir ce qu'il faut
SECCOTINE
colle... même le fer

LA MARQUE MONDIALE
Krefft fondée en 1844
Appareils de Chauffage
★
TOUS COMBUSTIBLES
MODÈLES BREVETÉS
Système à air chaud par convection
★
Technique - Qualité
S.I.V.A.M., 225, Fg-St-Honoré, PARIS
WAG. 30-12 et la suite.

LA MARQUE MONDIALE
Krefft fondée en 1844
Appareils de Cuisine
★
ELECTRICITÉ - GAZ
BUTANE - PROPANE
CHARBON - MIXTE
★
Technique - Qualité
S.I.V.A.M., 225, Fg-St-Honoré, PARIS
WAG. 30-12 et la suite.

LA TABLE

PRODUIT DE LA
COopérative GÉnérale des VIgnerons
AY-CHAMPAGNE
★
Tarif sur demande
AGENTS DEMANDÉS

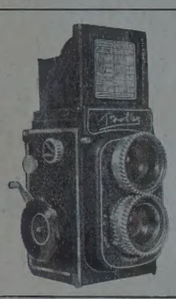
PAS PLUS CHER que les vins ordinaires
TRÈS BEAU VIN SUPÉRIEUR
ROUGE 11° ou BLANC 11°
Franco domicile dans toute la France.
Envoi contre remboursement.
Fûts consignés et repris
Fût de 65 litres..... **76 frs le litre**
Fût de 125 litres..... **75 frs le litre**
Fût de 230 litres..... **74 frs le litre**
Ecrire : **M. Maurice POULLE, agent général, 17, rue des Garmants, MALAKOFF** (Seine).

Suggestions

JEANNE PRADELS
BLOUSES ET LINGERIE FINE
vous adressera gracieusement, sur simple demande, ses imprimés reproduisant les dernières Créations : **Blouses, Combinaisons, Jupons, Chemises de nuit, Pyjamas, etc.**
1, rue de la Pépinière, PARIS

PIZON BROS présente une gamme complète de portatifs de 4 à 8 lampes :

SKYMASTER 8 lamp. 8 G (6.OC)
CLIPPER 5 L + val. - 4 G
SUPER PLAY TIME 4 L + val. - 3 G
RIO poste miniature 4 lamp., 2 G
Doc. et démonstration : **18, rue de la Félicité, Paris-17e**
Vente chez tous spécialistes.


BIOFLEX
AUTOMATIQUE I
LE 6 × 6
FRANÇAIS DE CLASSE INTERNATIONALE
NOTICE TECHNIQUE ILLUSTRÉE FRANCO
GROS
Éts J. CHOTARD
Boîte postale 36 - Paris-13e

VACANCES... DE SANTÉ
Faites une cure à
LA LÉCHÈRE
(Savoie)
Toutes les affections veineuses y sont soignées. Demandez notice gratuite F. I.
Et THERMAL - LA LÉCHÈRE (Savoie)

CHEMISES Depary
chemises "sans souci"
en vente dans toutes les Bonnes Maisons
DEPARY - 1 BIS, RUE SAINT-AUGUSTIN - PARIS

LA MÉDAILLE D'AMOUR
Souvenir à l'Aimée

MODÈLE DÉPOSÉ TOUT CONTREFACTEUR SERA POURSUIVI
Création A. AUGIS - LYON
EN VENTE CHEZ VOTRE BIJOUTIER
ainsi que les Médailles Religieuses signées A. AUGIS

BROSSERIE FINE
GROSSE BROSSERIE
BROSSERIE INDUSTRIELLE
BLAIREAUX
PINCEAUX
Den *
MARQUE DÉPOSÉE
PRODUCTION R. & J. LARDENOIS
PARIS

SAC en paille fine de Chine noire, rouge, naturelle ou pain brûlé
1.200 fr.
Chez **Paul Rives & Fils**
156, rue de Rivoli (1er), sous les Arcades, Mo Louvre, ou contre remboursement.

UNE BELLE RÉALISATION FRANÇAISE

LA S. N. C. F. vient d'assurer le transport de Raismes (Nord) à Petit-Couronne (Seine-Maritime) d'une colonne de distillation fabriquée d'une seule pièce par la Société Franco-Belge pour le compte de la Compagnie de raffinage Shell Berre.

D'un poids de 118 tonnes, d'une longueur de 51 mètres et d'un diamètre moyen de 2 mètres (allant jusqu'à 2 m. 20 dans la partie inférieure), elle servira à fabriquer plusieurs centaines de milliers de litres de butane et de propane par jour. Elle contribuera également à la production des gaz nécessaires à la pétrochimie.

Ses dimensions exceptionnelles, jointes à un habillage extérieur très complexe (plus de cent cinquante tubulures, support, goussets) et à un poids assez important, ont posé de nombreux problèmes, tant pour sa réalisation technique que pour son transport.

Seule la S. N. C. F. pouvait entreprendre un tel convoi, que des dimensions de la colonne supérieures de quelques centimètres seulement auraient vraisemblablement compromis.

Il a fallu étudier et choisir un itinéraire particulier ; il s'agissait, notamment, d'éviter les tunnels à rayon de courbure trop court et les poteaux de signalisation dans les courbes. Des boggies et des berceaux spéciaux reliés par des traverses pivotantes ont dû être réalisés.

L'axe entre le support et l'orientation de la colonne sur ses berceaux a dû être déterminé en fonction de la flèche maximum admissible due au poids propre (24 millimètres) et du déport dans les courbes — déport qui avoisine facilement quelques mètres.

Il n'a pas fallu moins de *quatre mille heures* d'études et de *vingt mille* heures de réalisation pratique pour construire cette tour et étudier sa manutention, et il ne suffira que de quelques heures à la Société Fives-Lille pour hisser cette pièce remarquable « à la hauteur des plus belles réalisations françaises ».

LÉGION D'HONNEUR

DANS la promotion du ministère des Affaires étrangères, nous avons relevé les noms de plusieurs journalistes. M. Maurice Montabré, correspondant de journal à Rome, est promu commandeur ; Mme Hauff, dite Yvonne Michel ; MM. Max Bergerre, correspondant spécial pour la Cité du Vatican ; Henri Jegu, directeur général d'une agence de publicité internationale ; Charles Ronsac ; William Robinson, homme de lettres, président de l'Association antifilarienne de Tahiti, sont nommés chevaliers. Dans la même promotion, Raymond Rouleau, l'artiste dramatique connu, est nommé chevalier. Une autre promotion est réservée au personnel du Quai d'Orsay. On y révèle quatre nouveaux commandeurs : MM. Seydoux, ambassadeur à Vienne ; Georges Picot, ambassadeur à Mexico ; Bressy et Bérard, ministres plénipotentiaires.

Nous sommes heureux de féliciter M. André Beyler, directeur général de la *Nouvelle République de Bordeaux*, vice-président de la Fédération nationale de la presse hebdomadaire et périodique, président du Syndicat des publications d'informations spécialisées, directeur des éditions *Nuit et Jour* et président de la Société professionnelle des papiers de presse, qui vient d'être promu au grade d'officier de la Légion d'honneur à titre militaire.

PHILATÉLIE

TOUS les ans, à l'occasion de sa fête nationale, la Suisse émet sa série « Pro Patria », composée de cinq valeurs de taxe. Le timbre à 5 c. commémore le centenaire de l'Ecole polytechnique fédérale à Zurich, tandis que les quatre autres continuent la série « Lacs et Cours d'eau », qui fut commencée en 1952.

LA MOITIÉ DES ENFANTS NE VONT PAS A L'ÉCOLE

L'U. N. E. S. C. O. vient de publier un très important travail dans lequel ses services ont réussi pour la première fois à dresser le bilan de l'éducation dans les deux cents pays ou territoires qui se partagent le globe. Les résultats de cette vaste enquête montrent l'effort considérable qui reste à fournir pour réduire l'analphabétisme à travers le monde. Il résulte en effet de chiffres recueillis par l'U. N. E. S. C. O. que, sur dix enfants, cinq ne vont pas en classe.

LE BOTTIN ADMINISTRATIF 1955 EST PARU

VÉRITABLE dictionnaire de la fonction publique, le Bottin administratif de 1955 vient de paraître (Didot-Bottin, édit. ; prix : 2.250 francs).

Très complet, facile à consulter, il mentionne les adresses, les lignes téléphoniques et les attributions de chaque direction, de chaque service, de chaque bureau. Un répertoire alphabétique supplémentaire permet de retrouver rapidement les personnes citées dans le volume.

UN ARRÊT BRUSQUE SE SOLDE PAR DES YEUX AU « BEURRE NOIR »

LES plaines sablonneuses du Nouveau-Mexique, aux Etats-Unis, viennent de servir de théâtre à une expérience médicale unique par son audace et sa rapidité. Un coup de frein brusque fit stopper en moins de deux secondes, avec un bruit fracassant, un véhicule à patins monté sur rails, actionné par une fusée, qui fendait l'espace à une vitesse de plus de 1.000 kilomètres à l'heure quelques secondes seulement après avoir démarré. Attaché au siège du véhicule par des cordes de nylon se trouvait un expert médical de l'aviation, le colonel John F. Stapp, de l'armée de l'air américaine. Celui-ci s'est prêté volontairement à cette expérience destinée à reproduire les conditions de pression de l'air et d'autres forces physiques qui repoussent les pilotes lorsqu'ils tentent de sauter d'un avion à réaction supersonique. Bien que soumis à une décélération trente-cinq fois supérieure à la pesanteur et à une pression de l'air de plus de 2 tonnes, le colonel Stapp n'a souffert que de quelques ennuis mineurs au cours de son voyage supersonique : des yeux au beurre noir résultant de la pression exercée sur les paupières au moment de l'arrêt incroyablement brutal et une petite ampoule provoquée par des particules de poussière dans l'air.

LES SPECTACLES

MOGADOR
2e année de succès
LES AMANTS DE VENISE
Opérette à grand spectacle appelée à servir de modèle aux artistes de tous les pays du monde.
W.-L. LANDOWSKI (Parisien Libéré).

UN CRI D'ADMIRATION
pour la nouvelle Revue
de **Michel GYARMATHY**
" AH ! QUELLE FOLIE ! "
Location 13 jours à l'avance
Matinées Dim. et Fêtes 14 h. 30
FOLIES-BERGÈRE

CASINO DE PARIS
Super Music-Hall des grandes revues
SENSATIONS DE PARIS
Spectacle d'extravagance, de rythme, de somptuosité.
LYNDA GLORIA
ALFREDO ALARIA avec
SON GRAND BALLET ARGENTIN
Principaux clous : l'Orgie à Byzance, l'Impératrice nue, les Nuits de Versailles, les Filles du Soir, le Sacrifice humain.

OFFICIERS MINISTÉRIELS
Étude de Me GOUBERT, notaire, LIVRY (Calvados)
MANOIR NORMAND Authentique Manoir des XIIe et XIIIe siècles, classé, parfait état, à proximité de Deauville, avec 23 hectares d'excellents herbages.
A vendre ensemble ou par lots

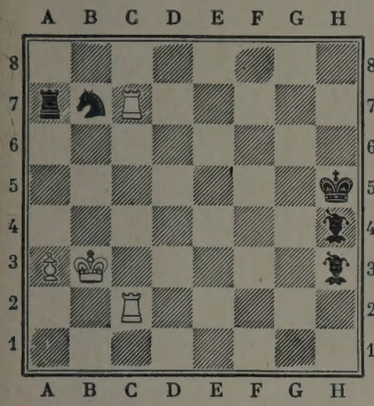
TOURISME ET VILLÉGIATURES

PARIS — DU NOUVEAU : 10% moins cher.
Hôt. BUCKINGHAM 3 ★★★ ANJ. 81-62 et Ste
43-45, r. des Mathurins - Calme et plein centre réunis. (Squ. Louis-XVI, Gare St-Lazare, Opéra, Champs-Élysées). - RÉNOVÉ - REST., THÉ, SALONS, GARAGE.

CÔTE D'AZUR
SAINT-JEAN-CAP-FERRAT
Gd Hôtel du CAP-FERRAT près Nice Tél. 250-20.
Site merveilleux, vaste parc, piscine et snack, plage, golf miniature, télévision.

LES ECHECS (nº 130)

Solution de l'étude N° 134
Korolkov et Liburkin
5e prix, concours russe, 1947-1948



Les blancs jouent et font nulle

1. Tç7-h7+, Rh5-g5! (si 1. ... Rh5-g4, 2. Tç2-ç4+ et 3. Tç4×h4). — 2. Tç2-ç7 (menace 3. Tç7×b7 Nulle); 2. ... Cb7-a5+ (si 2. ... Fh3-g2 ; 3. Th7-g7+, Rg5-f6; 4. Tg7×g2, Cb7-a5+ ; 5. Rb3-a4, Ta7×c7; 6. Ra4×a5 Nulle. Si 2. ... Fh3-ç8; 3. Tç7×ç8 Nulle. Si 2. ... Fh3-é6+ ; 3. Rb3-b2, Fé6-d5; 4. Tç7-d7, Fd5-ç6; 5. Td7-ç7, Fç6-f3; 6. Tç7-f7, Rg5-g4 ou g6 ou Ff3-h1; 7. Th7×h4; ou 6. ... Ff3-é4; 7. Tf7-g7+ et 8. Th7×h4). — 3. Rb3-a4! (et non 3. Rb3-b4?, Fh4-é1+ gagne; 4. Rb4-a4, Ta7×ç7; 5. Th7×ç7 et la tour succombera finalement à l'assaut des 4 pièces noires); 3. — Ta7×ç7 (si 3. ... Ta7-a6 ou a8; 4. Tç7-g7+, Rg5-f6; 5. Th7×h4 Nulle). — 4. Th7×ç7, et maintenant trois magnifiques variantes où les blancs répéteront trois fois la même combinaison de salut :

1) Si 4. ... Rg5-g6; 5. Ra4×a5! (et non pas 5. Tç7-ç3?, Fh3-d7+ gagne; 6. Ra4×a5, Fh4-é1; 7. Ra5-b4, Fd7-é6! pour empêcher le roi blanc de déclouer sa tour; 8. a3-a4, Rg6-f5; 9. a4-a5, Rf5-é4; 10. a5-a6, Ré4-d4; 11. a6-a7, Fé1×ç3+ et Fé6-d5 gagne). — 5. ... Fh4-d8. — 6. Ra5-b6, Fh3-g2. — 7. a3-a4, Rg6-f6. — 8. a4-a5, Rf6-é6. — 9. a5-a6, Ré6-d6. — 10. Rb6-a7!! la désagréable surprise, Fd8×c7 ou Rd6×ç7. — 11. pat.

2) Si 4. ... Ca5-ç6. — 5. Tç7×ç6, Fh3-d7. — 6. Ra4-b5, Fh4-f2. — 7. a3-a4, Rg5-f5. — 8. a4-a5, Rf5-é5. — 9. Rb5-a6!!, Fd7×ç6. — 10. pat.

3) Si 4. ... Fh4-é1; 5. Tç7-é7!! (et non 5. Tç7-ç5+?, Rg5-f4 gagne; 6. Tç5×a5, Fh3-d7+ ; 7. Ta5-b5, Rf4-é4; 8. Ra4-b3, Fd7×b5). — 5. ... Fé1-ç3 (si 5. ... Fé1-d2 ; 6. Té7-é5+, Rg5-f4 ; 7. Té5-d5 voir le texte; ou 6. ... Fh3-f5; 7. Té5×a5). — 6. Té7-ç7! (et non 6. Té7-é3?, Fh3-d7 mat); 6. ... Fç3-d2. — 7. Tç7-ç5+!, Rg5-f4. — 8. Tç5-d5!! (et non 8. Tç5×a5?, Fh3-d7+ gagne; 9. Ta5-b5, Rf4-é4); 8. ... Ca5-ç4 (si 8. ... Fd2-ç3; 9. Td5-d3 et 10. T×F. Si 8. ... Fd2-é1; 9. Td5-d1). — 9. Td5-d4+! (et non 9. Ra4-b3?, Rf4-é4 gagne; 10. Rb3×ç4, Fh3-é6; ou 10. Td5-d8, Fh3-f1!); 9. ... Rf4-é3. — 10. Td4×ç4, Fh3-d7+. — 11. Ra4-b3, Fd7-é6. — 12. Rb3-a4!!, Fé6×ç4. — 13. pat.

Tournoi de Montevideo, 1954.

1er Letellier, 14 points 1/2 sur 17 possibles ; 2e ex æquo, Dr Ossip Bernstein (de Paris) et Najdorf, chacun 14 points ; 4e Toran, 13 points 1/2, etc.

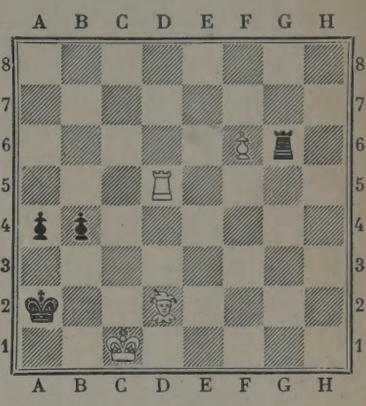
Le gouvernement uruguayen décerna le prix de beauté de ce tournoi à O. Bernstein pour la magnifique partie suivante, digne d'Alékhine au sommet de sa gloire.

Blancs : Dr O. Bernstein. Noirs : Najdorf.

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, d7-d6. — 3. Cb1-ç3, Cb8-d7. — 4. é2-é4, é7-é5. — 5. Cg1-f3, g7-g6. — 6. d4×é5, d6×é5. — 7. Ff1-é2, ç7-ç6. — 8. 00,Dd8-ç7. — 9. h2-h3, Cd7-ç5. — 10. Dd1-ç2, Cf6-h5. — 11. Tf1-é1, Cç5-é6. — 12. Fç1-é3, Ff8-é7. — 13. Ta1-d1, 00. — 14. Fé2-f1, Ch5-g7. — 15. a2-a3, f7-f5. — 16. b2-b4, f5-f4. — 17. Fé3-ç1, Fé7-f6. — 18. ç4-ç5, g6-g5. — 19. Ff1-ç4, Rg8-h8. — 20. Fç1-b2, h7-h5 (les noirs jouent leur va-tout, mais leur aile dame n'est pas développée). — 21. Cç3-d5, ç6×d5 forcé. — 22. é4×d5, Cé6-d4. — 23. Cf3×d4, é5×d4. — 24. d5-d6 (menaçant 25. Dç2-g6 puis 26. Fç4-d3) ; 24. ... Dç7-d7. — 25. Td1×d4! (un nouveau sacrifice, que Najdorf refuse judicieusement, car après 25. ... Ff6×d4; 26. Fb2×d4, la menace 27. Té1-é7 forcerait 26 ... Tf8-é8 ; 27. Dç2-g6!!, Té8×é1+ ; 28. Rg1-h2 et les noirs sont matés inévitablement). — 25. ... f4-f3 (l'attaque des noirs ne doit pas être négligée. Mais Bernstein ouvre l'œil). — 26. Td4-é4!, Dd7-f5 (si 26. ... f3×g2 ; 27. F×f6, D×h3 ; 28. F×g7+, R×g7 ; 29. Té7+,Rf6 ; 30. Db2+, Rf5 ; 31. Dé5+, Rg4 ; 32. Té4+, Tf4 ; 33. Fé2+, Rh4 ; 34. T×f4+ etc. ; ou 27 ... T×f6 ; 28. Té7, D×h3 ; 29. Té8+, C×é8 ; 30. T×é8+, Rg7 ; 31. Tg8+, Rh6 ; 32. Th8+,Rg7 ; 33. Dh7 mat). — 27. g2-g4, h5×g4. — 28. h3×g4, Df5-g6 (si 28 ... Dd7 ; 29. Rh2 suivi de 30. Th1 et 31. Rg1+). — 29. Té4-é8!! le feu d'artifice continue de plus belle, Fç8-f5 (si 29. ... D×ç2 ; 30. T×f8+, Rh7 ; 31. Fg8+ Rh6 ou g6 ; 32. T×f6 mat ; ou 31. ... Rh8 ; 32. Fb3+, Rh7 ; 33. F×ç2+ etc.). — 30. T×a8, T×a8. — 31. g4×f5, Dg6-h5 (menaçant de Dh5-g4+ et Dg4-g2 mat). — 32. Té1-é4!, Dh5-h3 (menaçant de Dh3-g2 mat). — 33. Fç4-f1 (les blancs ont réponse à tout) ; 33. ... Dh3×f5. — 34. Té4-h4+!, g5×h4. — 35. Dç2×f5, Cg7×f5. — 36. Fb2×f6+, Rh8-g8. — 37. d6-d7!

Les noirs abandonnent, car 38. d7-d8 : D+ leur coûtera la tour.

Etude N° 135, par Kasparyan,
1er prix, concours russe 1939.



Les blancs jouent et gagnent.

PAS DE VACANCES AGRÉABLES
PAS DE VOYAGES ÉCONOMIQUES

SANS

Les Auberges de France

DU

Club des Sans-Club

LA PREMIÈRE ORGANISATION ROUTIÈRE DE FRANCE POUR LE « BON ACCUEIL » ET LA « BONNE TABLE »

Les Auberges de France

ÉDITION 1955

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

UN VOLUME : **750 francs**

LE BRIDGE (nº 134)

Du nouveau sur les enchères interrogatives d'Ély Culbertson (suite et fin).

Le 4 S.-A. Blackwood (ou le 4 S.-A. Culbertson), interrogeant le partenaire sur son nombre d'as, est désormais employé *avant* toute enchère interrogative, jamais après.

4 Sans-Atout demandé après une enchère interrogative est désormais une enchère interrogative sur la couleur agréée comme atout.

Réponses à 4 Sans-Atout
(interrogative à l'atout).

La réponse dépend des trois plus gros atouts : as, roi ou dame, possédés par le répondant. S'il n'a ni as, ni roi, ni dame d'atout, il répondra 5 ♣.

S'il a un des trois plus gros atouts, et un seul as ou roi, ou dame, il répondra 5 ♢. S'il a deux des trois plus gros atouts (A R, ou A D, ou R D), il répondra 5 ♡. Enfin, s'il a A R D d'atout, il répondra 5 ♠.

Ces réponses sont obligatoires, quel que soit le nombre d'atouts. Exemple : la réponse 5 ♢ est obligatoire avec la dame d'atout sèche.

Réponses à 5 Sans-Atout.

Si, après une des réponses précédentes à 4 S.-A., le joueur qui a dit 4 S-A demande 5 sans-atout, il interroge son partenaire sur le nombre total de ses atouts (y compris les trois plus gros atouts, si le partenaire en a).

Le partenaire répondra 6 ♣ s'il a trois atouts ou s'il en a moins ; 6 ♢ s'il a quatre atouts ; 6 ♡ s'il a cinq ou six atouts ; 6 ♠ s'il a sept atouts ou plus de sept atouts.

Un nouveau point important.

Après une enchère telle que :

SUD	NORD
1 ♠	3 ♡
3 ♠	4 S-A (Blackwood)

l'atout agréé est ♡ et non pas ♠, parce que ♡ est la première couleur annoncée par le joueur qui a dit 4 S-A.

Cette nouvelle convention a pour but de résoudre le difficile problème de la fixation de la couleur d'atout à un niveau suffisamment bas, quand les deux partenaires ont chacun une forte couleur d'atout.

Prenons maintenant un exemple :

♠ A D V 7 3
♡ A 10 9 6 4
♢ 7
♣ A 8

NORD	
OUEST	EST
SUD	

♠ 6
♡ R D V 7 5 3
♢ A R 9 4 3
♣ 10

Si l'on emploie le Blackwood sans les interrogatives, les enchères auront des chances de se dérouler ainsi :

SUD	NORD
1 ♡	2 ♠
3 ♢	3 ♡ (atout agréé)
4 ♡	4 S-A (Blackwood)
5 ♢ (1 as)	5 S-A (Blackwood)
6 ♡ (2 rois)	passe

et Nord-Sud n'auront demandé que le petit chelem alors que le grand chelem est imperdable.

Si l'on utilise les nouvelles interrogatives, le grand chelem sera aisément demandé, avec une certitude absolue.

SUD	NORD
1 ♡	4 ♣ (?)
4 ♢	4 ♠ (?)
5 ♢	5 S-A (?)
6 ♡	7 ♡

Ici 4 ♣ (?) sont une interrogative fixant ♡ comme atout (il n'y a rien à gagner à déclarer les ♠). La réponse 4 ♢ montre le contrôle de second tour à ♣ (roi ou singleton) et le ♢ as ; 4 ♠ (?) est une seconde interrogative. La réponse 5 ♢ montre le contrôle du second tour à chacune des couleurs ♠ et ♢ ; 5 S-A (?) est une enchère interrogative à l'atout ♡ (si 5 S-A avait été précédé de 4 S-A par Nord, les 5 S-A de Nord interrogeraient Sud sur son nombre d'atouts). La réponse artificielle 6 ♡ montre deux des trois plus gros atouts (ici R D).

Le grand chelem est alors demandé.

André Chéron.

S.N.E.P. IMPRIMERIE BOBIGNY. — DÉPOT LÉGAL 3e trimestre 1955. N° 402. — Printed in France.

Variété dans les unis

TISSAGES VOIRON-CHARTREUSE S.A.

LYON

MARQUE DÉPOSÉE

Impressions de Lyon

Renommée dans les impressions